

SED
CON
TRA

CHARLES PÉGUY ET LA MODERNITÉ

ESSAI D'INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE
D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE

*Laurent-Marie
Pocquet du Haut-Jussé*

ARTEGE

Laurent-Marie Pocquet du Haut-Jussé

**CHARLES PÉGUY ET LA
MODERNITÉ**

*Essai d'interprétation théologique d'une œuvre
littéraire*

ARTÈGE Spiritualité

Thèse soutenue le 22 juin 2004 à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg (Suisse). Mention : *summa cum laude*.

Faculté de théologie,
Université de Fribourg,
septembre 2003.



© octobre 2010, Éditions Artège, Perpignan
ISBN 978-2-36040-004-1

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Groupe Artège
Éditions Artège

10, rue Mercoeur - 75 011 Paris
9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan
www.editionsartege.fr.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment définir en effet la société technologique ? Est-ce celle où, à travers l'exploitation totale des forces naturelles, la distinction entre homme libres et esclaves a été complètement éliminée ? Est-ce celle qui a réalisé un monde où le travail des machines permettrait à l'homme l'exercice des seules activités spécifiquement humaines ? Ou bien n'est-ce pas plutôt celle qui est pour ainsi dire caractérisée par le totalitarisme de l'activité technique, si bien que toute l'activité humaine est interprétée comme ordonnée à la transformation et à la possession ? De cette société technologique, je propose la définition suivante : c'est une société qui accepte toutes les négations du marxisme à l'égard de la pensée contemplative, de la religion et de la métaphysique ; qui accepte donc la réduction marxiste des idées au rang d'instruments de production ; mais qui d'autre part rejette les aspects révolutionnaires et messianiques du marxisme, qui rejette par conséquent ce qu'il reste de religieux dans l'idée révolutionnaire. Sous cet angle, la société technologique incarne vraiment l'esprit bourgeois qui a vaincu ses deux adversaires traditionnels, la religion transcendante et la pensée révolutionnaire³⁴.

Ce monde apparaît dans toute sa puissance au moment où Péguy produit son œuvre. Il constitue une réelle nouveauté dans l'histoire de la société occidentale. À ce titre il ne peut être réduit à un des avatars de la querelle des Anciens et des Modernes initiée au début du XVIII^e siècle en France³⁵.

Nul mieux que le directeur des Cahiers n'a décrit et analysé ce monde nouveau qui triomphe, celui de la technique appliquée que Péguy désigne par le symbole de l'argent :

Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est maître sans limitation ni mesure. Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul face à l'esprit. (Et même il est seul en face des autres matières.) Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul devant Dieu³⁶.

Le monde moderne, ou si l'on préfère la modernité a donc, pour Péguy, une prétention proprement métaphysique. Nous allons revenir longuement au cours de notre travail sur les analyses péguystes, mais il fallait dès à présent bien déterminer

la situation culturelle dans laquelle se trouve celui qui découvre la nouveauté et l'originalité du christianisme. Ce contexte va aussi profondément conditionner l'activité de l'Église durant cette même période.

L'ÉGLISE, LES CHRÉTIENS ET LA CRISE MODERNISTE

La période qui s'étend de 1870 à 1914 est marquée pour l'Église au point de vue institutionnel par « le discordat³⁷ ». Mais l'Église ne vit pas seulement sur la défensive. Les œuvres se multiplient (fondation de cercles ouvriers, mouvement des catholiques sociaux, multiplication des missions intérieures, paroissiales voire diocésaines..., soutien de l'œuvre missionnaire dans les nouvelles colonies etc.) L'idéologie dominante est remise en cause par un certain nombre de conversions, spécialement dans le monde des intellectuels. Frédéric Gugelot en dénombre cent cinquante³⁸. L'école symbolique, en littérature, cherche à se dégager du naturalisme. Baudelaire, Verlaine, Rimbaud apparaissent comme des initiateurs et leur œuvre constitue une tentative inspirée de libération spirituelle. Les écrivains reviennent aux grands textes de la tradition chrétienne : la Bible, bien entendu, mais aussi *L'imitation de Jésus-Christ*, les œuvres de saint Augustin et de Blaise Pascal³⁹. Ils se passionnent pour les romanciers russes. Cette génération se révolte contre ses anciens maîtres au premier rang desquels il faut placer Ernest Renan dont nous reparlerons⁴⁰.

Mais la religion populaire n'est pas en reste avec la naissance d'une presse catholique florissante, avec le renouveau des pèlerinages (les sanctuaires de Lourdes et de la Salette sont fréquentés aussi bien par le peuple que par des écrivains comme Léon Bloy ou Joris-Karl Huysmans, par des scientifiques comme

Alexis Carrel ou par des philosophes comme Jacques Maritain, tous des convertis) et la construction de grandes basiliques. Tout cela constitue une esquisse de renaissance que les difficultés politiques ne semblent pas devoir entraver⁴¹.

Les chrétiens sont encouragés à intervenir dans le monde social et économique par l'encyclique *Rerum novarum* du 15 mai 1891. Mais au cours de la décennie précédente, Léon XIII (pape depuis février 1878) avait déjà travaillé à l'amélioration des rapports de l'Église de France avec la République. En 1883, en effet, le Souverain Pontife entretient une correspondance avec le Président de la République française Jules Grévy. Il se plaint des nombreuses mesures prises à l'encontre de l'Église par le gouvernement d'alors (expulsions de plusieurs congrégations, nouvelles lois scolaires, suspension du traitement de certains membres du clergé etc.). Tout en reconnaissant les faits et en promettant des mesures d'apaisement, le Chef de l'État français évoque l'attitude hostile à l'égard de la République d'une partie du clergé : « Votre Sainteté peut beaucoup sur les ennemis de la République. Si elle daignait les maintenir dans cette neutralité politique qui est la grande et sage pensée de son pontificat, elle nous ferait faire un pas décisif vers un apaisement désirable⁴² ». Le 16 février 1892, dans une Lettre Encyclique, le Souverain Pontife invite les catholiques français à accepter les lois constitutionnelles de leur pays, afin de pouvoir s'unir pour faire échec aux menées anticléricales d'une frange de la classe politique. Comme souvent en ces matières un prélat avait anticipé la décision : ce fut le fameux toast d'Alger prononcé le 12 novembre 1890 par le cardinal Lavignerie.

L'effet, au moins à court terme, fut nul et les élections de 1902 sont un désastre pour le grand parti conservateur modéré auquel avait rêvé le Pape. Les catholiques « ralliés » (Albert de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rupture entre l'Église catholique et le gouvernement de la République française, elle a, enfin, valeur de symbole et constitue encore aujourd'hui dans la mémoire collective un de ces événements qui marquent une étape décisive. Il faut, même brièvement, rappeler le déroulement de l'Affaire, depuis l'arrestation et le premier procès du capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935) fin 1894-début 1895 jusqu'à sa pleine et entière réhabilitation en juillet 1906. Nous le ferons en deux étapes, qui correspondent à deux périodes chronologiques, pour ensuite poser quelques conclusions quant à la signification de l'Affaire.

D'UNE BANALE AFFAIRE D'ESPIONNAGE...

À l'automne 1894, l'État-major français constate que des documents concernant l'armement de l'armée ont été communiqués à l'Allemagne. Le général Auguste Mercier, ministre de la Guerre, ordonne une enquête. Les soupçons ne tardent pas à se porter sur Dreyfus, juif, et membre d'une famille alsacienne (l'Alsace-Moselle est allemande depuis la défaite française de 1870). On a cru en effet reconnaître son écriture sur un bordereau saisi dans le bureau de l'attaché militaire allemand en poste à Paris. Il est arrêté le 15 octobre et passe en jugement devant un tribunal militaire le 19 décembre. Durant le délibéré les juges ont communication de la part de Mercier d'un dossier avec un document accablant Dreyfus. Mais ni ce dernier ni son avocat ne prennent connaissance de cette pièce. Le 22 décembre, Dreyfus est condamné à la dégradation et à déportation à vie.

Or Matthieu Dreyfus, le frère du condamné, arrive à convaincre le député Joseph Reinach (journaliste, homme politique et historien, il fut le collaborateur de Gambetta) et l'écrivain Bernard-Lazare de l'innocence de Dreyfus. Mais l'événement vraiment nouveau et décisif fut l'arrivée à la tête de

la Section des Statistiques (section de renseignement du Deuxième Bureau de l'État-major) du lieutenant-colonel Marie-Georges Picquart, le 1^{er} juillet 1895. Il découvre alors l'inconsistance du dossier à charge contre Dreyfus. De plus, l'interception d'une correspondance entre l'attaché militaire allemand et un autre officier français, le commandant Esterhazy, et la ressemblance entre l'écriture de ce dernier et celle du fameux bordereau qui fit condamner Dreyfus, font de Picquart un des tout premiers dreyfusards. S'ouvrant de ses doutes à ses supérieurs, il est muté en Tunisie et remplacé par le commandant Henry. Le 14 septembre 1896 la presse divulgue l'existence d'un dossier secret communiqué aux seuls jurés du Conseil de Guerre. Auguste Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, plaide la cause de Dreyfus auprès de nombreux parlementaires et il visitera même le président de la République Félix Faure. Le 15 novembre 1897 Matthieu Dreyfus dénonce le commandant Esterhazy dans une lettre au ministre de la Guerre. Assuré de bénéficier de protections en haut lieu, Esterhazy demande à comparaître devant le Conseil de Guerre. Le 11 janvier 1898, il est acquitté triomphalement.

... À UNE AFFAIRE D'ÉTAT

Les choses auraient pu en rester là puisque tous les recours juridiques semblaient épuisés. Aussi les partisans de Dreyfus portent comme jamais avant le débat sur la place publique lui donnant une dimension politique. Le 13 février 1898, l'écrivain Émile Zola fait paraître dans le journal *L'Aurore*, quotidien que dirige Georges Clémenceau, son célèbre « J'accuse... ! ». Citons quelques extraits :

J'accuse le général Billot⁵⁶ d'avoir eu entre les mains les preuves de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, de s'être rendu coupable de

ce crime de lèse-humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour sauver l'État-major compromis [...] J'accuse enfin le premier Conseil de guerre⁵⁷ d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second Conseil de guerre⁵⁸ d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable⁵⁹.

À partir de ce moment-là l'Affaire va prendre une tout autre ampleur. Elle divise et passionne profondément l'opinion française, voire européenne et provoque l'entrée en lice de ce que l'on ne tardera plus à appeler « les intellectuels ». Inculpé pour diffamation, Zola doit répondre de son « crime » devant une Cour d'Assises entre le 7 et le 23 février 1898. C'est toute l'Affaire qui est évoquée, pour la première fois au grand jour. Même si Zola est condamné après un deuxième procès d'Assises, le premier ayant été cassé pour vice de forme, l'Affaire ne cesse de prendre de l'ampleur. Le 30 août 1898 le lieutenant-colonel Henry reconnaît devant le ministre de la Guerre qu'il a lui-même falsifié une pièce du dossier pour accabler Dreyfus. Incarcéré, il meurt dans des circonstances étranges le lendemain⁶⁰. Dès lors, la marche vers le procès de révision était inéluctable. Le nouveau ministère « de défense républicaine » présidé par Pierre Waldeck-Rousseau qui est constitué le 22 juin 1899 y est favorable. Ce procès de révision a lieu à Rennes du 7 août au 9 septembre 1899. Dreyfus est de nouveau condamné mais lui sont accordées les circonstances atténuantes : sa peine est donc ramenée à dix ans. Renonçant à se pourvoir en cassation, il obtient le 19 septembre la grâce présidentielle et la remise de la peine qu'il lui reste à accomplir⁶¹. En novembre est votée une loi d'amnistie générale couvrant tous les crimes et les délits se rapportant à l'Affaire. Enfin le 25 novembre 1903, Dreyfus introduit une requête en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous ignorez ; quand le feu prend à la maison, chacun se sauve avec l'objet le plus précieux ; pour les uns, c'était la justice ; pour les autres, la tradition de la patrie ; pour moi ce fut la raison¹⁰⁰.

L'Affaire mit toute la génération de Péguy, la génération de ceux qui entraient dans la vie adulte lorsqu'elle éclata, en face d'une réalité critique¹⁰¹. À ce titre elle peut réellement être qualifiée d'affaire universelle puisqu'elle obligea chacun à prendre position, à témoigner de ce qui lui semblait vrai. Et ceux qui ont affirmé l'innocence de Dreyfus se sont du même coup retrouvés unis entre eux. La vérité seule unit :

L'unité dont [l'Affaire] a donné comme un exemple anticipé n'est pas en effet de ces unités un tant soit peu artificielles et stériles que l'on proclame officiellement dans les conférences des souverains ou dans les congrès internationaux : c'est une unité improvisée, spontanée, vivante, agissante¹⁰².

Ce qui explique pourquoi il est grave d'engager toute une foule contre la vérité. Nous retrouvons ici ce qui a déjà été posé au point précédent à propos de l'injustice. C'est la position qu'adoptera Péguy face aux exigences du mouvement socialiste qui supprime la liberté de presse au sein même du parti, sous prétexte que le Congrès en a décidé souverainement. Péguy réplique :

Je sais bien que le Congrès était souverain. Mais aucun souverain, quand même il serait l'Internationale humaine, le genre humain, n'a ce droit, n'a le droit de se prononcer contre la vérité. On ne dispose pas de soi contre la vérité. Avons-nous assez répété qu'un homme, un individu n'a pas le droit de s'engager contre la vérité. Cette proposition était naguère un axiome. À moins que les partis n'aient des droits surhumains, allons-nous marcher contre les axiomes ? Cela porte malheur à la raison¹⁰³.

Ce qui est vrai de l'Affaire est vrai de toute activité sociale et politique. Voilà pourquoi il faut toujours défendre la raison : la

défendre contre les déments qui procèdent par voie de déraison¹⁰⁴, la défendre aussi quand certains veulent la faire triompher par les moyens de l'autorité¹⁰⁵, que cette autorité soit gouvernementale, militaire, religieuse¹⁰⁶, parlementaire, démagogique, officielle ou officieuse¹⁰⁷... La raison ne procède ni de la terreur, ni de la popularité qui s'obtient dans les régions de la culture, ni de l'histoire, ni de la pédagogie¹⁰⁸... Même le peuple n'est pas souverain de la raison¹⁰⁹ et il doit encore être libéré¹¹⁰.

En fait la raison doit garder sa liberté propre tant en face de la tradition que de la révolution. C'est ce que la réforme socialiste veut réaliser : apprendre aux hommes que le travail de la raison obtient des résultats avec peine, effort et apprentissage. Le peuple sait bien qu'il faut apprendre pour pouvoir exercer une activité manuelle. Comment peut-on lui faire croire qu'il pourrait penser sans apprendre ? C'est en fait perpétuer l'ancien préjugé nobiliaire : « Il ne faut pas que le peuple non plus veuille tout savoir sans avoir jamais rien appris. Il ne faut pas que le peuple non plus ne se soit donné la peine que de nôtre peuple¹¹¹ ».

En un mot, il s'agit dans tous nos combats, dans toutes nos analyses, de savoir non si nous sommes agréables mais si nous sommes justes¹¹². Aussi, pour revenir à l'Affaire, les dreyfusiens ont tout sacrifié à la vérité, y compris d'anciennes amitiés, ce qui est beaucoup plus que des forces, du travail ou des sentiments, mais ils l'ont fait sans hésitation parce que ces amis « contribuaient à maintenir la plus grande infamie du siècle¹¹³ ». Il fallait alors continuer à vivre amputé de ses amitiés d'enfance que rien ne pourra remplacer, il fallait accepter pour toujours la solitude, l'exil intérieur¹¹⁴.

C'est pourquoi Péguy n'est pas disposé à accepter les compromis. Quand en 1910 dans *Notre jeunesse* il reviendra sur l'Affaire, il regrettera qu'elle se soit au fond réglée par un simple arrêt de la Cour de Cassation et non par l'acquiescement après un nouveau procès¹¹⁵. C'est que, pour Péguy, Dreyfus était investi d'une véritable magistrature morale. De même que l'Affaire dépasse infiniment l'Affaire (sa signification dépasse les péripéties juridiques), de même Dreyfus dépasse infiniment Dreyfus :

Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général [...] Comment voulez-vous qu'il s'y reconnaisse. Il fallait pourtant qu'il s'y reconnût. On l'a improvisé pilote, gouverneur, *gubernator* d'un énorme bateau qu'il n'a pas su conduire, qu'il n'a pas su gouverner. Et pourtant il en est responsable. Là est la fatalité. Là est la mystérieuse destination d'Israël. Brusquement revêtu, revêtu malgré lui d'une énorme magistrature, d'une magistrature capitale, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyr il s'en est lamentablement tiré. Et ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de douloureux, ce qu'il y a de tragique, c'est que nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte¹¹⁶.

Laissons de côté pour l'instant la considération sur Israël. Mais si Péguy peut demander des comptes à l'homme public Dreyfus c'est parce que lui et ses compagnons étaient prêts à donner leur vie pour la cause de la justice et de la vérité.

Le point de vue de Péguy peut nous paraître dur, voire inhumain¹¹⁷. Il semble faire bon marché des années de déportation subies par le malheureux dans l'île au Diable. Il est vrai cependant que Dreyfus lui-même avait dit à Victor Basch, un des premiers dreyfusistes : « Le Dreyfus symbole de la Justice ce n'est pas moi, ce Dreyfus-là c'est vous qui l'avez créé¹¹⁸ ». De fait, une fois innocenté le dorénavant commandant Dreyfus refusera de jouer un rôle public, se retirant au milieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Silencieusement je pense à cette affaire où nous avons laissé les cadavres défigurés de quelques-unes des amitiés qui nous étaient les plus chères ; dans le désastre de nos espérances et dans le silence de cette retraite je me rappelle cette affaire qui pour nous pauvres gens brisait les familles comme paille, brisait comme un fétu nos chères amitiés de petites gens ; moi-même j'avais des amis de ma toute première enfance, des amis éprouvés, de ces amis que rien ne peut remplacer, que nul ne peut imiter, car nul ami nouveau n'apportera plus la commune joie et la mémoire commune des mêmes regards d'enfance, la même vue et le même regard des mêmes paysages de Loire [...] j'avais de ces amis éternels, quelques-uns s'engagèrent dans la voie qui était selon nous la voie de la tentation et par la voie de la tentation la voie de la perdition éternelle ; je fis pour les arracher de cette voie de la tentation, qui était pour nous la voie de l'erreur et du crime, des efforts désespérés. Quand nos efforts demeuraient vains, quand nos passions amicales demeuraient frappées de stérilité, nous brisions. Nous rompions un parentage, une amitié de vingt ans, nous qui n'avions guère passé vingt-cinq ans, nous brisions avec une sorte d'ivresse farouche, d'amertume âpre, comme nous nous fussions rompu le bras droit : *Si ta main te scandalise, coupe-la*. Nous nous fussions arraché un frère [...] Le père n'était plus rien pour le fils ; le fils n'était plus pour le père ; le frère ne connaissait plus le frère¹⁶⁵.

Être dreyfusiste en 1906 c'est opérer une double rupture : il y a celle du type que décrit ce texte puis il fallut en opérer une seconde, plus douloureuse encore, avec les anciens dreyfusiens, ceux qui ont trahi la cause, ceux qui se sont constitués en parti, ceux qui feront désormais triompher la raison d'État sur les droits de la conscience et de la vérité. Ceux qui avaient participé à la révolution dreyfusarde, s'offraient désormais une restauration, consolidant l'acquis, « comme on consolide un emprunt¹⁶⁶ ». Dès lors, pour rompre avec eux, il fallait un « surcourage¹⁶⁷ ».

Les historiens ont parfois jugé sévèrement l'attitude de Péguy fasse à ses anciens compagnons de lutte. Il est vrai qu'il n'a pas choisi le chemin le plus facile. Relevons à ce sujet deux

jugements nuancés :

Le fondateur des *Cahiers de la Quinzaine* est de la race des mauvais coucheurs, des non-alignés, des rebelles impénitents. Insupportable par bien des côtés de son caractère, injuste souvent dans ses réprobations, il figure malgré cela un beau modèle de réfractaire dont notre histoire intellectuelle n'est pas si prodigue¹⁶⁸.

Un traître n'est pas pour Péguy [...] un homme qui se vend, c'est un homme infidèle à son idéal. On aurait beau lui répondre qu'on ne réalise jamais un idéal sans lui être infidèle par certains côtés ; que la mystique dreyfusiste toute pure aurait laissé périr le capitaine Dreyfus à l'île au Diable, Péguy est de ceux qui crient : « périssent les colonies plutôt qu'un principe »¹⁶⁹.

Les choses sont certainement plus nuancées, y compris sous la plume même de Péguy. Ce qui dicte à ce dernier son comportement, c'est bien la vision qu'il a de l'Affaire, de l'occasion qu'elle représente pour la classe politique et plus largement, pour le pays tout entier. Son caractère n'a certainement pas aidé... mais ce qu'il dit et écrit obéit à une logique dont la rigueur et la cohérence sont évidentes.

Ce qui explique aussi le sentiment de fierté qu'il éprouvera toujours à avoir été de ceux qui ont combattu pour Dreyfus. *Notre jeunesse* veut répliquer tout à la fois à Daniel Halévy qui vient de publier un texte sur l'Affaire dans les *Cahiers de la quinzaine*, et aux nationalistes (Barrès, Maurras, Drumont) qui se réjouissent de sa conversion. Non, il ne renie rien de son dreyfusisme et il n'admet pas le ton larmoyant que prend Halévy pour justifier son engagement en faveur de Dreyfus : « J'avoue que je ne me reconnais pas du tout dans le *portrait* que Halévy a tracé ici même du *dreyfusiste*. Je ne me sens nullement ce poil de chien battu¹⁷⁰ ». Cette fierté n'abandonnera jamais Péguy parce qu'il garde la conviction que ce qui était en jeu dans l'Affaire demeure essentiel et donc d'actualité. Voilà pourquoi,

aussi, il ne renie aucun atome de son passé. Il refuse une pénitence qui ne soit pas chrétienne, « une espèce de pénitence civique et laïque, une pénitence laïcisée, sécularisée, temporalisée, désaffectée, une imitation, une contrefaçon de la pénitence¹⁷¹ ». Il n'y a rien à renier, rien à regretter, parce que l'Affaire a représenté le dernier sursaut de la mystique républicaine.

L'AFFAIRE DREYFUS COMME EXPRESSION DE LA MYSTIQUE RÉPUBLICAINE

Après le scandale de Panama et la crise du boulangisme, l'Affaire fut l'occasion pour les républicains de se ressaisir politiquement. De fait l'arrivée au pouvoir du ministère Waldeck-Rousseau, un républicain modéré qui n'était pas modérément républicain, pour reprendre sa propre formule, voilà qui devait conforter le pouvoir en place. Aux élections législatives de mai 1902, le Bloc des gauches arrive en tête. On peut donc dire que la République comme régime politique sort renforcée de l'Affaire.

Mais Péguy ne se satisfait pas de cette victoire apparente. Il est bien d'accord pour voir dans l'Affaire l'expression même de la mystique républicaine, de cet héroïsme républicain, de cet esprit incarné par quelques familles, quelques dynasties qui sont restées fidèles depuis la grande Révolution¹⁷². Mais la tradition a été rompue par ceux qui exploitent l'Affaire à des fins politiciennes, qui ont perdu le sens de la mystique républicaine, comme ils ont d'ailleurs perdu le sens de la mystique chrétienne, de toute mystique :

Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Benoît Malon dans la direction de la *Revue socialiste*. De même il connaissait bien P. Robin, ancien normalien et autre représentant du « socialisme intégral ». Péguy s'inscrira dans la ligne éditoriale de la *Revue socialiste* :

Travaillant à opérer une synthèse des apports émanant des diverses écoles socialistes [elle] était destinée à être un creuset où convergeraient sans a priori idéologique les idées de transformation sociale [...] La *Revue socialiste* reconnaît volontiers l'apport de Marx, mais n'entend pas s'y inféoder²⁰⁴.

Péguy aura la même attitude vis-à-vis du marxisme. Il le connaissait par ses œuvres de vulgarisation et de propagande dont le socialisme français pouvait bénéficier à l'époque²⁰⁵, mais lui non plus ne s'y enferme pas.

Le militant socialiste

L'engagement de Péguy sera tout à la fois théorique et pratique. Pour ce qui est de son activité militante proprement dite, nous avons vu que son engagement dans l'Affaire était la conséquence directe de son socialisme. En avril 1895, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'École Normale, il refuse de participer à l'office religieux célébré à la mémoire des anciens élèves décédés. Avec une centaine de condisciples, il se retrouve au cimetière Montparnasse sur la tombe d'Ernest Berso, ancien directeur de l'École et libre-penseur²⁰⁶. C'est à cette occasion qu'il se déclarera socialiste dans la lettre à C. Bidault déjà citée. Enfin, durant la même année il fonde une Conférence Saint-Vincent de Paul, sans Saint-Vincent de Paul (c'est sa propre expression²⁰⁷) pour visiter les pauvres par amour de l'humanité. Déjà au collège Sainte-Barbe, avec son ami Louis Baillet, il participait à l'œuvre de la Mie de pain, qui

donne soupe et asile de nuit aux pauvres dans le quartier de la place d'Italie : « Mais l'expérience lui confirme que là n'est pas le remède. La solidarité [...] devrait faire mieux que la charité dans cet enfer terrestre qu'est la misère²⁰⁸ ». À Orléans, il a connu dans son enfance la pauvreté laborieuse mais c'est durant ces années d'apprentissage qu'il est marqué par la misère d'autrui. Cette « rencontre » est pour beaucoup dans son engagement socialiste.

Durant cette première année scolaire il soutient les verriers de Carmaux en grève²⁰⁹ en quêtant pour eux et en sollicitant de nombreux amis. Autre combat : d'août 1894 à août 1896 les Arméniens sont victimes de trois vagues de massacres ordonnées par le sultan turc Abd-Ul-Hamid. Malgré un discours pathétique de Jaurès à la Chambre, la diplomatie française refuse d'intervenir. Or Péguy, par l'écrit, ne cessera de protester contre ce massacre et contre la lâcheté de l'Occident²¹⁰.

Reste à savoir si Péguy a milité dans une organisation étudiante socialiste. Il n'y a pas de certitudes à ce sujet, mais Géraldy Leroy²¹¹ pense probable qu'il se soit affilié au groupe des Étudiants socialistes de Paris. Même s'ils sont collectivistes, ils ne sont pas sectaires. Cependant, ils critiqueront l'entrée de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau en juin 1899 et l'engagement de Jaurès pour la défense de Dreyfus. Péguy a certainement dû prendre ses distances à ce moment-là.

Peut-on définir le socialisme de Péguy ? En mai 1897, au moment où il fonde le Cercle d'études et de propagande socialiste, il parle bien d'« un socialisme intégral²¹² » qui s'attache à la transformation sociale, tout en tenant compte de l'économie. Tel est son programme :

[Le socialisme intégral] entend assurer et accroître la liberté individuelle en développant les institutions républicaines et en universalisant la propriété, de façon que chacun possède sa part de propriété privée limitée aux choses d'usage personnel et sa part de la propriété collective comprenant tout ce qui pourra être graduellement exploité à frais et bénéfices communs²¹³.

Peut-on conclure comme le fait Jacques Birnberg ?

L'action militante de Péguy au cours des années 1885-1889 va en effet être davantage conditionnée par les sources révolutionnaires de son socialisme que par les théories intégralistes. Celles-ci par contre prédomineront dans ses œuvres²¹⁴.

Mais Péguy se montre bien informé de tous les courants de pensée existant dans le mouvement socialiste²¹⁵. Sa propre expérience et les influences diverses qu'il a reçues ont dû le pousser très tôt à une synthèse personnelle. Aussi nous nous rangeons à l'avis plus nuancé de G. Leroy : « Sa vision, révolutionnaire à long ou moyen terme, est évolutive à court terme²¹⁶ ». À la différence des guesdistes, il ne méprise pas les améliorations partielles de la condition ouvrière, même s'il travaille à la transformation intégrale de la société. Là encore il est dans la ligne d'un Jaurès ou d'un Millerand.

Quoi qu'il en soit, Péguy s'engage politiquement et moralement parce que le socialisme lui semble la meilleure réponse au scandale du mal et de la misère.

Le scandale du mal et de la misère

Nous avons vu les circonstances de l'engagement socialiste de Charles Péguy. Il nous faut maintenant voir les causes de cet engagement. En congé de l'École Normale Supérieure, de l'automne 95 à l'automne 96, Péguy compose à Orléans un drame en trois pièces, *Jeanne d'Arc*, qui est avant tout une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

matériels soient gérés en fonction des personnes. Péguy traite explicitement de cette Cité dans deux écrits : en juin 1898, il publie *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*²⁶⁹ mais l'année précédente, au mois d'août, il avait publié dans *La Revue socialiste* un article intitulé « De la cité socialiste²⁷⁰ ». Nous allons maintenant nous arrêter à ces deux textes.

Un passage extrait du début de « la cité socialiste » donne la raison d'être de toute cette nouvelle organisation de la société :

Les socialistes veulent remplacer autant que possible le gouvernement des hommes en société par l'administration sociale des choses, des biens : en effet, les hommes étant variés indéfiniment, ce qui est bon d'ailleurs, on ne peut pas organiser le gouvernement des hommes selon une exacte méthode scientifique ; tandis que, les biens n'étant pas indéfiniment variés, on peut organiser selon une exacte méthode scientifique l'administration des biens. Or la plupart des difficultés, des souffrances qui paraissent tenir au mauvais gouvernement des hommes tiennent à la mauvaise administration des biens²⁷¹.

C'est là une expression typiquement saint-simonienne²⁷². Et lorsque Péguy parle de la cité harmonieuse, il fait appel à une notion chère au socialiste Fourier²⁷³. La cité socialiste s'organise ainsi : pour permettre une optimisation maximale, les moyens de production, la terre et le sous-sol sont socialisés²⁷⁴, la cité assurant l'éducation et la protection sociale, chacun de ses membres bénéficiant de moyens de consommation à sa libre disposition²⁷⁵. De même la mécanisation croissante devrait supprimer progressivement les métiers « sacrifiés²⁷⁶ ».

Dans la *Cité harmonieuse*, Péguy développe un peu les grands traits de la cité socialiste : tout d'abord, toutes les ressources naturelles sont valorisées²⁷⁷ et la santé des travailleurs ne doit jamais être sacrifiée au bon plaisir du

consommateur. Voilà pourquoi il n'y a aucun travail malsain, c'est-à-dire de travail « qui puisse déformer les âmes ou les corps²⁷⁸ ».

De même est bannie l'émulation, chacun faisant de son mieux sans chercher des mérites : « les ouvriers de la cité harmonieuse ne sont pas des ouvriers jaloux mais de bons ouvriers²⁷⁹ ». Pour reprendre le vocabulaire de la philosophie, on a affaire à une morale déontologique et non téléologique.

Il y aura cité nouvelle « par germination²⁸⁰ » lorsque tous ses membres seront des producteurs, des ouvriers, unis dans une production commune. En 1906, c'est ainsi que Péguy définira le système socialiste face au système bourgeois qui cherche au contraire à ce que tous les ouvriers perdent le sens du travail²⁸¹.

Il est à noter cependant une différence entre les deux textes de Péguy :

La Cité socialiste se désignait clairement comme une utopie, puisque l'emploi du futur la projetait explicitement dans un avenir indéterminé. Ici [dans *Marcel ou la cité harmonieuse*] tout ce qui concerne la transition vers le socialisme est entièrement passé sous silence. L'utopie est redoublée : sans explication, le lecteur est d'emblée installé dans le présent de la description. L'auteur s'efface derrière des énoncés impersonnels et universalistes ; son didactisme paraît inaccessible au doute. D'où les dénombrements et la succession catégorique des affirmations et des négations. Ce présent de plénitude ne risque pas d'être perturbé par les souvenirs du passé, puisque la Cité de *Marcel* est sans mémoire et que cette amnésie est la condition même de son harmonie²⁸².

Cette amnésie est sans doute rendue nécessaire parce que la mémoire présente un risque pour la liberté puisqu'elle constitue un élément hétéronome à celle-ci. Ici, cependant, nous sommes bien au-delà des considérations sur l'activité dans la Cité. Il faut donc maintenant aborder la finalité de cette vie matérielle.

DESCRIPTION DE LA CITÉ SOCIALISTE : LA FIN

Une fois que la Cité assure la vie corporelle à ses habitants, ceux-ci peuvent s'adonner à la vie intérieure et à un travail désintéressé²⁸³. Mais ils restent membres d'une cité qui est harmonieuse. Comment le demeurerait-elle s'il y a conflits d'intérêts et d'activités, puisqu'il est bien acquis que les citoyens sont libres ? Trois domaines sont explorés par Péguy : les sentiments, les volitions, et le travail désintéressé

Les sentiments

« La vie intérieure est la vie des sentiments et des volitions²⁸⁴ ». De même qu'il n'y a pas de travaux malsains qui déforment l'âme et le corps, de même il n'y a pas de sentiments malsains²⁸⁵. Il n'y a ni haine, ni jalousie, ni rivalités. Non seulement les citoyens de la Cité harmonieuse n'éprouvent pas ces sentiments mais ils les ignorent tout à fait car « ce serait encore les avoir que d'en avoir la connaissance²⁸⁶ ». Ils ne connaissent que des sentiments de santé.

Beaucoup de sentiments bons et rendus nécessaires dans la Cité désharmonieuse, sont caducs dans la Cité harmonieuse. Ce sont ceux que Péguy appelle les sentiments de réparation tels la justice ou la charité, ou encore la pitié. Quant aux sentiments « sains » ils préexistaient dans la cité malsaine : les citoyens de la Cité harmonieuse les ont reçus en héritage et ils n'ont rien inventé : « D'ailleurs qu'auraient-ils inventé de meilleur ou de plus douloureux que le simple amour²⁸⁷ ? »

Ce sont donc des sentiments non contrariés, non mélangés, tels les sentiments de la solidarité, de l'art, du beau infini et du beau fini parfait, du beau éternel et du beau passager, du beau absolu et du beau relatif ; tels encore les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

politique, parlementaire, scolaire, livresque, mais au contraire un appel plus profond à d'autres forces humaines, à des humanités plus profondes, un nouveau et plus profond coup de sonde aux antiques, inépuisables et communes ressources³⁴⁸.

Si le socialisme n'apparaît pas plus humain, s'il ne fait pas appel à une tradition plus profonde d'humanité, il ne peut rivaliser avec le christianisme. Il n'est pas antichrétien, il est « plus » et « mieux » que le christianisme.

La position originale de Péguy explique qu'il ne se soit jamais senti à l'aise avec le socialisme officiel, prétendu scientifique, tel qu'il était incarné par les guesdistes. De même la lutte des classes lui apparaît comme un pis-aller bourgeois, puisqu'elle consiste à vaincre par la force, de la même façon que la paix internationale s'établit par l'écrasement militaire des peuples belliqueux par les peuples pacifiques qui, pourtant, ont pris les armes. Pour Péguy on est toujours un peu battu quand on doit combattre avec les armes de l'adversaire. Il faut peut-être le faire, mais cela reste une « sale guerre » :

Il est donc permis de désirer, d'espérer que la révolution sociale ne sera pas faite ainsi, qu'elle sera constituée par l'universalisation d'une culture socialiste, c'est-à-dire harmonieusement humaine. C'est pour cela que, tandis que nous pouvons travailler dans la joie à faire la conversion des consciences, nous devons participer sans aucune joie à la lutte des classes : elle est pour nous comme un service militaire³⁴⁹.

Péguy refuse d'enfermer son socialisme dans une théorie économique ou sociale car il s'agit de fonder cette société socialiste, non pas d'aménager un modèle déjà existant, comme nous l'avons déjà vu. Or rien n'est petit dans l'ordre de la fondation³⁵⁰ car fonder une Cité, c'est endosser le moins périssable des manteaux temporels³⁵¹. C'est à cette Cité que Péguy restera toujours fidèle puisque même la Cité de Dieu, la

Cité éternelle, a eu sur terre un fondateur temporel, Jésus-Christ³⁵².

« UN SOCIALISME PROFONDÉMENT CHRÉTIEN ». LES SOURCES DE LA CITÉ HARMONIEUSE ET LA FIDÉLITÉ DE PÉGUY AU SOCIALISME

Pour Péguy, la Cité harmonieuse telle qu'il la présente en juin 1898, est la synthèse de toutes les cultures, de toutes les philosophies, de toutes les croyances. Toutes sont citoyennes de la Cité harmonieuse « sans se dépayser³⁵³ ». Le socialisme est donc le point d'aboutissement de tout humanisme :

De même que toute civilisation harmonieuse, achevée sincèrement, aboutit à l'établissement de la Cité socialiste, de même toute culture vraiment humaine, vraiment harmonieuse, achevée sincèrement, aboutit à l'établissement de la pensée socialiste dans la conscience individuelle³⁵⁴.

La Cité de Péguy est, conceptuellement, construite avec bien des matériaux et elle opère une synthèse de bien des courants philosophiques. On ne peut pas ne pas penser, tout d'abord, à *La République* de Platon, d'autant plus que Péguy a emprunté cette année les œuvres complètes du fondateur de l'Académie à la bibliothèque de l'École Normale. Mais il défend une vision pluraliste de la société idéale, plus proche en cela de *La politique* d'Aristote³⁵⁵. Quant à *L'Utopie* de Thomas More, « [elle] fait partie du fonds commun de l'utopie dans lequel Péguy puise nécessairement³⁵⁶ ».

Dans son analyse et sa présentation des sentiments et des volitions des citoyens de la Cité harmonieuse on aura reconnu sans peine le formalisme kantien. Il avait d'ailleurs à l'École Normale fait un exposé dans la classe de philosophie du catholique Ollé-Laprunne sur Kant et le devoir social. Il

concluait :

Ainsi chacun de nous est complice de tout ce qui se passe dans le milieu social. Chacun devrait se poser la question : Comment dois-je agir pour que mon acte répande le plus de moralité dans la société ? – S’il existe un parti décidé à employer, contre le mal social, un grand remède décisif, le kantien doit s’y rallier³⁵⁷.

L’influence est indéniable puisque pour Péguy, comme pour Kant, l’acte moral obéit à la loi morale sans que rien d’autre ne puisse entrer en ligne de compte. Dans la Cité harmonieuse, tous travaillent au mieux, sans considération de mérite, de succès ou de récompense. On peut dire que le « bien travailler » constitue l’impératif catégorique. C’est cette influence qui fait de *Marcel* un cas unique dans la tradition de l’utopie socialiste³⁵⁸. Le kantisme de Péguy apparaît comme un élément qui tempère le collectivisme de la Cité. Mais sa synthèse est ouverte à des développements postérieurs et il n’est pas impossible qu’il subisse déjà à cette époque l’influence de Bergson car il a déjà lu *L’essai sur les données immédiates de la conscience* et *Matière et mémoire* :

Loi morale ? Liberté ? Bonheur ? Autant de questions dont Péguy reconnaît vite, avec Bergson, le caractère métaphysique, car la Science, appliquée à découvrir des relations de cause à effet entre les phénomènes du monde physique, ne peut leur apporter aucune réponse quand il s’agit d’un monde différent. La réponse est à chercher alors dans l’intuition subjective, confirmée par le sens commun et appuyée au besoin par les révélations d’une intelligence supérieure à celle des humains. Péguy ajourna son choix définitif et se contenta provisoirement d’une attitude stoïcienne ou kantienne admettant le caractère premier de la loi morale sans le justifier. Il professa que c’est sur le postulat de la Souveraineté de la Loi morale que doit reposer tout édifice social³⁵⁹.

Mais il est aussi une autre influence qu’il faut mentionner,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'aube du vingtième siècle.

CHARLES PÉGUY ET LE MOUVEMENT SOCIALISTE

Deux événements manifestent la place que Péguy occupe alors dans l'univers socialiste. D'une part il fonde une librairie socialiste alors qu'il n'a pas encore achevé ses études. D'autre part, il participe, comme délégué, au congrès socialiste qui se tient à Paris du 3 au 8 décembre 1899. De ces deux événements il tirera des conclusions capitales pour sa réflexion.

La fondation de la librairie socialiste et de la Société nouvelle de librairie et d'édition

Péguy est tout dévoué à la cause de la justice sociale. Cet engagement conditionne sa vie professionnelle : c'est ainsi que le 1^{er} mai 1898, il fonde, grâce à la dot de sa femme, une librairie⁴⁰². Il entend non seulement vendre des ouvrages socialistes mais aussi en éditer. La boutique, sise au 17 rue Cujas, dans le quartier de la Sorbonne, devient vite le rendez-vous des socialistes et des anarchistes. Les livres publiés sont soignés et ils coûtent à fabriquer plus cher qu'ils ne rapportent. Péguy édite à perte un roman de Romain Rolland, une étude de Charles Andler sur l'Allemagne et un recueil d'articles et de discours de Jean Jaurès. Au bord de la faillite, il fait appel à Lucien Herr qui réunit plus de cinquante mille francs pour fonder la Société nouvelle de librairie et d'édition⁴⁰³. À la tête de celle-ci on trouve un conseil de cinq membres élus (dont Lucien Herr et Léon Blum). Charles Péguy devient délégué à l'édition. Dès lors, les administrateurs voulurent que l'entreprise soit économiquement rentable. Ils durent donc s'opposer à certains choix éditoriaux de leur délégué, jugés trop hasardeux. Mais Péguy n'était pas homme à accepter qu'on lui dictât ce qui

méritait d'être publié et ce qui ne l'était pas. Ainsi, comme on l'a déjà vu, le conseil d'administration refusa la publication du roman d'Antonin Lavergne, *Jean Coste*.

[De plus] il ne tarde pas à se rendre compte qu'à son entreprise de socialisme révolutionnaire s'est substituée une entreprise commerciale capitaliste, qu'il est l'employé du pire des patrons, un patron collectif⁴⁰⁴.

Mais ce n'est pas tout. Lucien Herr reproche à Péguy d'aller contre le mouvement d'unification des différents courants socialistes, mouvement qui s'ébauche alors. Et puisque le congrès, comme nous le verrons dans un instant, supprime la liberté de la presse, Péguy veut lancer un périodique d'information qui soit indépendant. Lors d'un conseil d'administration dramatique, Lucien Herr lui lance : « vous êtes un anarchiste : nous marcherons contre vous de toutes nos forces⁴⁰⁵ ». Léon Blum reste courtois mais il lui dit : « Ce que vous préparez me semble inopportun⁴⁰⁶. Vous venez ou trop tard ou trop tôt⁴⁰⁷ ». Dès lors, Péguy ne rencontrera aucun soutien de la part des chefs socialistes dans la grande entreprise des Cahiers de la Quinzaine⁴⁰⁸.

Pour Péguy, il ne s'agit pas d'un simple problème de tactique ou d'opportunité. L'opposition des administrateurs manifeste que les chefs ne veulent pas marcher avec la troupe, qu'ils ne sont pas prêts à tout sacrifier pour la cause du peuple et le bonheur de l'homme. Voilà l'origine du différent qui ira grandissant avec le temps. Le Congrès socialiste marque justement une étape décisive dans cet éloignement de Péguy.

*Le congrès général des organisations socialistes
françaises (3-8 décembre 1899)*

Comme nous l'avons vu, le mouvement socialiste est

profondément divisé au moins jusqu'en avril 1905 où est créé le Parti socialiste unifié, section française de l'Internationale ouvrière⁴⁰⁹. Mais, dès avant, il y eut plusieurs autres tentatives d'union. Ainsi, du 3 au 8 décembre 1899, se réunit à la salle Japy à Paris, le congrès général des organisations socialistes françaises⁴¹⁰.

Charles Péguy a raconté lui-même en détail les péripéties de sa participation au congrès⁴¹¹. Il pensait être élu délégué par le groupe d'études sociales d'Orléans, groupe qu'il animait depuis des années. Mais ses prises de position contre Jules Guesde⁴¹² firent qu'on lui préféra un autre. C'est une rupture de plus avec son passé :

Je contais l'histoire autour de moi, demi-brave, amusé, tout à fait triste. C'était la révocation de mon enfance et de toute ma jeunesse, tant de cœur donné pour procurer à six bonshommes le plaisir ecclésiastique de m'excommunier⁴¹³.

Il participe cependant au congrès comme délégué des anciens élèves du lycée d'Orléans. Il a conscience de passer ainsi « de l'Église enseignée [...] à l'Église enseignante [et d'être] officiellement employé à la Révolution⁴¹⁴ ». Bien plus, il espère que ce congrès va être, comme les États Généraux de 1789, le prélude de la grande révolution socialiste⁴¹⁵. Cependant il est accueilli par les huées des guesdistes⁴¹⁶. Ceux-ci veulent d'ailleurs que les délibérations aient lieu à huis clos⁴¹⁷. Cela n'est pas sans rappeler à Péguy le premier procès de Dreyfus, de sinistre mémoire. De même un délégué est expulsé pour avoir mis en cause un social-démocrate allemand qui, quelque temps avant, avait écrit des articles contre Dreyfus⁴¹⁸. Plus grave encore, pour favoriser l'unité, une motion est votée. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rappelle en 1910, dans *Notre jeunesse*, que tous, dreyfusistes comme antidreyfusistes, étaient d'accord pour condamner la trahison, spécialement la trahison militaire⁴⁷⁹. Tout a changé avec Hervé puisqu'il dit qu'il faut trahir. Dès lors Péguy ne cessera de parler du « traître Hervé », surtout lorsque ce dernier publia le plan de mobilisation des régiments de réserve⁴⁸⁰. Le fait qu'il soit « couvert » par les chefs socialistes manifeste clairement aux yeux de Péguy que toutes les valeurs du socialisme ont été subverties. On protège Hervé pour un acte dont fut accusé Dreyfus et pour lequel celui-ci fut lourdement condamné. Le combat pour Dreyfus, dans la nouvelle perspective socialiste, était donc inutile. Si l'on suit cette logique jusqu'au bout, il est même dommage que Dreyfus n'ait point été effectivement coupable de trahison⁴⁸¹.

En fait, le socialisme a été profondément transformé par l'universelle démagogie contre laquelle Péguy veut lutter et polémiquer.

Contre l'universelle démagogie

En février 1900, Charles Péguy constate et s'interroge :

Le dreyfusisme, qui s'était composé rapidement, péniblement, volontairement, se décompose rapidement, aisément, naturellement. Se recomposera-t-il plus tard⁴⁸² ?

Or Péguy attribue cette décomposition, qui va de pair avec celle du socialisme, à la contamination de l'idéal par le parlementarisme. Le parti radical incarne les vices d'un système que Péguy fustige. D'ailleurs ce régime essentiellement bourgeois veut passer pour révolutionnaire en menant une politique anticléricale, politique initiée sous le gouvernement

Waldeck-Rousseau (juin 1899-juin 1902) et portée à son paroxysme par le nouveau président du conseil, Émile Combes (juin 1902-janvier 1905).

LE PARTI RADICAL ET LE PARLEMENTARISME

Plus qu'une école ou courant politique, le radicalisme en France est d'abord une machine électorale constituée pour gagner les élections législatives d'avril-mai 1902, élections qui voient triompher le Bloc des Gauches (le Bloc des Gauches est lui-même un ensemble hétéroclite réunissant l'Alliance républicaine démocratique, parti de centre-gauche ; les radicaux, les radicaux-socialistes, les différents partis socialistes avant l'unification de 1905⁴⁸³). Les radicaux ne sont organisés comme parti que depuis juin 1901. Celui-ci fédère un certain nombre de comités locaux qui ont en commun un attachement à la propriété privée et surtout un anticléricalisme absolu. Ce mouvement est ainsi appelé parce qu'il est « radicalement » républicain et opposé à toutes concessions aux partis de droite (à la différence des opportunistes comme Jules Ferry ou Jules Grévy)⁴⁸⁴. Les radicaux, dont beaucoup sont franc-maçons, aiment à se réclamer de Léon Gambetta (1838-1882) et de son discours électoral de Belleville (1869) mais aussi de personnalités de la III^e République qui sont emblématiques du mouvement comme Georges Clemenceau (1841-1929), Ferdinand Buisson et, bien entendu, Émile Combes (1835-1921).

Péguy ne pouvait être que choqué par le caractère hybride et hétéroclite du radicalisme. Il n'a pas vraiment de doctrine ni de projet et son principal objectif semble bien être le pouvoir. Le directeur des Cahiers voit dans les radicaux les héritiers de Victor Hugo⁴⁸⁵ : l'emphase et la rhétorique, parfois somptueuse, parfois efficace, n'arrivent pas à masquer le manque de matière,

de fond.

On a souvent reproché au parti radical de manquer d'hommes. Cela est vrai. Mais il y aurait lieu d'examiner s'il ne manque pas d'hommes parce qu'il manque totalement d'idées. Le nationalisme a un sens. L'opportunisme a un sens. [...] Le socialisme révolutionnaire un sens. Le socialisme opportuniste à un sens. Le radicalisme et le radical-socialisme n'a rigoureusement aucun sens⁴⁸⁶.

Le radicalisme n'a aucune force révolutionnaire : il ne peut donc supplanter le catholicisme⁴⁸⁷. Il sait d'ailleurs à l'occasion se montrer conservateur, voire nationaliste et il cherche toujours à s'instituer en anti-Eglise en promouvant un culte rituel d'État, à l'occasion, par exemple, d'obsèques ou de commémorations⁴⁸⁸. Dans l'Affaire, les radicaux ont été particulièrement lâches⁴⁸⁹, manquant totalement de courage et craignant par dessus-tout les répercussions électorales négatives que pourrait avoir leur engagement pour Dreyfus⁴⁹⁰. Ils ont été les seuls en France à ne pas se battre, ni d'un côté, ni de l'autre⁴⁹¹. Leur manque de convictions explique leur extrême fragilité :

Tout radicalisme est stérile. J'ai connu des royalistes, des anciens opportunistes, des catholiques, des protestants, des juifs, des libre-penseurs qui sont devenus de bons socialistes ; j'ai connu assez peu de radicaux qui soient devenus de bons socialistes. Les partis radicaux [...] sont en France les grands partis des fatigués⁴⁹².

Bien qu'ils soient de faux révolutionnaires, ils ont eu une grande influence sur leurs alliés socialistes, surtout en ce qui concerne les manœuvres électorales⁴⁹³. On peut même dire qu'ils sont représentatifs du régime des partis et de la démagogie parlementaire. Du coup, ils ont altéré et abâtardi le mouvement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Péguy voit clairement le changement qualitatif opéré entre le gouvernement Waldeck-Rousseau et le gouvernement Combes. Il parle d'une filiation bâtarde⁵³⁹ qui devait très vite renier son origine au fur et à mesure qu'elle est devenue un instrument de domination de la République. Et Péguy de rappeler la politique, alors à l'œuvre, de mise au pas de tout ce qui s'opposait au gouvernement. Il rappelle le scandale des fiches qui avait provoqué la démission du général André, alors ministre de la Guerre :

Comment la délation, qui avait toujours été dans la pratique des gouvernements et des partis, fut organisée en théorie officielle, gouvernementale, politique, parlementaire, et censément républicaine⁵⁴⁰.

Et pendant trois pages, Péguy décrit ainsi tous les changements intervenus dans la politique depuis l'avènement du combisme, le lent pourrissement de la communauté politique qui doit aboutir à une sorte de césarisme vulgaire. Au moment où il écrit (octobre 1905) le gouvernement Combes est tombé. Voilà pourquoi Péguy peut jeter sur son œuvre un regard d'historien et mieux mesurer ainsi les dégâts qu'il a provoqués en officialisant une véritable démagogie d'État que le directeur des Cahiers ne cessera de dénoncer⁵⁴¹.

Péguy ne s'oppose pas seulement au combisme parce qu'il persécute une minorité mais parce qu'il constitue un système général d'oppression, représentant ainsi un danger pour la République et pour la liberté. Le combisme en politique correspond à l'avènement au pouvoir du parti intellectuel. Il est en politique ce que la parti intellectuel est dans la culture et dans la civilisation⁵⁴². Oui, le combisme a un fondement proprement métaphysique et il est un des avatars du parti intellectuel, il est le parti intellectuel en politique, comme nous

le verrons dans le prochain chapitre.

C'est la haine de la réalité qui caractérise le combisme. Ainsi, à propos d'une phrase du critique littéraire Ferdinand Brunetière, qui entend expliquer l'œuvre de Balzac, en dehors de toute considération sur la vie réelle de l'écrivain, Péguy diagnostique :

À la simple lecture de cette phrase [...], qui ne perçoit, qui ne sent, qui ne voit immédiatement le combisme, dans tout ce qu'il a de brutal et d'usurpateur, dans tout ce qu'il a de dominateur et d'entier occupant – dans tout ce qu'il a pour ainsi dire qui lui est essentiel et caractéristique : cette arrogance raide envers la réalité, cette insolence de parvenu militaire, envers toute espèce de réalité, cette présomption, cet orgueil, ce hautain mépris de toute vie, de toute réalité, de toute race, de tout génie, de toute originalité, de toute origine, de tout commencement, de toute source, de tout ce qui pousse, de tout ce qui est, de tout ce qui sort, de tout ce qui source, de tout ce qui vient, enfin cette prétention de classer, cette universelle distribution des prix, ce dédain scientifique de toute réalité traditionnelle, usagère, familière, mémoriale⁵⁴³.

Nous avons ici une description presque complète de l'idéologie : il s'agit de faire plier la réalité aux schèmes de pensée sensés l'expliquer. La politique systématiquement anticléricale de Combes correspond assez exactement à cette définition : il faut faire toute chose nouvelle et donc balayer tout ce qui a précédé. Mais parce que les choses existent, parce qu'elles sont le fruit d'une histoire, d'une évolution qui a ses lois et ses règles, le moderne en politique concevra à l'égard de la réalité une grande haine, haine qui se traduit par des actions brutales et, en fin de compte, liberticides.

Le monde moderne déteste les grandes civilisations qu'il cherche vainement à supplanter. Mais il ne le peut pas parce qu'il est barbare. Maintenant c'est sur le christianisme que s'exerce sa méchante humeur :

À la grandeur du défaut, à la grandeur de ce qui nous manque, aujourd'hui déjà, nous pouvons mesurer la grandeur de la perte. Demain, et infiniment plus, et infiniment autrement, quand la même poussée, s'attaquant successivement à toutes les cultures qui ont fait la grandeur et la force et la moelle de l'humanité aura commencé à ruiner dans les consciences un christianisme quinze et vingt fois séculaires (on peut compter sommairement vingt siècles, parce que s'il y a eu la préparation de l'établissement, il y avait eu aussi une sorte d'incubation) alors nous verrons, et nous pourrons mesurer ce que nous aurons perdu⁵⁴⁴.

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de voir dans l'activité ministérielle de Combes l'origine du monde moderne. Ce serait lui prêter une influence très au-dessus de ce qu'il représente réellement. Mais il est une manifestation de ce monde moderne dans la communauté politique. Il participe à un ensemble beaucoup plus vaste que nous allons bientôt étudier. Cependant il fallait déjà montrer tout à la fois l'amplitude du mouvement et son caractère polymorphe.

Du point de vue politique, après avoir rompu avec les chefs socialistes, Péguy, de nouveau, se retrouve seul. Il a appris à distinguer le socialisme du parti socialiste, la République des partis républicains et même la chrétienté, des Églises institutionnelles : « il ne s'agit pas de les opposer toujours, mais il y a lieu de les distinguer⁵⁴⁵ », écrit-il en janvier 1900. En dénonçant le monde moderne, il sait qu'il commence une lutte sans merci qu'il devra mener bien souvent seul :

Mais vous ne m'effrayez pas en me déclarant que nous n'aurons jamais personne avec nous. Moi non plus je n'ai pas *l'orgueil du troupeau* [...]. Je ne suis pas même épouvanté à l'idée que l'on pourrait me mettre en interdit, car il y a bien longtemps que je suis un hérétique⁵⁴⁶.

Hérétique, Péguy l'est puisqu'il dénonce l'orthodoxie de ses maîtres, mais il a conscience d'être ainsi fidèle au socialisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personnellement un anticléric et encore moins un anti-religieux), il devient le héros de la III^e République et des anticléricaux. Péguy ne manquera pas de souligner combien l'auteur de la *Vie de Jésus* méprisait les modernes, qui pourtant le reconnaissent comme leur maître et leur père⁵⁸⁴.

Or Péguy est très hostile à la pensée de Renan en raison de l'optimisme scientifique dont ce dernier fait preuve. Ainsi il n'importe peu que mille générations meurent, du moment qu'une humanité réussisse⁵⁸⁵. Péguy cite aussi un extrait des *Dialogues philosophiques* de Renan :

Il est probable que les moments les plus dangereux dans la vie d'une planète sont ceux où la science arrive à démasquer ses espérances. Il peut y avoir alors des peurs, des réactions qui détruisent l'esprit. Des milliers d'humanités ont peut-être sombré dans ce défilé. Mais il y en aura une qui le franchira ; l'esprit triomphera⁵⁸⁶.

Mais Péguy ne peut accepter que l'on fasse si bon marché de tant de pauvres humanités. Renan écrit à un autre endroit qu'il faut faire comme la nature qui n'hésite pas à sacrifier des espèces entières⁵⁸⁷. Que vaut cet optimisme face aux horreurs qui se déroulent par exemple en Afrique au moment même où Péguy écrit ? Il y a chez Renan un refus délibéré de prendre en compte la souffrance, la misère, de considérer l'humanité *sub specie mortalitatis*, sous l'aspect de la mortalité⁵⁸⁸. Peut-on encourager les hommes à se sacrifier pour donner vie à une humanité nouvelle ? Comment ne pas se rappeler ici ce qu'écrit Dostoïevski dans *les frères Karamazov* :

Selon ma pauvre intelligence terrestre, euclidienne, je sais seulement que la souffrance existe et qu'il n'y a pas de coupables, que tout s'enchaîne directement et simplement, que tout coule et s'équilibre. Mais ce ne sont que des sottises euclidiennes, je le sais bien, et je ne peux accepter de vivre selon

leurs règles ! Que m'importe qu'il n'y ait pas de coupables, que tout s'enchaîne directement et simplement, et que je le sache, j'ai besoin d'une compensation, sinon je me détruis. Et une compensation non pas dans l'infini du temps et de l'espace, mais ici, sur terre, et je veux la voir de mes propres yeux! J'ai cru, donc je veux voir moi aussi, et si je suis déjà mort, on doit me ressusciter, car si tout cela se passait sans moi, ce serait trop vexant. Je n'ai pas souffert pour que mes fautes et mes souffrances servent de terreau à une harmonie future, au bénéfice de je ne sais quoi ! Je veux voir de mes yeux la biche jouer près du lion, et l'homme assassiné se relever et embrasser son meurtrier. Je veux être là, moi aussi, quand tous apprendront finalement pourquoi les choses se sont passées ainsi⁵⁸⁹.

L'œuvre philosophique de Renan, et spécialement *L'avenir de la science*, offre un spectacle permanent « d'orgueil, d'assurance et de naïve certitude⁵⁹⁰ ». Péguy ne partage évidemment pas la foi en la science de beaucoup de Modernes⁵⁹¹. Bien au contraire, cette foi constitue pour lui une superstition dangereuse. Voilà comment il parle de l'impact de l'ouvrage de Renan au moment de sa publication :

La génération présente ne peut déjà plus se représenter comment et combien ce livre fut un livre bréviaire, un livre liminaire, un livre de fondation, d'introduction, d'institution, l'ouverture d'un monde nouveau, un Évangile ; plus qu'un Évangile, pour eux : un nouveau *Novum organum* et une *instauratio magna* définitive – ils n'osaient point dire un *Discours de la méthode*, parce qu'ils méprisaient Descartes, comme trop grand, et qu'ils sentaient bien qu'il y avait, tout de même quelque différence –, tout de même une instauration sur laquelle jamais plus le monde n'aurait à revenir. Toute une génération en naquit, en vécut, en meurt, qui après et comme tant de générations abolies, crut fonder une institution éternelle⁵⁹².

De même, à partir du moment où il faut sacrifier plusieurs générations ou des espèces entières, ne prend-on pas le chemin de la plus épouvantable des barbaries ? L'utopie, pour être réalisée, exige son lot d'humanités sacrifiées. Le XX^e siècle fait

regretter que la méfiance de Péguy n'ait pas été davantage partagée...

Quant à Taine, Péguy lui reproche de vouloir appliquer à l'histoire les résultats des sciences naturelles. Il trouve bien présomptueux d'expliquer l'œuvre de La Fontaine par la somme des conditionnements qui ont pu intervenir dans la vie du grand poète :

*Toutes les causes qui ont pu former son personnage et sa poésie, quelle prodigieuse audace métaphysique sous les modestes espèces d'un programme littéraire*⁵⁹³.

On retrouve chez Taine la même fatuité que chez Renan⁵⁹⁴. Ainsi l'historien moderne possède le secret du génie⁵⁹⁵ puisqu'il est omniscient grâce aux apports des sciences humaines⁵⁹⁶. Péguy critique aussi ce qu'il appelle « la méthode de la grande ceinture⁵⁹⁷ », qui consiste à étudier surtout ce qui n'est pas dans le texte :

Si vous voulez connaître Paris, commencez par tourner ; circulez de Chartres sur Montargis, et retour ; c'est la méthode des vibrations concentriques, en commençant par la vibration la plus circonférentielle, la plus éloignée du centre, la plus étrangère [...]. Quand par malheur l'historien parvient enfin aux frontières de son sujet, à peine réchappé de l'indéfini, de l'infini du circuit antérieur, il se hâte, pour parer ce coup du sort, de se jeter dans une autre indéfini, dans une autre infini, celle du sujet même⁵⁹⁸.

Il y a là résumée toute la critique de la méthode moderne du parti intellectuel, qui reconnaît en Renan et en Taine ses pères fondateurs.

Péguy marque cependant qu'il y a chez Renan une véritable inquiétude métaphysique⁵⁹⁹. Or cela restera alors que ses travaux historiques passeront⁶⁰⁰. Mais qu'en est-il de ceux qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ils en ont les attributs puisqu'ils prétendent expliquer tout. Ils ont laïcisé la vision grandiose du Jugement dernier, mais ils en revendiquent l'autorité. Pour établir cette omniscience, les commentateurs cherchent toujours à revenir à la source, comme un chasseur qui veut prendre la bête au gîte⁶⁵⁹ ! Or il s'agit là encore de l'usurpation d'une prérogative divine puisqu'on cherche d'un bond à remonter dans le passé.

Certes Péguy n'est pas dupe et il n'est pas impressionné par cette dérisoire revendication. Il sait manier l'ironie contre elle :

Nous dirons, en son temps, plus scientifiquement nous-mêmes, et plus historiquement, une laïcisation, une imitation, une transcription temporelle, et nous en parlerons sans fanatisme et sans colère, premièrement parce que nous ne sommes pas fanatiques, deuxièmement parce qu'une telle entreprise [...] excite beaucoup plus naturellement la pitié qu'elle n'éveille la colère, parce que pour la philosophie elle est, elle apparaît d'une gaucherie véritablement désarmante, d'une simplicité d'âme, au fond, d'une innocence toute jeunette, enfin d'une si enfantine vanité scolaire, d'une si puérile et désarmante naïveté que des larmes d'attendrissement vous en tomberaient plutôt des yeux⁶⁶⁰.

Cependant Péguy constate aussi combien cette pseudo-métaphysique, ce scientisme, cet optimisme⁶⁶¹, a prise sur le monde universitaire, sur la Sorbonne⁶⁶². Or on ne peut rester écrivain en gardant la méthode scientifique⁶⁶³, à moins, encore une fois, de procéder à une confusion, à un mélange des genres dont est friand le parti intellectuel.

Voilà donc le nouveau pouvoir qui s'est imposé dans tous les domaines du savoir, dans le monde de l'éducation, où on ne respecte plus la liberté de ceux qui sont enseignés, où on pervertit des générations entières. Même l'Église a été influencée par le monde moderne dans l'éducation qu'elle donne dans ses établissements. Péguy rapporte une anecdote

caractéristique de l'esprit général de soumission :

Un examinateur à l'École navale s'étonnait que les élèves de certaine école préparatoire⁶⁶⁴ lui répondissent comme par hasard ce qu'il avait mis dans ses livres – « Oh monsieur, dit le bon Père, s'il y avait dans vos livres que les Pyrénées sont un fleuve, nos élèves en sauraient les affluents⁶⁶⁵ ».

Et la crise de l'éducation est symptomatique d'une crise générale des institutions temporelles qui, au lieu de vivre et d'être, doutent d'elles-mêmes. Voilà pourquoi il faut faire œuvre d'éducation en apprenant aux hommes habitués à avoir un esprit neuf. C'est à cela que veulent contribuer les Cahiers.

Pourquoi tant d'objectivité, tant d'exigences, tant d'« impersonnalisme⁶⁶⁶ » ont-ils abouti, en fait, à instaurer un régime arriviste comme le combisme ?

Nous aurons à nous demander si nos maîtres et plusieurs de nos camarades et nos dominateurs n'ont pas proscrit aussi rigoureusement la morale afin de laisser place à la politique⁶⁶⁷.

Le parti intellectuel s'est transformé, au sein du monde moderne, en parti de domination.

LE PARTI INTELLECTUEL COMME PARTI DE DOMINATION

Le parti intellectuel n'exerce pas simplement son autorité sur le monde universitaire. En octobre 1904, Charles Péguy note que le gouvernement des intellectuels est de plus en plus envahissant⁶⁶⁸. Certains universitaires considèrent l'Université comme une première étape dans la carrière politique qu'ils rêvent de faire⁶⁶⁹. En décembre 1906, Péguy voit dans le socialiste René Viviani, ministre du Travail depuis octobre, le premier intellectuel au pouvoir. De fait, ce dernier fait un discours à la Chambre qui proclamait que « non seulement [...]

le parti intellectuel se proposait d'asseoir sur le monde, une domination philosophique, religieuse, métaphysique mais même qu'il y avait réussi pleinement⁶⁷⁰ ». Ainsi la religion intellectuelle, qui a sa métaphysique et ses superstitions, est désormais imposée par l'État⁶⁷¹. Il s'agit d'une métaphysique honteuse, scientiste, mais d'une métaphysique tout de même⁶⁷².

À l'Université, le professeur est un peu semblable au Dieu d'Aristote puisqu'il n'est commandé, mû, par personne. Ce sont les élèves qui vont à lui⁶⁷³. Cette autorité est maintenant transposée dans le domaine politique⁶⁷⁴. L'intellectuel descend vers le peuple, il condescend⁶⁷⁵. Il est membre d'un parti qui tire sa puissance principalement de son organisation, plus que de son enseignement. Péguy ne craint pas d'affirmer que le parti intellectuel tient sa force d'une structure proche de celle de la franc-maçonnerie, « une sorte de force de gouvernement à la fois officiel et occulte⁶⁷⁶ ». Il offre un exemple d'alliance du fanatisme, celui d'un Herr, par exemple, et de l'opportunisme libéral, tel celui de Lanson :

Tant que le fanatisme est le fanatisme, il n'y a rien à dire, enfin il n'y a rien à dire au premier degré. Et même au deuxième degré il peut être respectable. Mais quand le fanatisme, demeurant intérieurement le même, demeurant le même en son contenu, se glisse sous le mode opportuniste et libéral, et sous le volume opportuniste et libéral, alors il peut être dangereux, alors il peut pénétrer dans l'organisme⁶⁷⁷.

C'est la description même du gouvernement radical. Sous des allures libérales, il impose le fanatisme le plus absolu. D'où la politisation de tous ceux qui doivent transmettre un enseignement :

Il faut se faire à cette idée que nous sommes un peuple libre. Si les curés s'étaient astreints, et limités, à leur ministère, le peuple des paroisses serait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

création du grand Dieu, souillée de sève et de vin, pantelante, vibrante, toute pleine de lait et de sang, qu'il s'agissait de remplacer par mademoiselle la création des sociologues. [...] Dieu de Dieu ! que ce fut un spectacle effrayant que de voir la mère nature quand elle se sentit brusquement blessée par cette maigre et frêle et grêle mijaurée⁷⁴⁴.

Or le sociologisme positif, parce qu'il prétend à l'omniscience, vient balayer les approches différentes de la réalité. Toutes les grandes écoles doivent donc disparaître. De fait, le monde moderne fait une guerre mortelle aux stoïciens, aux cartésiens, aux kantien et aux bergsoniens :

Les stoïciens étaient morts avec une austère fierté, une sérénité antique. Les cartésiens, hommes de guerre, au fond, et hommes de guerre de ce grand dix-septième siècle français, les cartésiens étaient morts avec cette intrépide autorité de commandement volontaire, avec cette expérience française de leur propre courage, avec cette assurance autorisée de race vieillie en soi-même comme un vin vieux. Les kantien étaient morts avec une autorité d'obligation infinie, droits et beaux comme une éternité qui meurt ; et l'on ne pouvait supprimer un kantien sans avoir l'impression qu'on supprimait toute une éternité, qu'en lui expirait tout un monde [...]. Les bergsoniens étaient morts avec une aisance incomparable ; souverainement intelligents, pénétrants entre tous, ils avaient parfaitement compris comment leur mort s'insérait dans la trame de ces événements⁷⁴⁵.

Ces derniers, en effet, n'ont pas combattu la sociologie, mais ils l'ont mesurée, ils l'ont estimée et ils ont refusé d'en faire le tout et le dernier mot des sciences. Bref, ils ont récusé le réductionnisme.

Le monde moderne provoque l'effacement de l'humanité⁷⁴⁶, parce qu'il est contre tout ce qui l'a précédé⁷⁴⁷. D'où une agitation perpétuelle, mais qui n'est jamais un mouvement de croissance⁷⁴⁸ ; d'où aussi un désintéret pour l'essentiel, pour ce qui compte vraiment⁷⁴⁹ ; d'où, enfin, une stérilité générale car on ne fabrique pas artificiellement, par décret, en quelque sorte,

une race, un souffle, un style : il faut de la liberté. Le parti intellectuel au pouvoir ne produit rien : il ne peut que persécuter et faire souffrir⁷⁵⁰. Or nous avons aujourd'hui des professionnels de la liberté, des libéraux ou des libertaires, mais nous n'avons pas d'hommes libres⁷⁵¹. De même, l'oubli (toujours le divertissement !) de l'éternel a fait tomber sur le monde une cendre qui a tout revêtu à la manière d'un linceul⁷⁵² :

La *même* incrédulité, une *seule* incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne [...] C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, *paraît prospérer contre toute culture*⁷⁵³.

Nous avons déjà vu que le monde moderne croit en un progrès infini. Mais, de nouveau, il est victime d'une vision déterministe qui ne lui permet plus de saisir les différences d'ordre dans le monde du savoir et de la sagesse :

Quand il s'agit vraiment de métaphysiques et de philosophies, quand il s'agit de théories, ni dépassement, ni doublement. Ni progrès linéaire ni faculté de retour [...]. L'humanité dépassera les premiers dirigeables comme elle a dépassé les premières locomotives. Après la téléphotographie elle inventera tout le temps des graphies et des scopies et des phonies, qui ne seront pas moins *télé* les unes que les autres, et l'on pourra faire le tour de la terre en moins de rien. Mais ce ne sera jamais que de la terre temporelle. Et même entrer dedans et la transpercer d'outre en outre comme je fais cette boule de glaise. Mais ce ne sera jamais que de la terre charnelle. Et on ne voit pas que nul homme jamais, ni aucune humanité, en un certain sens, qui est le bon, puisse intelligemment se vanter d'avoir dépassé Platon⁷⁵⁴.

Cette nouvelle barbarie nie le génie ; elle le croit impossible.

Dès lors, elle est incapable de reconnaître la grâce, parce que celle-ci a une grande parenté avec le génie. Pour les Modernes, il n'y a ni héros ni saint⁷⁵⁵ et ils opèrent à leur avantage une sorte de transvasement de ce qu'ils enlèvent aux hommes historiques :

Ils espèrent qu'à force de déliter tout ce qu'il y a de grand ils réussiront peut-être, ils finiront peut-être par réussir à tout ramener à leur plat niveau. Et qui sait, c'est peut-être eux qui finiraient par paraître grands. Tout ce que perdent les héros et les saints, (et les génies), ce sont les docteurs qui le gagnent. Les docteurs ne sont intéressés qu'à la diminution du monde. Tout ce qui est perdu pour le texte est gagné pour la glose⁷⁵⁶.

Refusant la grâce, le monde s'insurge contre les règles du salut⁷⁵⁷. D'ailleurs les intellectuels sont incapables de pécher⁷⁵⁸. La culture dominante impose un ordre inorganique (à la différence du christianisme ou du paganisme) : l'élément central du paganisme est la supplication, celui du christianisme est la vie éternelle, celui du monde moderne, l'argent⁷⁵⁹. On a chassé, on a éliminé des programmes scolaires tout ce qui rappelle la culture et la liberté⁷⁶⁰. Le monde chrétien et le monde païen ont une âme ; le monde moderne est le premier monde à manquer d'âme⁷⁶¹. Il vit d'idées toutes faites, autre nom de l'idéologie, « totalement étrangères à la germination, à la fécondité, à la conception⁷⁶² ». C'est peut-être la raison la plus profonde de la stérilité du monde moderne qui n'est rien d'autre qu'un monde habitué :

Dans le désordre même il peut y avoir des coups de fortune et même des coups d'ordre. Dans ce qui est fatigué il n'y a plus ni grâce ni jaillissement [...]. On n'a jamais vu des fatigues et des vieillesse donner par erreur des œuvres de nouveauté. Il peut y avoir dans le désordre une certaine fécondité. L'habitude et le vieillissement essayent en vain de faire le jeune homme⁷⁶³.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pas un seul instant je n'ai redouté le Jugement et la Réprobation. Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces⁸⁰⁷.

« Je ne suis pas chrétien⁸⁰⁸ » dira-t-il à un autre endroit. Ou encore, il ne peut affirmer que sa grand-mère est au paradis, « parce que je suis historien et que nous n'avons aucun monument qui nous renseigne sur l'histoire du paradis⁸⁰⁹ ». Il forge même un néologisme : il se définit comme inchrétien⁸¹⁰. Retenons la formule parce qu'il l'emploiera aussi pour décrire le monde moderne.

Péguy n'a pas de peine à reconnaître la complexité du christianisme, complexité qui n'est pas sans rappeler celle de la vie elle-même, mais il s'agit en fait d'« une contrefaçon, une malfaçon de la vie⁸¹¹ ». Une chose importe pour le moment : Péguy refuse de caricaturer le christianisme pour mieux le combattre. Il reconnaît que l'Église a une histoire vaste et profonde⁸¹². Il se montre respectueux de toutes les manifestations sincères de la foi religieuse tout en récusant les manifestations « bêtasses⁸¹³ ». Il admire ce qui fait la grandeur du catholicisme, à savoir l'éloquence sacrée. L'amoureux des temps classiques aime le grand Bossuet⁸¹⁴. Au fond il se retrouve assez bien dans l'anticléricalisme « tolérant » du Jaurès des années 1900.

Le directeur des Cahiers se montre de plus en plus agacé par l'anticléricalisme idéologique et démagogique du Parti radical. Pour lui, comme nous l'avons vu, une conception philosophique ou politique ne peut remplacer le christianisme qu'en faisant mieux que lui. Mais l'anticléricalisme vulgaire du pouvoir en place n'a rien de positif, de constructif :

Quand un bourgeois français inculte et grossier proclame qu'il est matérialiste, cela veut dire en gros qu'il a envie d'outrager la morale usuelle. Et quand il dit : *je suis athée*, cela veut dire en gros qu'il a envie d'embêter les curés. Je ne vois pas quel avantage nous aurions, ni quel intérêt, à imiter les vieux bourgeois dans ce qu'ils ont de grossier et d'inculte, à imiter les vieux-radicaux dans leurs infirmités mentales, ou morales⁸¹⁵.

En fait l'anticléricalisme, en attaquant le christianisme, ne fait qu'une opération gouvernementale d'hypocrisie bourgeoise⁸¹⁶. Les cérémonies laïques et républicaines, que l'on voit fleurir durant la III^e République, sont tout aussi ridicules que les mariages catholiques bourgeois⁸¹⁷. D'ailleurs la plupart des anticléricaux, lorsqu'ils marient un fils ou une fille, – dans leur circonscription électorale ! –, souhaitent que l'union soit bénie par un archiprêtre, voire par un évêque⁸¹⁸. Malgré cela, pour se maintenir au pouvoir, un gouvernement doit être anticléric⁸¹⁹. Or un bourgeois voltairien n'est pas moins féroce qu'un bourgeois catholique :

Toutes les fois que le mouvement de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie catholique réussit, c'est contre et sur le prolétariat que tombe l'ingrate vacance féroce de la bourgeoisie voltairienne enfin libre⁸²⁰.

L'intolérance des anticléricaux insupporte Péguy. Un fait est caractéristique à ce sujet : en octobre 1900, un ecclésiastique, l'abbé Denis, devait faire une conférence devant l'Université populaire du faubourg Antoine. Or il en est empêché par un groupe de socialistes anticléricaux. Après l'incident que Péguy rapporte, le directeur de la Quinzaine s'adresse à Jaurès :

Je vous le dis en vérité, Jaurès : toutes les fois que la parole articulée est couverte par du bruit, par de la clameur inarticulée, quand même la parole serait celle de nos pires ennemis, et quand même la clameur serait de nos amis, pour qui sait voir au fond, c'est nous qui sommes vaincus⁸²¹.

Péguy ne comprend pas non plus l'argument des anticléricaux qui consiste à qualifier de « romain » tout ce qui touche au catholicisme en France. Les radicaux, Clemenceau en tête, veulent ainsi disqualifier les catholiques accusés de représenter une puissance étrangère (?) :

Comme si ce n'était pas une gageure d'aberration dans le jugement historique et social que de nommer romain tout un culte rituel, toute une religion, aussi vieille, aussi indigène, aussi terrienne, et aussi enracinée ; étaient-ils donc des Romains, un Théroüde et un Villon, un Ronsard et un Du Bellay, un Descartes, un Corneille, un Pascal, un Racine, un Chateaubriand, un Lamartine, un Pasteur⁸²² ?

Quand bien même cela serait, il n'y a rien de déshonorant à s'inspirer de Rome, berceau de la civilisation occidentale. L'internationaliste Péguy s'étonne de ce brusque accès de nationalisme radical⁸²³. Ce n'est pas parce qu'elle est romaine, mais parce qu'elle n'apporte pas au monde la vérité, que Péguy combat l'Église⁸²⁴.

Le véritable anticléricanisme, la vraie laïcité, consiste à libérer le peuple du nouveau joug pseudo-religieux que font peser sur lui tant le pouvoir en place que les socialistes guesdistes. Ainsi lorsque certains reprochent à Jaurès d'avoir parlé de Dieu dans sa thèse de philosophie⁸²⁵, Péguy voit dans cette dénonciation la marque du jésuitisme et de l'Inquisition⁸²⁶. L'État moderne est le nouveau Dieu qui a son culte. Les catéchismes laïques sont d'ailleurs la plupart des temps dogmatiques⁸²⁷. Dans les polémiques qui aboutiront à la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican puis à la séparation de l'Église et de l'État, Péguy ne reconnaît pas la voix de la justice et du droit. C'est déjà ce qu'avait analysé Bernard-Lazare. Même le grand Jaurès s'est laissé séduire par l'anticléricanisme injuste⁸²⁸. Il n'a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

progrès et donc, finalement, comme barbarie.

Face à ce déferlement, Péguy décrit ce que doit être l'attitude du chrétien. Il est dans une situation nouvelle. L'acte de foi est donc double : il est créance (à laquelle s'oppose l'hérésie) et fidélité, ou mieux encore, féalité (à laquelle s'oppose le péché)⁸⁷⁶. De même :

Les vertus qui n'étaient requises que d'une partie sont aujourd'hui requises de tous [...]. Tout le monde est soldat malgré son consentement. Quelle preuve de confiance dans les troupes [...]. Nous sommes tous aujourd'hui placés à la brèche. Nous sommes tous à la frontière. La frontière est partout [...]. Nous sommes tous placés aux marches du royaume⁸⁷⁷.

Voilà sans doute la raison secrète de l'engagement de Péguy contre le modernisme et pour la foi. Sans l'avoir voulu, sans l'avoir choisi, par vocation, par grâce, il doit combattre jusqu'au bout « le bon combat ». Nous comprenons aussi maintenant la virulence du directeur des Cahiers contre Laudet, Le Grix et les autres. Sans même s'en rendre compte, ceux-ci menacent toute la foi.

Si nous nous sommes attardé à la démonstration de la cohérence « positive » de la pensée péguyste, c'est parce que les modernistes mènent, peut-être même à leur insu, un véritable travail de sape. Leur capacité à nuire vient sans doute du fait qu'ils sont des modernes, qui cherchent à tout prix à « adapter » le christianisme à la nouvelle culture⁸⁷⁸. Mais, pour Péguy, pareille tentative est vouée à l'échec en raison du caractère inhumain de l'idéologie imposée par le parti intellectuel. L'Église a tout à perdre lorsqu'elle cherche à composer avec la nouvelle barbarie que représente le monde moderne. Le directeur des Cahiers constate les ravages de cette nouvelle approche spécialement chez les jeunes clercs :

Je ne dis pas qu'en ce faisant ils serviront leur Dieu comme il demande à être servi ; nul autant que moi ne déplore, ne regrette, ne plaint ce faux mouvement qui va chercher, pour des dogmes absolus, les justifications les plus transitoires ; ils ont l'éternel, et ils cherchent, pour s'y appuyer, le temporaire ; ils ont le divin, et ils cherchent, pour s'y appuyer, l'humain ; ils ont le sacrement, et ils cherchent la ratiocination ; ils ont Notre-Dame et ils courent se réfugier dans quelque laboratoire de psychophysiologie, à moins que ce ne soit de physiologie psychologique ; je ne dis point qu'ils répondent à leur vocation divine, ni même à leur destination humaine [...] au moment même où le monde moderne craque de toutes parts, s'avoue impuissant devant la face de l'humanité, se reconnaît incapable d'arrêter la perpétuelle marche, impuissant à fixer la marche éternelle de l'humanité⁸⁷⁹.

Ce texte est d'autant plus intéressant qu'il date de novembre 1905, à un moment où Péguy est encore dans sa période « inchrétienne » mais il est conscient que l'idéologie du parti intellectuel agit dans l'Église même et pousse à une certaine forme de réductionnisme, spécialement des vérités essentielles de la foi catholique.

Et ce qui est vrai des vérités de foi s'applique aussi à l'histoire. Toujours dans sa période « inchrétienne », Péguy avait rapporté l'anecdote célèbre du jeune Louis de Gonzague qui, interrogé sur ce qu'il ferait s'il apprenait que la fin du monde était imminente, avait répondu : « Je continuerai à jouer à la balle au chasseur » :

Parlez-en à un catholique. Son premier mouvement sera de vous rire au nez. « Parbleu, si je la connais, votre histoire. » D'ailleurs il n'en mesure pas l'immense amplitude comme le paysan ne sent pas l'odeur de la terre, parce qu'il y est habitué. Son deuxième mouvement, surtout s'il est un peu un catholique savant, comme il y en a tant aujourd'hui, sera d'avoir un peu honte et de vous dire, négligemment et sur un certain ton qu'ils ont pris afin d'imiter la Sorbonne : « D'ailleurs c'est une anecdote qui est attribuée à plusieurs autres saints. » Les catholiques sont à battre, avec un gros bâton, quand ils se mettent à parler sur un certain ton scientifique de leurs admirables légendes, afin de se mettre, de se hisser, à la hauteur de deux

philologues traitant de trois versions d'un même épisode homérique. Son troisième mouvement est de courir chercher dans les textes et de vous rapporter enfin qu'il n'y a trouvé aucune trace de cette légende. Ce troisième mouvement est le plus décidément le mauvais⁸⁸⁰.

Cette attitude générale reflète bien l'influence du parti intellectuel chez les catholiques. Elle consiste à toujours vouloir donner des gages à l'adversaire. C'était déjà ainsi qu'agissaient des dreyfusards « politiques » qui ont fini par s'entendre avec les antisémites. Ainsi Laudet a encouragé l'abandon de la culture classique par l'Université même s'il a adhéré à la Ligue pour la culture française⁸⁸¹.

Dans son œuvre poétique, Charles Péguy reviendra sur le modernisme, qu'il compare à l'invasion anglo-bourguignonne dans la France du XV^e siècle :

Il fallut qu'elle vît par tant d'enfantillage
Avilir cette foi dont nous nous imprégnons,
Il fallut qu'elle vît le sang dont nous saignons
Saigner du même cœur et du même courage ;
Il fallut qu'elle vît par un sot bavardage
Flétrir le dogme auguste et que nous enseignons,
Et qu'elle vît tarir la grâce où nous baignons,
Lustrale et baptismale, en un lourd badinage⁸⁸².

Le modernisme représente pour Péguy une mauvaise solution à un vrai problème, celui de la confrontation de l'Église avec le monde moderne. Pour présenter une réponse adéquate, il faut que les chrétiens prennent la mesure de la crise de la civilisation qui est intervenue, depuis l'avènement du monde moderne.

Analyse de la crise de la foi

Cette crise se solde pour l'instant par une déperdition de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette intelligence renouvelée du spirituel et du temporel devrait permettre aux chrétiens de reconstruire leur cité, leur communion. Face au monde, ils sauront non s'isoler ou se séparer mais bien sauver leurs contemporains. Ils pourront enfin redonner un sens aux mots et aux réalités chrétiennes :

Quand donc je vois depuis dix ans des « chrétiens » professionnels n'avoir pas assez de sarcasmes pour leurs vertus les plus essentielles⁹²² parce que ces vertus ont été frauduleusement dérobées par leurs adversaires et reportées et maquillées sur des programmes politiques parlementaires modernes j'ai le droit de constater, et je suis forcé de constater, que ces malheureux et prétendus chrétiens sont les premières dupes et sans doute les plus basses et peut-être les plus malheureuses victimes de leurs adversaires modernes. Car ils renient leurs propres vertus, et les plus chères filles de Jésus-Christ et ils oublient les trois Évangiles et ils oublient les sept Béatitudes et ils oublient les enseignements mêmes de Jésus-Christ et ils méconnaissent et méprisent et ils renient tout cela sous prétexte que ces trois vertus Évangéliques ont été démarquées et comme accaparées par des fraudeurs et par des faussaires. Et à ce compte-là il ne resterait rien⁹²³.

Le christianisme, face au monde moderne, se doit d'être lui-même. Encore faut-il que les chrétiens redécouvrent le caractère organique, vivant et vivificateur du mystère chrétien, qui, tout à la fois, constitue l'accomplissement de l'exigence de vérité et de justice et représente la meilleure réponse au monde moderne.

Conclusion du chapitre 5

On ne sera pas surpris de voir combien Péguy tient une position doctrinale originale face à la crise moderniste. Il invite l'Église, et tout particulièrement ses clercs, à adopter une attitude mystique et non politique en comprenant à quel point le monde moderne est, en quelque sorte, « irrécupérable » puisqu'il est stérile, barbare et inorganique. De plus, il faut retrouver le

sens du temporel chrétien, sans lequel la mystique chrétienne ne peut se réaliser, s'« incarner ». Mais cela ne va pas sans une mise au clair, une mise au net de la cohérence de la Révélation chrétienne. C'est la voie unique pour sortir de l'« inchristianisation » contemporaine. C'est à cette œuvre que va maintenant s'atteler le directeur des Cahiers.

Conclusion de la deuxième partie : « même nos misères ne sont plus chrétiennes »

En 1910, Charles Péguy veut fonder non le parti des mécontemporains⁹²⁴ mais « le grand parti des hommes de quarante ans⁹²⁵ ». Ce parti s'engage à n'avoir « plus jamais des matins triomphants⁹²⁶ ». Le directeur des Cahiers est las du grand combat qu'il a engagé il y a plus de dix ans contre le monde moderne. Il sait que cette lutte ne sera jamais finie. La suite de l'histoire allait lui donner tragiquement raison. Le parti intellectuel qui s'est constitué au moment de l'Affaire va devenir le soutien de la grande imposture. Ainsi, par exemple, de la Ligue des droits de l'homme, fondée au plus fort de la crise dreyfusiste. Après la Première Guerre mondiale, elle devint l'alliée objective du nouveau totalitarisme russe. Récemment Madeleine Rebérioux, présidente d'honneur de la Ligue, refusait absolument la possibilité d'une comparaison entre les crimes nazis et ceux du stalinisme. Le philosophe et politologue Jean-François Revel lui apporta un démenti cinglant en faisant appel à l'histoire :

Quant à la Ligue des Droits de l'homme, pendant la Grande Terreur, lors des premiers procès de Moscou, en 1936, elle constitue une commission d'enquête à la demande de son président Victor Basch, qui fait partie lui-même de ladite commission, ainsi qu'un avocat de la Ligue, M^e Raymond

Rosenmark. Celui-ci, après un voyage à Moscou, conclut à la culpabilité des accusés. Pour couvrir les procès truqués, il s'appuie sur un sublime argument d'Émile Kahn, secrétaire général de la Ligue : « Si le capitaine Dreyfus avait fait des aveux, il n'y aurait pas eu d'affaire Dreyfus. » Invoquer Dreyfus pour justifier la condamnation à mort d'innocents est un tour de force en matière de cynisme et d'hypocrisie. Quelques naïfs s'en étonnèrent. La Ligue les réduisit aussitôt au silence [...]. Puis la prétendue commission d'enquête se décompose dans le néant d'où, à vrai dire, elle n'était jamais sortie, puisqu'elle n'avait jamais rien fait d'autre que servir de porte-voix au procureur Vychinski. Le souvenir de cette complicité avec des crimes contre l'humanité aurait dû, semble-t-il, inspirer à Mme Rebérioux un peu plus de « repentance » pour le compte de ses prédécesseurs et un peu moins de morgue pour le sien. On ne voit pas pourquoi le négationnisme et la contestation des crimes contre l'humanité seraient délits pénaux quand il s'agit de crimes nazis et n'en seraient pas quand il s'agit de crimes communistes⁹²⁷.

Avec lucidité, Péguy avait montré et dénoncé les prodromes de cette imposture. Le couple formé par le monde moderne et le parti intellectuel devait, dans les années qui suivirent, partir à la conquête du monde. Il y eut certes des intellectuels qui firent avec courage les bons choix. Mais le pouvoir intellectuel fut trop souvent du côté du nouvel ordre des choses. Il s'est transformé en parti de domination. Désormais, il s'agit d'occuper le terrain, même si l'on n'a plus rien à dire, même si l'on se trompe régulièrement. Voilà pourquoi Régis Debray croit pouvoir augurer de la fin de ce phénomène curieux qui a tout juste un siècle et qu'il appelle « l'intellectuel français ». Exemples multiples à l'appui, il souligne :

Patrouillant aux remparts, sonnait le tocsin pour réveiller les apathiques, force est de lui reconnaître une prescience exceptionnelle pour *annoncer ce qui n'arrivera pas*. La paix quand vient la guerre, et vice versa. Toujours en retard d'un pogrom, et d'une repentance, le guet intellectuel n'est pas sans rappeler notre état-major d'antan, qui préparait la prochaine défaite d'après la victoire précédente. Entrer dans l'avenir à reculons est notre sort commun.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi propices se transformeraient en pièges redoutables qui le bloqueraient dans son cheminement et le déchireraient dans sa substance vive, au lieu de lui ouvrir l'accès qu'il désirait. Les lettres qu'on va lire offrent le tableau cruel de cette dramatique méprise⁹⁶⁸.

Il faut mentionner un épisode particulièrement pénible. En juillet 1909, Maritain rend visite à la femme et la belle-mère de Péguy pour leur parler du baptême des enfants. L'entrevue se passe très mal. Maritain reconnaît lui-même avoir dit : « le baptême, pour Péguy qui croit, a une importance infinie ; pour vous, qui ne croyez pas, ce ne peut rien être qu'un geste ; à supposer, par absurdité, que vous ayez tous deux raison, c'est donc tout de même à vous de céder⁹⁶⁹ ». C'était en fait encourager l'hypocrisie et la malhonnêteté spirituelle. Mais c'était surtout une grosse erreur psychologique car la femme de Péguy était profondément religieuse, sans pour autant avoir la foi catholique. Elle sait ce à quoi engage le baptême et elle ne peut se résoudre à imposer cela à ses enfants. Elle déclare préférer le suicide. Mis au courant, Péguy enverra auprès de sa femme et de sa belle-mère, sa grande amie, la mère de Maritain, Geneviève Fabre. Il lui dira : « Oui, Jacques a fait, sans le vouloir, beaucoup de mal ; je vous demande de retourner à Lozère⁹⁷⁰ ».

Les choses iront en s'aggravant, mais cette fois pour un autre motif : le 2 février 1910, Maritain critique très sévèrement *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* paru le 16 janvier précédent : « Vous êtes loin du vrai christianisme⁹⁷¹ ». C'était atteindre Péguy au cœur même de son christianisme et donc de sa vie⁹⁷². Le 25 avril, il écrit à Maritain : « A la date d'aujourd'hui prend fin le mandat spirituel que je vous avais donné pour me représenter auprès de Baillet. Quand un ambassadeur met une telle opiniâtreté à s'acquitter mal de son

mandat, il ne reste plus qu'à lui retirer ses pouvoirs⁹⁷³ ».

Ce n'est pas le lieu, si tant est d'ailleurs qu'il existe, d'instruire le procès. Aujourd'hui nous pouvons prendre connaissance du témoignage des principaux protagonistes à l'exception d'un seul : Péguy lui-même qui ne s'est exprimé sur cette douloureuse question, dans son œuvre publiée, que de façon allusive. Est-il cependant possible d'expliquer un comportement qui a pu dérouter ses amis ? C'est ce que nous allons tenter de faire maintenant.

POURQUOI PÉGUY NE S'EST PAS MARIÉ RELIGIEUSEMENT : TENTATIVES D'EXPLICATION

La question du mariage religieux de Péguy en cache en fait une autre, celle de la place de Péguy dans l'Église. Les éditeurs de la correspondance inédite Baillet-Maritain utilisent la belle formule : « Péguy au porche de l'Église ». Comment expliquer les réticences d'un homme qui, par ailleurs, sut opérer bien des ruptures dans sa vie et qui a toujours témoigné d'une belle audace intellectuelle et spirituelle ? On peut ramener les explications possibles à trois grandes catégories.

Une explication morale : l'indécision foncière de Péguy

C'est l'explication avancée par les amis catholiques de Péguy au moment même de la crise (ils ont pu ensuite changer d'avis) et que nous trouvons à de multiples reprises dans la correspondance Baillet-Maritain. Après l'enthousiasme et la confiance engendrés par la nouvelle profession de foi de Péguy, Maritain éprouve une irritation grandissante face aux atermoiements du directeur des Cahiers qui semble vouloir rester au seuil de l'institution ecclésiale. Il rédige à son intention une sorte de mémorandum que l'on peut résumer

ainsi : un chrétien authentique, avant même d'accomplir la mission qui pourrait lui venir d'une vocation particulière, doit répondre à la vocation générale qui consiste à obéir avant tout aux commandements de Dieu et de l'Église⁹⁷⁴. Dès lors toutes les raisons avancées par Péguy seront toujours interprétées comme des signes d'une irrésolution foncière, voire d'un orgueil à peine déguisé. Il arrivera à Maritain de se radoucir, de manifester combien il croit à la sincérité du retour à la foi de Péguy⁹⁷⁵. Mais il ne craindra pas de dire à celui-ci qu'il fait injure à Dieu et prouve ainsi son peu de foi⁹⁷⁶. Pour Baillet, les choses sont claires : avant de reprendre une pratique religieuse, Péguy doit d'abord « régulariser » sa situation matrimoniale et promettre de faire baptiser ses enfants⁹⁷⁷.

À l'automne 1908, Péguy a une explication orageuse avec sa femme et sa belle-mère à propos de son évolution spirituelle. Il traverse alors une grave crise en raison de sa santé chancelante et de la situation économique précaire des Cahiers. Il évoque même le suicide. Il songe à abandonner son œuvre et à prendre un poste de professeur en province. Le commentaire de Maritain est proprement ahurissant et il manifeste l'incompréhension profonde du sens de l'œuvre péguyste : « Vous imaginez combien je l'ai approuvé, voyant là une inspiration manifeste de la Providence. (Les *Cahiers* étant un obstacle certain à sa pleine conversion et à la pureté de son âme.)⁹⁷⁸ ». Les jugements de Maritain sur Péguy se font de plus en plus durs : « sa veulerie et son état si pitoyable en même temps me désarment⁹⁷⁹ ». Il doutera même de la pureté de ses intentions : « En définitive il entend rentrer dans l'Église la tête haute, et non en courbant le front [...]. Il calcule sa rentrée dans l'Église avec autant de soin qu'une entrée à l'Académie, et un égal souci de son attitude extérieure⁹⁸⁰ ». Il note dans son Journal, à la date du 9

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans sa complexité :

Le véritable philosophe sait très bien qu'il n'est point institué *en face* de son adversaire, mais qu'il est institué *à côté* de son adversaire et des autres en face d'une réalité toujours plus grande et plus mystérieuse¹⁰²⁷.

La réalité est souple, ondoyante, subtile. Il faut bien que la philosophie épouse dans son effort le mouvement même de la vie, alors que l'idéologie du monde moderne est raide :

Dans un compartimentage raide il peut y avoir impunément des manques, des creux, des faux plis. La raideur est essentiellement infidèle et c'est la souplesse qui est fidèle. C'est la souplesse qui dénonce. Contrairement à tout ce que l'on croit, à tout ce que l'on enseigne communément, c'est la raideur qui triche, c'est la raideur qui ment¹⁰²⁸.

Péguy n'est ni effrayé ni déçu par les échecs de certaines philosophies. L'essentiel pour lui est qu'elles se soient bien battu et qu'elles aient permis à l'esprit humain de voyager. Ce que dit Péguy de la philosophie cartésienne vaut pour toute philosophie :

On part, on descend, on s'arrête, on saute, on remonte, on redescend, on arrive. On va, on saute, on revient, on reva. Qu'importe. Parce qu'un voyage est singulier, parce qu'il est interrompu, parce qu'il est discontinu et même parce qu'il est partiellement rétrograde ce n'est pas une raison pour ne pas le faire. Qu'importe, si le voyage est hardi, si la tentative est féconde, si l'aventure est récompensée. Ce qui revient à dire qu'une grande philosophie n'est pas une philosophie qui n'est pas contestée. C'est une philosophie qui vainc quelque part. Une grande philosophie n'est point une philosophie sans reproche. C'est une philosophie sans peur¹⁰²⁹.

Il est même possible qu'une philosophie ne puisse arriver à des conclusions bien établies. Son effort n'aura cependant pas été inutile parce qu'elle aura provoqué une question, une interrogation, une inquiétude :

Une grande philosophie n'est pas celle qui prononce des jugements définitifs, qui installe une vérité définitive. C'est celle qui introduit une inquiétude, qui ouvre un ébranlement [...] Une grande philosophie n'est pas celle où il n'y a rien à reprendre. C'est celle qui a pris quelque chose. Une grande philosophie n'est pas celle qui est invincible en raisonnements. Ce n'est même pas celle qui, une fois, une certaine fois, a vaincu. C'est celle qui, une fois, s'est battue¹⁰³⁰.

Dans la lutte que Péguy a engagée avec le monde moderne, toute philosophie vraie, réelle, est comme une camarade de combat, une compagne sur le chemin difficile de l'existence humaine. En quelques lignes Péguy nous livre le secret de sa vie et de sa lutte, de sa quête intellectuelle et spirituelle :

Partir, *marcher droit*, arriver quelque part. Arriver ailleurs plutôt que de ne pas arriver. Arriver où on n'allait pas plutôt que de ne pas arriver. Avant tout arriver [...] tout vaut mieux que de tourner en rond¹⁰³¹.

Pour Péguy la philosophie est servante de la réalité, que celle-ci soit naturelle ou surnaturelle. Ainsi de la philosophie de Descartes qui est, en fait, dans son ordre, une bonne illustration de la théologie catholique de la grâce. Dans le système cartésien, la recherche de la vérité est ce qui permet la connaissance, c'est-à-dire la relation entre l'esprit et la réalité. Il faut que l'esprit se porte au devant de la réalité, à la manière (nous sommes au XVII^e siècle français !) d'une population assiégée qui tente par une sortie de se porter au devant d'une colonne armée qui vient à son secours :

Il est impossible de ne pas considérer, avec un saisissement, combien cette théorie cartésienne est fidèlement apparentée, combien elle est parallèle à la théorie chrétienne et catholique de la grâce, à ce que nous avons le droit de nommer le mécanisme de la grâce. Comme il faut que l'expérience vienne au-devant de la raison, ainsi et par un mouvement parfaitement comparable et parfaitement parallèle il faut que la liberté vienne au-devant de la grâce.

L'homme aussi est cette ville assiégée. Le péché aussi est ce blocus parfaitement réglé. La grâce aussi est cette armée royale qui vient au secours. Mais il faut aussi que la liberté de l'homme fasse une sortie, *erumpat*, et qu'elle aille au devant de cette armée de secours [...] Si la place n'est point secourue elle se perd. Mais si elle ne se secourt point elle-même par cette sortie, elle se perd¹⁰³².

Plusieurs fois Péguy ne craint pas d'établir des parallèles entre philosophie et théologie parce que pour lui tout converge vers l'Incarnation. Les systèmes philosophiques aussi constituent comme une sorte de préparation évangélique à la Révélation chrétienne :

Si l'on peut considérer, comme je le crois, la cité antique elle aussi comme une figure, comme une préfiguration temporelle de la cité de Dieu, il est certain que dans cette figuration et ce parallélisme c'est le stoïcisme qui a donné, et qui seul a pu donner, dans le registre du monde antique, ce qui seul correspond aux saints et aux martyrs, ce qui seul figure les saints et les héros : les héros et peut-être faut-il dire les martyrs¹⁰³³.

Il est un autre point qui mérite d'être souligné et qui constitue un élément commun à toutes les grandes philosophies : chacune d'entre elles a un temps de méthode puis un temps de métaphysique. Il ne faut pas confondre ces deux temps :

Quand on dit que le platonisme est une philosophie de la dialectique, et le cartésianisme une philosophie de l'ordre, et le bergsonisme une philosophie du réel, on les prend tous les trois dans leur temps de méthode. Quand on dit que le platonisme est une philosophie de l'idée, et le cartésianisme une philosophie de la substance, et le bergsonisme une philosophie de la durée, on les prend tous les trois dans leur temps de métaphysique¹⁰³⁴.

Est-ce à dire que toutes les philosophies se valent ? Péguy reconnaît sans peine qu'elles se contredisent entre elles¹⁰³⁵, tout simplement parce que chacune a découvert des mondes différents : « Ces grandes philosophies sont d'immenses et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

exactement les problèmes avant de tenter de les résoudre¹⁰⁷⁴.

Péguy est surtout sensible à l'analyse bergsonienne du temps et du vieillissement¹⁰⁷⁵. Elle constitue la meilleure critique du mythe du progrès :

Il y a une déperdition perpétuelle, une usure, un frottement, un *irréversible* qui est dans la nature même, dans l'essence et dans l'événement, au cœur même de l'événement. D'un mot il y a le vieillissement, ces malheureux supposent, mon ami, leur système suppose que le temps serait uniquement un temps pur, un temps géométrique, un temps spatial, une ligne absolue, infinie (au moins par sa terminaison, si je puis dire, sinon par son origine), un temps imaginaire, arbitraire, imité de l'espace, fait comme un espace, fait à l'image et à la ressemblance de l'espace, un temps fait, factice, arbitraire, trop bien fait, une pure ligne pure, parfaitement continue, parfaitement homogène, au long de laquelle, comme au long d'un espalier temporellement infini, un progrès perpétuellement croissant s'inscrirait en une courbe perpétuellement montante¹⁰⁷⁶.

Le temps chrétien est la durée réelle, la durée organique, féconde. Il fait une place au vieillissement, à l'inquiétude¹⁰⁷⁷, et refuse un temps qui ne serait qu'un progrès continu : « Sur votre escabeau tout le monde y monte¹⁰⁷⁸ ». Mais la vie humaine est différente. Elle a cette possibilité de périr inachevée, de remplir d'un coup le destin de sa vie. Voilà ce que lui envient Clio, la muse de l'histoire, fille de Zeus, et les autres dieux :

Voilà ce qui manque aux dieux. *Ils manquent de manquer*. Et non pas même de périr jeunes, mais courir seulement le risque de périr jeunes. Et moi évidemment je ne pouvais pas mourir jeune sur un champ de bataille. Mais il est d'autres morts, même pour une femme. Antigone a plus fait dans le soir de sa mort que moi je ne ferai jamais dans les innombrables soirs. Antigone, la jeune Antigone en une seule journée a empli son destin. Et moi dans mes innombrables jours je n'emplirai pas je n'emplirai jamais rien, ni mon sort ni un autre [...]. En un jour le sort d'Antigone était fait un sort plein. Pour tout le temps, pour une éternité et peut-être pour l'autre. Et moi jamais mon sort

ne sera fait un sort plein ; parce que je n'ai pas même un sort¹⁰⁷⁹.

C'est la mémoire qui fait toute la profondeur de l'homme et non l'histoire¹⁰⁸⁰. Celle-ci ne fait qu'archiver ; elle est morte. La mémoire est une opération vivante, organique :

L'histoire consiste essentiellement à *passer au long* de l'événement. La mémoire consiste essentiellement, étant dedans l'événement, avant tout à n'en pas sortir, à y rester, et à le remonter en dedans¹⁰⁸¹.

Là encore, on reconnaît la distinction bergsonienne entre le temps écoulé et le temps qui s'écoule, ce dernier étant le « lieu » de la liberté¹⁰⁸². Cette conception de la liberté est d'une grande importance pour rendre philosophiquement compte de la grâce chrétienne, comme nous le verrons dans notre dernier chapitre.

Bergson caractérise la conscience, et donc la liberté, par la mémoire¹⁰⁸³. Mais le monde moderne ne se remémore pas, il fait de l'histoire, il préfère se mesurer que se voir. Péguy l'exprime dans un texte admirable :

Pourquoi voulez-vous que ce vieillard (vous) fasse une opération de mémoire, peut-être une œuvre, c'est-à-dire pourquoi voulez-vous que demeurant en lui-même, restant placé au point mouvant de sa durée où il est parvenu dans la vieillesse de son âge il plonge, il s'enfonce intérieurement dans sa mémoire, à travers tant d'épaisseurs d'années révolues, à travers tant de couches d'années intercalaires, irrévocablement ensevelies jusqu'à atteindre ces lointaines années de sa jeunesse. Et croyez-vous que ce voyage intérieur lui serait bien agréable, de se *voir* intérieurement, réellement, aujourd'hui à cette distance de sa première, de son ancienne jeunesse. Non, il aime mieux s'en *savoir* extérieurement, géographiquement, topographiquement, chronologiquement, chronographiquement, *historiquement* à une distance qu'il croit être la même (que l'autre, que la distance intérieure), et qui n'est qu'une distance extérieure, géographique, topographique, chronologique, chronographique, *historique*, longitudinalement correspondante. Il aime mieux travailler sur la carte, que de travailler sur le terrain [...] A une remémoration organique il préfère un

retracé historique¹⁰⁸⁴.

Les répercussions d'une telle pensée dans l'intelligence de la foi sont immenses. Ce n'est pas la même chose de parler de Jésus en chrétien ou en historien¹⁰⁸⁵. Mais penser en historien c'est aussi adopter des idées toutes faites. C'est pourtant le propre de l'intellectualisme universel : « la dénonciation de cette paresse, de cette fatigue, de cet intellectualisme constant est au seuil de l'invention bergsonienne¹⁰⁸⁶ ».

Nous comprenons pourquoi la philosophie de Bergson est une pièce importante dans le dispositif anti-moderne de Péguy. Voilà pourquoi ce dernier va s'élever contre les menées anti-bergsoniennes d'une frange du catholicisme conservateur. Si son ami Joseph Lotte publie deux articles enthousiastes dans une revue normande, articles qui plairont beaucoup à Bergson, si le mathématicien Edouard Le Roy salue dans ce dernier un penseur révolutionnaire¹⁰⁸⁷, certains représentants de l'école thomiste, comme Mgr Albert Farges, le père Garrigou-Lagrange, le père Pègues, et bien entendu Jacques Maritain, critiquent vivement la pensée bergsonienne. Or les adversaires de Bergson ne se rendent pas compte qu'ils deviennent les alliés objectifs du monde moderne et du parti intellectuel. Péguy leur prête ce propos :

Oui, disent-ils, Bergson a déblayé l'intellectualisme et le matérialisme, le mécanisme et l'associationnisme, le déterminisme et en somme l'athéisme. Il a d'ailleurs eu tort de déblayer l'intellectualisme. Nous nous déblayons Bergson. Il ne reste que nous¹⁰⁸⁸.

Les pourfendeurs du modernisme ne voient pas qu'en attaquant Bergson, ils font le jeu de ceux qu'ils prétendent combattre :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu descendu en un homme, vivant et résidant en lui, que du génie fait homme, du génie né, vivant, mourant dans un homme et résidant en lui ; seulement le mystère, le problème divin est posé à la limite ; au lieu que le mystère, le problème humain est posé en cours de mouvement ; ou si l'on veut, et pour parler une fois le langage de l'école, le problème, le mystère divin est un problème, un mystère transcendant, de forme transcendante, le problème, le mystère humain est un problème, un mystère immanent, de forme immanente¹¹⁴⁰.

Il est assez facile de reconnaître en filigrane l'intuition pascalienne des trois ordres. Mais Péguy la prolonge et fait le lien avec la conception théologique classique des rapports de la nature et de la grâce. Ainsi l'ordre des esprits est immanent ; il culmine avec le génie. L'ordre de la charité, lui, est transcendant et il a sa source en Jésus-Christ, le Dieu fait homme¹¹⁴¹.

Pour Péguy, les œuvres de génie sont vivantes. Il y a une différence de nature, et non pas seulement de degré, entre le talent, dont la production est morte, et le génie. Il y a donc une différence d'ordre. Nous devons maintenant revenir sur cette « montée d'humanité », ce cas limite dans l'ordre des esprits que représente le génie.

L'HÉROÏSME CORNÉLIEN, PRODRÔME DE LA GRÂCE

« Nous arrivâmes en ce pays que l'on nomme Corneille¹¹⁴² ». Il fallait l'audace de Péguy pour associer ainsi Corneille et Pascal, le plus bel exemple de l'éducation jésuite et le héraut de Port-Royal. Les critiques littéraires ne songent qu'à opposer ces deux écoles de pensée et Péguy reviendra lui-même sur la comparaison classique entre Racine et Corneille. Mais, pour l'instant, il est sensible à la convergence par les sommets de ces deux génies français et catholiques¹¹⁴³. Avant lui, Sainte-Beuve s'était interrogé sur les points de convergence possibles entre le

champion des droits du sang et de l'honneur d'une part et les grands contempteurs de la nature d'autre part. Il est vrai qu'il y a quelque chose de chevaleresque, de « glorieux » chez les gens de Port-Royal¹¹⁴⁴ :

En un mot, il y avait au sein de Port-Royal toute une lignée de caractères, de naturels et de génies qui étaient bien les contemporains proches parents, un peu les aînés de Corneille¹¹⁴⁵.

Mais plutôt que de parler d'influence réciproque directe, il faut simplement voir combien Corneille et les protagonistes de Port-Royal participaient ensemble au climat héroïco-tragique qui marque si profondément les guerres de religion, le règne d'Henri IV et les débuts de celui de Louis XIII, avec, en arrière-fond, une guerre civile toujours prête à se réveiller et à éclater.

Corneille, une capitale qui se lève à l'horizon

Corneille peut faire peur. Il a multiplié les pièces, tragédies, tragi-comédies, drames, comédies, qu'il a produites grâce à son génie et à une longévité exceptionnelle¹¹⁴⁶. Bénéficiant de son vivant de la renommée puis de la gloire littéraires, il faut un regard neuf pour saisir justement la nouveauté et l'audace qu'a représenté le théâtre cornélien. Au-delà des commentaires et des histoires de la littérature française, nous ne devons pas oublier que Corneille a été d'abord un jeune écrivain :

Les créateurs ont un âge, auquel la postérité, une fois pour toutes, les fixe [...]. Ce bon bourgeois de Rouen, ce marguillier de sa paroisse, nous cherchons ses traits dans quelque image d'Epinal [...] Il est là, fatigué, les traits creusés, avec son œil candide, sa petite barbiche démodée et il ne reconnaît plus autour de lui la ville, les rues nouvelles et les moyens de communication, et il a été trompé par les belles actrices, et Molière ne le joue plus, et Racine se moque de lui. Nous le saluons avec un grand respect, nous pensons à quelques chefs-d'œuvre sévères, un peu ennuyeux somme toute

[...] Et nous ne songeons jamais qu'un jour vint à Paris, charmant, plein d'insolence et de grâce, ravi de sa gloire et de sa jeunesse, un jeune homme nommé Corneille¹¹⁴⁷.

Ici Brasillach anticipe les analyses de Paul Bénichou : Corneille n'a pu que détester « la nouvelle société » qui naît en son temps avec le triomphe de la politique du Cardinal de Richelieu et la fin de la France féodale¹¹⁴⁸. Un signe ne trompe pas : à une exception près (le Martian de *Pulchérie*), Corneille donne toujours raison à la jeunesse contre les signes avant-coureurs de l'avènement de la société bourgeoise :

Jusque-là il est toujours du côté de la jeunesse, il est contre l'âge des crimes sans passion, des calculs médiocres, des places à garder, des traitements à conserver, des héritages à prendre, des gendres à choisir, des décorations et des retraites, contre tout ce qu'il a marqué de traits si durs et si âpres dans tant de tragédies royales, qui ne sont que les déguisements bien reconnaissables des plus bourgeoises des comédies¹¹⁴⁹.

Fidèle à la monarchie héréditaire et aux lois fondamentales du royaume, il refuse de suivre le Parlement et les Grands dans la révolte de la Fronde contre Mazarin. Mais sa loyauté ne l'aveugle pas. Il sait bien que le monde change et que l'avènement de la monarchie absolue sonne le glas du droit du sang et de l'autorité des corps intermédiaires :

Don Arias : Quoi ? Vous craignez si peu le pouvoir souverain ?

Le Comte : D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main¹¹⁵⁰ ?

C'est en deux vers définir toute la dialectique du Roi et du Héros qui traverse de part en part l'œuvre de Corneille comme elle traverse de part en part son temps. Ils étaient nombreux, les grands féodaux qui se croyaient indispensables au roi et qui ne supportaient pas son principal ministre [...]

Or, en cette première moitié du XVII^e siècle, le rang et le sang sont comme une folie, une affirmation désespérée de suprématies héréditaires à un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

former le jugement, le sens critique, une claire intelligence de l'action qu'il est possible de mener au service de l'édification de la Cité harmonieuse. À un moment où les ouvriers sont inondés de catéchismes, manuels, formulaires et bréviaires laïques, Péguy veut apprendre à ses lecteurs à lire, à regarder et à écouter.

Mais pour une œuvre si importante, il faut éviter d'avoir d'abord recours aux manuels et autres guides de lecture. Les auteurs doivent être lus directement, « à pleine page ». La liste que Péguy dresse est très intéressante :

Qu'on lise Rabelais ou Calvin, Molière ou Montaigne, Racine ou Descartes, Pascal ou Corneille, Rousseau ou Voltaire, Vigny ou Lamartine, c'est en lisant qu'un homme se forme, et non pas en récitant des manuels. Et c'est aussi, en travaillant, modestement¹¹⁹⁹.

Nous avons ici un premier sens du mot « classique » : ce qui contribue à éduquer, à former un jugement. Voilà pourquoi Péguy cite trois auteurs considérés comme des romantiques dans les manuels (?) de littérature.

Mais, plus profondément encore, une œuvre classique est celle qui nous permet d'entrer dans le réel, qui le décrit très exactement. Voilà pourquoi le *Jean Coste* d'Antonin Lavergne est une œuvre classique quoique contemporaine. Ici Péguy fait une intéressante distinction entre ce roman et l'œuvre de Zola. Certes celui-ci décrit la misère ouvrière de son temps, mais il le fait comme de l'extérieur :

Les misères de Zola sont des misères de description, des misères vues par un touriste laborieux, souvent consciencieux, par un inspecteur des misères, par un excursionniste ; les misères de Jean Coste sont vues de l'intérieur, vécues par un misérable¹²⁰⁰.

Les descriptions de Zola impressionnent, mais le lecteur les oublie assez vite. Les personnages décrits par Lavergne, au

contraire, prennent de la consistance avec le temps :

Les images de la littérature s'effacent ; les images de réalité s'élaborent ; Jean Coste, sa femme, sa mère, ses enfants se dessinent, vivent, gagnent ; la charpente même du roman nous apparaît, simple, grande, robuste, solide, loyale ; cette image de Jean Coste et de sa misère nous poursuit, nous hante ; c'est un misérable familier ; il vit parmi nous ; et nous souffrons de ne pas pouvoir lui donner de notre pain : telle est la différence d'un livre classique, réaliste, à une construction romantique, nommée naturaliste ou réaliste¹²⁰¹.

L'œuvre classique conjugue réalité, véracité et authenticité. Dans un texte posthume de 1908, Péguy décrit longuement les paysages de son pays d'adoption puisqu'il s'est installé avec sa famille sur le plateau de Saclay, entre la vallée de la Bièvre et la vallée de Chevreuse, au sud-ouest de Paris (l'actuelle Essonne). En une page lyrique, il décrit ce qu'est un paysage classique, marqué tout à la fois par la noblesse et la simplicité :

Le classique exact, comme un point (exact) de maturité. Ni (trop) avant, ni (trop) après. Ni barbarie, qui est avant, trop avant. Ni byzantinisme (casuistique, scholastique, pédagogie, philologie, sociologie), cette barbarie, la pire de toutes, qui vient après, au titre d'une décadence, la pire décadence, la pire corruption ; la décadence, la corruption par ossification, par solidification formelle et pharisaïque et même pharisienne ; (qui est) trop après¹²⁰².

De même que le théâtre de Corneille n'exclut pas les passions, de même le classique ne refuse pas le pathétique, puisque celui-ci appartient à la réalité de la condition humaine. Il faut qu'il soit vrai, authentique. De même qu'il y a des passions qui sont claires, de même il y a un pathétique clair¹²⁰³. Il y a là un parallèle à faire entre la culture grecque et la culture française :

Rien n'est aussi clair que les invocations ou que les lamentations d'*Antigone*.

Rien n'est aussi clair que les stances de *Polyeucte*. Par contre rien n'est plus profond qu'une analyse ou une critique platonicienne, rien n'est plus profond qu'une analyse et une critique de Pascal¹²⁰⁴.

On peut donc trouver les mêmes qualités classiques dans une œuvre pathétique comme dans une œuvre de critique. Mais c'est le romantisme qui, dans ces différents ordres, a tout brouillé.

« Ce sont les romantiques qui ont inventé qu'il fallait être trouble pour être profond¹²⁰⁵ »

Les temps modernes sont très marqués par le mensonge romantique, pour reprendre l'expression de René Girard¹²⁰⁶. Mais il ne faut pas être dupe de certaines formules à l'emporte-pièce de Péguy. Sa critique, souvent nuancée, du romantisme est le fruit d'une longue réflexion que viendra encore aiguïser son intelligence renouvelée du mystère chrétien¹²⁰⁷. Péguy consacre à Victor Hugo, le prince des poètes romantiques, de très nombreuses pages et son analyse de l'œuvre de l'auteur des *Châtiments* mérite que nous nous y arrêtions à notre tour. Mais avant voyons quel jugement il porte sur le mouvement romantique en France.

Sa critique ne date pas de ses années de retour à la foi chrétienne. En mars 1897, alors qu'il est encore étudiant à l'École Normale supérieure, il rédige, à la demande de Gustave Lanson, son professeur, une étude sur Alfred de Vigny. L'apprenti écrivain porte un jugement sévère sur le poète. Sa vie est qualifiée de « perpétuel faux-sens moral¹²⁰⁸ ». Péguy rejette l'apologie constante de la souffrance, comme si les meilleurs moyens pour atteindre la fin devaient toujours et inéluctablement être les plus douloureux et les plus coûteux à la nature humaine ! L'ironie est mordante et atteint parfaitement sa cible :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

après vingt ans. Le travail du mémorialiste permet de « retrouver » le temps. En décrivant l'économie de la grâce, il témoigne du même coup que le temps est non seulement retrouvé, mais aussi sauvé¹²⁵⁶. Ou plutôt, il est retrouvé parce qu'il est sauvé.

Péguy est donc le mémorialiste, ou le chroniqueur, de la foi et de la Révélation. Il n'en n'est pas l'historien puisque la science historique a pour objet ce qui est passé, donc ce qui est mort. Le directeur des Cahiers veut être le témoin de ce qui est toujours vivant dans l'histoire, de ce qui reste contemporain, à savoir les grands événements du salut. Il faut donc commencer par la création.

La création est le monde d'avant le péché

Nous allons nous attacher principalement à la grande œuvre de Péguy intitulée *Ève*. C'est un long poème, un ensemble impressionnant de quatrains, dont il est possible de repérer le plan organique :

Tout le poème est précédé de cette seule indication : « Jésus parle » [...]. Ici, Jésus parle à la fois comme Dieu et comme homme, tantôt à la première personne du singulier, tantôt au nom de l'humanité à la première personne du pluriel, enfin comme s'effaçant derrière la voix des hommes, il parle de lui à la troisième personne. Ce sont ces trois plans qui organisent le poème en triptyque, marquant ainsi, par leur ordre même, le mouvement de l'Incarnation rédemptrice qui caractérise tout le poème, ainsi que les liens spirituels et charnels qui l'unissent à Ève, sa mère¹²⁵⁷.

Nous pouvons ajouter que Péguy suit aussi ici l'ordre de la Révélation : c'est le Fils qui révèle le Père. Même si nous suivons un ordre théologique, il faut toujours garder en arrière-fond l'ordre économique de Révélation ou, du côté de l'homme, l'ordre d'invention. Pour cette partie de notre réflexion, nous nous attacherons aux seuls quatrains qui évoquent la création et

l'état de justice originelle.

LA CRÉATION SORTIE DES MAINS DE DIEU

On a souvent reproché à la théologie occidentale de s'intéresser surtout à la rédemption. De fait Péguy adopte comme raison formelle de sa théologie l'Incarnation rédemptrice. Mais il ne le fait pas au prix d'une dévalorisation de la création ou de l'histoire (même s'il n'est pas historien !). Du point de vue moral, nous avons vu combien les vertus morales et les civilisations « pré-chrétiennes » sont des éléments essentiels de sa synthèse. Il reproche justement aux clercs d'avoir oublié la place de la création dans la vision chrétienne du monde. La principale hérésie consiste à oublier le temporel, le charnel :

Ils enlèvent, ils abolissent le mystère même de la création, et ils n'y parviennent point sans enlever en passant les gros morceaux, quelques mystères essentiels. Ils enlèvent la création, l'incarnation, la rédemption ; le mérite, le salut, le prix du salut ; le jugement et quelques autres ; et naturellement et plus que tout la grâce ; plus que tout mystère le mystère et l'opération de la grâce. Moyennant quoi, contents de ce léger bagage [...], partis du même pied léger, c'est alors généralement qu'ils partent dans le monde, et qu'ils commencent de donner des conseils aux laïcs. Ce que sont ces conseils nous ne le savons que trop. Car c'est alors que porteurs de ce léger bagage de ce pied léger, ils sont partis dans le siècle ; et aux laïcs, aux pères de famille, aux hommes qui portent dans le siècle l'épreuve de la vie alors ils se mêlent d'enseigner¹²⁵⁸.

Il ne faut pas s'arrêter à la pointe d'ironie polémique. Péguy décrit très exactement les conséquences théologiques et pastorales de l'oubli du mystère du temps, de l'histoire et de la création.

Mais il y a encore autre chose : le monde, la création, ne sont pas toujours facilement connaissables. Il faut l'accepter. Péguy,

encore une fois, dénonce la paresse intellectuelle, voire spirituelle, de beaucoup de modernes qui recourent trop facilement à des explications réductrices, à des systèmes :

Ce qu'ils nomment la bonne ordonnance de la pensée, c'est la tranquillité du penseur. Seulement il faudrait savoir si c'est le connaissable qui a été fait pour la commodité du connaisseur ou le connaisseur qui doit se faire pour la connaissance du connaissable. Et plus généralement si le monde a été fait pour la commodité de l'homme¹²⁵⁹.

La théologie de la création prend le contre-pied de l'idéologie du progrès. *Clio* s'ouvre par une réflexion sur la création artistique à partir des *Nymphéas* du peintre Monnet. L'artiste a peint quarante-huit tableaux sur le même thème. Si la production artistique était une capitalisation bourgeoise, soumise de plus au mythe du progrès, il faudrait conclure que la dernière version est la meilleure. Or c'est justement le contraire :

Je vous le dis donc : le premier sera le meilleur, *parce* qu'il ne sait pas, parce que c'est lui qui est encore tout plein d'étonnement [...]. Tout un problème de génie, presque tout son problème temporel peut-être est là : gagner, s'il se peut (et ceci n'est point essentiel), mais sans perdre ; gagner, prendre du métier, mon Dieu oui, mais surtout, mais essentiellement ne pas perdre d'étonnement et de nouveauté, ne pas perdre cette fleur, s'il se peut ne pas perdre un atome d'étonnement¹²⁶⁰.

Il est possible de transposer pareille remarque à notre sujet. Il y a dans la création une déperdition, une usure que nous aurons à analyser. Péguy cependant reconnaît aussi que la splendeur et la bonté de la création nourrissent profondément le sens religieux de l'homme¹²⁶¹. Dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Dieu lui-même dit ne pas être étonné par la foi et il détaille un peu : le Créateur apparaît clairement dans « l'univers de [ses] créatures [...] Et dans l'homme. [Sa]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faut appartenir à la race, au peuple que le saint ou le héros représente :

Il ne faut pas passer *au long* du cimetière, ni même au long des *monuments*, mais que restant situé dans la même race, et charnelle et spirituelle, et temporelle et éternelle, il s'agit d'évoquer simplement *les anciens*. Et de les invoquer. Les anciens de la même race. Les anciens *dans* la même race. Situés à un point d'ailleurs mouvant de cette race il s'agit par un regard intérieur de remonter dans la race elle-même, de rattraper l'arriéré de la race ; et on ne peut le faire que par une opération de mémoire et de vieillissement¹³³⁴.

C'est évidemment l'Incarnation qui rend possible cette remémoration, puisqu'elle insère dans l'histoire de l'humanité l'ordre de la charité vers lequel tout converge et qui régule tout :

Depuis Jésus, depuis l'avènement, depuis l'incarnation, depuis l'annonciation de Jésus nous sommes sous une seule et même loi, qui est la loi d'amour. Depuis Jésus, *post Christum natum*, tous les siècles temporels sont également situés sous le même niveau, tous les siècles temporels sont régulés sous la même commune régulation interne, qui est la régulation de la loi d'amour. En ce sens tous les siècles de chrétienté se valent, sont les mêmes, sont le même. Depuis Jésus tous les siècles temporels sont les mêmes, sont le même, sont de la même nature infiniment profonde, de la même texture mystique, littéralement sont de la même éternité¹³³⁵.

Mais cela est vrai aussi des siècles qui ont précédé l'incarnation. Péguy reprend ici le thème bien connu de la préparation évangélique et il se réclame explicitement de la doctrine de Bossuet. « Une fois de plus nous sommes derrière ce grand évêque¹³³⁶ ». De fait, si le développement de la science historique a rendu caducs bien des éléments du *Discours sur l'Histoire universelle*, l'intention doctrinale de l'ouvrage demeure source d'intelligibilité théologique. En quelques lignes le précepteur du Dauphin rappelle ce que fut la félicité

originelle :

Après il¹³³⁷ nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement ; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier ; son empire sur les animaux ; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poètes ; le précepte divin donné à nos premiers parents ; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous la forme d'un serpent ; la chute d'Adam et d'Ève, funeste à toute leur postérité ; le premier homme justement puni dans tous ses enfants, et le genre humain maudit de Dieu ; la première promesse de la rédemption ; et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus¹³³⁸.

Bossuet marque bien que le génie de l'homme demeure même après le premier péché¹³³⁹. De même le grand théologien mêle les épisodes de l'histoire du peuple juif à celle des autres peuples méditerranéens. L'incarnation concerne tous les peuples parce que Dieu dirige la destinée de toutes les nations¹³⁴⁰. De même l'aigle de Meaux retrace les différentes péripéties qui ont marqué l'histoire de l'humanité. Puis il en donne la signification théologique, à savoir le dessein divin auquel tout concourt¹³⁴¹. L'intelligence humaine est d'ailleurs capable de saisir l'intervention des causes secondes que Dieu, dans sa providence, laisse agir. La liberté humaine et la cohérence de la création sont donc ainsi sauvegardées :

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres ; ce même Dieu a voulu aussi que les cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions ; je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnés à l'élévation à laquelle ils étaient destinés ; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles

précédents¹³⁴².

Ce sont, dans ses grandes lignes, une théologie de l'histoire que Péguy met aussi en œuvre dans un style et avec des apports bien différents. Mais l'intention doctrinale est la même.

Si nous revenons maintenant à Péguy, nous nous rendons compte que cette intelligence de l'histoire, ou plutôt de l'événement, nécessite un regard d'enfant. Pourquoi ? Parce que l'enfant est proche du génie :

L'un et l'autre ont une âme où le trait n'est point effacé, n'a jamais été gommé. Une âme où le papier ni la toile, où la matière, première, n'a jamais été fatiguée. Mais entre les deux le rapport est tel que c'est certainement le génie qu'il faut référer à l'enfant, nullement l'enfant qu'il faille référer au génie ; ce ne serait pas lui faire beaucoup d'honneur¹³⁴³.

L'un et l'autre sont exempts du vieillissement. Voilà pourquoi ce sont les enfants qui savent, et non les parents¹³⁴⁴. L'expérience, si elle est celle du temps déchu que nous avons décrite, est tout à fait inutile parce qu'elle engendre cynisme et aigreur. En fait, « c'est l'innocence qui sait et c'est l'expérience qui meurt¹³⁴⁵ ».

Le temps est retrouvé parce qu'il est sauvé. Mais l'homme conserve dans sa condition les séquelles de la brisure originelle. C'est ce que montre de façon paroxystique et exemplaire le monde moderne. L'homme garde une blessure, comme une difficulté à vivre selon sa vocation retrouvée :

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme paye
Pour demeurer fidèle aux règles de l'honneur.
Mais par là, vous savez ce que tout homme raye
De la liste des biens qu'il demande au bonheur¹³⁴⁶.

La destinée humaine est désormais considérée selon un axe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que l'on a connus. Plusieurs fois revient la formule « ils s'avanceront ». C'est donc un nouveau pèlerinage qu'entreprend l'homme « encor tout engoncé dans sa gaine charnelle¹³⁸⁹ ». Celui-ci reste marqué de tout ce qu'il a vécu dans sa condition humaine :

Quand vos enfants perdus, ô reine de misère,
S'avanceront ainsi le long des anciens bois,
Quand ils s'enfonceront pour la dernière fois
Dans la route commune et pourtant solitaire¹³⁹⁰.

Ce rappel de la condition charnelle n'est pas fortuit. Péguy souligne la continuité qu'il y a entre la terre et le ciel. Nous savions déjà que les anciennes cités étaient l'annonce du royaume de Dieu. Péguy revient sur ce principe de continuité à propos du temps créé et de l'éternité :

Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu¹³⁹¹.

Rien de ce qui est grand dans l'histoire des hommes n'est perdu. Aucun sacrifice consenti pour la cité charnelle n'est compté comme pertes et profits. La fragilité n'est pas niée ou abolie : elle est transfigurée. Car le héraut de l'espérance n'oublie rien de la précarité de la condition humaine. La mort est promesse de résurrection mais elle est aussi pour un temps retour « dans la première argile et la première terre¹³⁹² ».

Le jugement doit tenir compte de cette condition charnelle.

Péguy fait une longue prière au juste juge qui est aussi le créateur de cette réalité fragile :

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
C'est qu'ils en étaient faits. Cette boue et ce sable,
C'est là leur origine et leur pauvre couronne¹³⁹³.

C'est Dieu qui a mis l'homme dans sa condition temporelle. Comment lui en vouloir de s'être attaché à cette pauvre condition, même marquée par le péché ? On ne peut reprocher à l'homme de ne pas s'être comporté comme pur esprit en méprisant le temporel.

Mais la terreur du jugement est surmontée grâce à la parabole du Fils prodigue, texte fondateur de l'Espérance théologique. Péguy fait un parallèle entre les premiers mots de la parabole (« Un homme avait deux fils... ») et la prière du *Notre Père* :

Et à présent il faut que je les juge comme un père. Pour ce que ça peut juger, un père. *Un homme avait deux fils*. Pour ce que c'est capable de juger. *Un homme avait deux fils*. On sait assez comment un père juge. Il y en a un exemple connu.

On sait assez comment le père a jugé le fils qui était perdu et qui est revenu. C'est encore le père qui pleurait le plus.

Voilà ce que mon fils leur a conté. Mon fils leur a livré le secret du jugement même¹³⁹⁴.

Que Dieu tienne compte de sa miséricorde telle qu'il l'a révélée par les paroles mêmes de son Fils :

Mère voici vos fils qui se sont tant perdus.
Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse intrigue.
Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue.
Qu'ils viennent s'écrouler entre deux bas tendus¹³⁹⁵.

L'homme peut s'appuyer sur la miséricorde de Dieu pour

espérer le pardon. Mais il doit aussi rappeler à Dieu sa noblesse originelle. Ils sont « de nobles fils [...] réinstallés dans la noble maison¹³⁹⁶ ». La prière s'adresse tout autant au Dieu créateur qu'au Dieu sauveur. Le salut n'est rien d'autre que le rétablissement de l'homme dans sa grandeur et dans la grâce de sa création. Il y a bien une rupture de style. Péguy a décrit la résurrection qui est objet de foi. Mais, en évoquant le jugement dernier, son écriture se fait prière parce qu'il est objet d'espérance.

Péguy aime aussi à marquer le grand contraste entre la vie humaine, qui est combat¹³⁹⁷, et le repos éternel de la mort. Là encore il est possible de voir dans les quatrains du poète une glose de la liturgie des morts¹³⁹⁸. Dans une autre partie de son œuvre, *Le porche de la deuxième vertu*, Péguy évoque la nuit, l'immense nuit des origines où l'homme doit être de nouveau plongé.

Dans la condition temporelle, la nuit est le moment où l'homme accepte enfin de se reposer, de rentrer en lui-même : « La nuit est ma plus belle création¹³⁹⁹ ». Elle est une invention de la sagesse divine¹⁴⁰⁰. Parce qu'elle est une pause entre deux journées, entre deux mondes, elle est aussi le temps de l'espérance, elle en est la sœur tourière¹⁴⁰¹ ! Elle offre un vrai repos pour les cœurs blessés, endoloris, meurtris¹⁴⁰². Elle rappelle à Dieu le grand silence d'avant la création¹⁴⁰³. Elle a accompagné l'acte rédempteur du Christ puisque, au moment où Jésus était sur la croix, l'obscurité se fit sur toute la terre et enveloppa tous les acteurs de la Passion¹⁴⁰⁴.

L'homme apparaît comme entièrement enveloppé par la providence aimante de Dieu. L'espérance théologique en son cœur ne cesse de lui rappeler la miséricorde du Père qui l'a créé et qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 8

Incarnation et rédemption Le Christ et les sacrements

La contemplation du mystère de Jésus tient une place considérable dans l'œuvre de Péguy. Elle constitue sans doute la clef d'interprétation de toute son œuvre théologique. L'évangile, le catéchisme, la liturgie de l'Église mettent à la portée du croyant, et donc du théologien, l'essentiel de la foi chrétienne et le secret de l'efficacité de celle-ci dans l'histoire. Cette fécondité n'est rien d'autre que la charité. Les vertus théologiques ont leur principe en Jésus-Christ, « le chef de notre foi, qui la mène à sa perfection¹⁴⁴⁵ » et c'est l'incarnation du Verbe éternel, parce que ce mystère constitue une étape décisive dans le drame de la rédemption, qui donne aux croyants l'intelligence et l'expérience de ce qu'est la vie chrétienne :

Il n'y a qu'une révélation pour tout le monde ; et c'est la révélation de Dieu et de Notre-Seigneur-Jésus-Christ [...]. C'est une révélation pour tous les bons chrétiens, pour tous les chrétiens, même pour les mauvais, et pour les pécheurs, pour tous les bons paroissiens. Pour tout homme et pour toute femme, pour toute personne de la paroisse. On fait savoir aux personnes de la paroisse. Qu'il y a promesse de salut... Entre Dieu et sa créature [...]. Nous nous sommes toutes réfugiées au grand couvent de la chrétienté. Dieu nous a toutes instruites, convoquées, il nous a toutes commandées. Nous sommes tous de la maison, et de la même maison, et c'est Dieu qui conduit toute la maisonnée. Il nous a toutes appelées par notre nom, qui est notre nom de baptême. Il nous a toutes fait la même révélation, qui est que nous irons en paradis si nous vivons en bons chrétiens [...]. Et vous autres, les grandes, celles qui avez commencé, vous autres qui avez fait votre première communion, vous voyez, vous mangez directement le bon Dieu, vous vous nourrissez directement de Dieu¹⁴⁴⁶.

Hauviette, qui dans le *Mystère de la charité*, représente l'esprit d'enfance et de parfait abandon à la volonté de Dieu, rappelle à Jeanne ces vérités fondamentales : la révélation, l'Église, le salut, la vie éternelle et Jésus-Christ. Ces grandes réalités de grâce constituent l'essentiel d'une vie chrétienne, parce qu'elles établissent l'homme dans la vie même de Dieu.

À travers les péripéties de sa courte vie, Jeanne va elle aussi entrer dans une intelligence toujours plus profonde de ces réalités jusqu'au martyr, jusqu'au témoignage suprême, jusqu'à son cri d'abandon sur le bûcher de Rouen où elle ne prononcera qu'un nom, celui de Jésus. Le chrétien est appelé à faire le même chemin dans la foi. Péguy, le chrétien de la plaine, l'éternel pèlerin, nous invite à entrer dans le mystère de Jésus, à y participer, à y communier.

Incarnation et révélation

Péguy, depuis son retour à la foi, manifeste une profonde intelligence du mystère chrétien. Il en perçoit les éléments essentiels mais il se montre assez circonspect à propos d'éléments plus secondaires apparus au cours de l'histoire. Sur le mode ironique, il dénonce par exemple l'Index, ou catalogue des livres interdits, à un moment où les œuvres de son maître Bergson ont fait l'objet de cette censure ecclésiastique :

Premièrement j'avoue qu'il est vrai que je ne sais pas bien ce que c'est que l'index. Et même je ne le sais pour ainsi dire pas du tout. Et la raison en est bien simple. Au fond je ne sais que ce qu'il y avait dans mon catéchisme ; quand j'étais petit. Dans mon catéchisme il y avait le bon Dieu, la création, l'histoire sainte ; la sainte Vierge, les anges, les saints ; le calendrier, les grandes fêtes ; la prière et les sacrements ; les vertus ; le symbole des apôtres ; les fins dernières de l'homme (qui dans ce temps-là me paraissaient rudement loin), (et je n'y croyais pour ainsi dire que pour mémoire), (on avait bien le temps d'en parler) ; et les sept péchés capitaux. Il n'y avait pas

l'index [...] Je me représentais les vertus comme trois belles enfants de Marie et les sept péchés capitaux comme des vieux espèces d'affreux bonshommes qui faisaient la lippe, des espèces de notaires. Mais je ne me représentais pas du tout l'index, parce qu'il n'y était pas¹⁴⁴⁷.

Il y a dans ce récit faussement naïf un beau témoignage sur l'éducation de la foi qu'a reçue docilement le jeune Péguy. Des années après, les vérités transmises par le catéchisme de son enfance nourrissent sa réflexion et fondent sa contemplation. Pour Péguy, comme pour Hauviette, cette révélation est pour tous. Elle est la clef de l'énigme de l'existence humaine, le point d'aboutissement du drame de la création. La simplicité du propos peut dérouter : Dieu cependant ne veut pas que ses enfants se perdent. Le chemin qui leur offre est ouvert à tous. Il commence par la prédication des « simples » vérités nécessaires au salut.

C'est à ces mêmes vérités que doivent s'attacher les clercs pour lutter contre ce « modernisme du cœur¹⁴⁴⁸ » que Péguy a décrit avec précision. Le directeur des Cahiers lutte pour un retour à l'essentiel. L'index est essentiellement une œuvre défensive, mais elle ne combat pas l'adversaire sur son propre terrain. Or c'est cela qu'a fait la critique bergsonienne face au monde moderne. Mais lorsqu'il s'agit de montrer la cohérence du dépôt révélé et de la tradition chrétienne, Péguy retrouve comme spontanément le catéchisme de son enfance. Avec l'expérience de la vie et des combats, les formules apprises autrefois prennent leur consistance existentielle. L'histoire devient alors le lieu de la vérification de la vérité de ces formules. Elle permet de découvrir combien, par l'acte de foi, le croyant atteint non pas seulement la formule dogmatique, mais bien la réalité que vise cette formule¹⁴⁴⁹, à savoir Dieu lui-même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Péguy a toujours de la tendresse pour les obscurs, pour les sans-grades qui peuplent le Ciel. L'évangéliste ne suit pas le chemin de l'histoire. Il remonte, il fait une sorte d'enquête, « une requête de la paternité¹⁴⁹⁴ ». La généalogie de Luc, en aboutissant à Dieu lui-même, le père d'Adam, le père de tous les hommes, donne ainsi le fondement de la révélation de Jésus-Christ sur la paternité de Dieu. Si nous disons à Dieu *Notre Père*, c'est qu'il est notre père dans une lignée charnelle, réelle, historique : « Rien ne le distingue, sinon qu'il est le dernier, qu'il est le suprême ; qu'il n'y en a pas après¹⁴⁹⁵ ».

Cette insertion de Jésus dans l'histoire du drame humain n'a rien d'automatique puisqu'il s'agit d'un événement. Péguy insiste sur la liberté du Christ qui participe pleinement à la condition humaine :

Il est permis de dire que l'histoire et la figure de Jésus homme et saint étaient métaphysiquement incalculables, comme tout ce qui est de l'homme. Car la liberté de l'homme, qui est la plus grande invention de Dieu, a joué aussi pour lui homme, je dirai a joué pour lui entre tous, a joué pour lui éminemment. Il ferait beau voir que cette liberté, qui est le centre même de Dieu, et la plus belle création de Dieu dans l'homme, et la plus irrévocable, et la plus nécessaire, puisque seule elle s'articule exactement sur la gratuité de la grâce, eût été liée pour un seul homme et que ce fût pour Jésus¹⁴⁹⁶.

Péguy défend la pleine liberté de Jésus puisque le Verbe incarné avait une volonté humaine véritable¹⁴⁹⁷. Mais il est possible de remonter encore plus haut. L'incarnation manifeste aussi l'étonnante liberté du Père : « C'est par un plein jeu de sa liberté de Créateur qu'il a revêtu la liberté créée¹⁴⁹⁸ ». Jésus était libre de ne pas mourir, de ne pas accomplir les prophéties. Cette considération est de première importance quand on cherchera à comprendre quelle est la sainteté de Jésus.

L'incarnation, l'insertion du Fils de Dieu dans la condition

humaine, l'« encharnement » du Verbe, révèle l'importance de l'histoire. L'histoire est importante puisque Dieu n'a pas voulu rester tranquille et qu'il a tant risqué. Clio sait que, sans l'incarnation, « il n'y a plus qu'ombre et fumées¹⁴⁹⁹ ». Il faut bien que l'histoire humaine représente quelque chose dans le plan divin de la création et de la rédemption puisque Dieu a tant fait, a tout fait, pour l'homme :

Combien ne faut-il pas que je sois grande, mon ami, pour avoir déplacé tant de monde, dérangé tant de monde, et de (si) grand monde. Pour avoir mis en train une histoire aussi tragique. Un Dieu, mon ami, Dieu s'est dérangé, Dieu s'est sacrifié pour moi. Voilà du christianisme¹⁵⁰⁰.

Face à toutes les tentations gnostiques ou mythologisantes, Péguy affirme que sans sa dimension historique le christianisme s'évanouit. Puisque l'Incarnation est au centre de l'histoire humaine, la Providence de Dieu fait tout confluer vers elle. Elle est tout d'abord préfigurée dans l'ancienne Alliance. Dans *Ève*, Péguy fait un long parallèle entre Jésus et Moïse :

Comme dormait Moïse au pays de Memphis,
Ainsi l'enfant dormait au pays d'Israël.
Et cet autre Moïse et cet Emmanuel
Était comme un fragile et périssable fils¹⁵⁰¹.

Cette préfiguration ne se manifeste pas d'abord par les gestes de salut du libérateur d'Israël (le passage de la Mer Rouge) ou par ses actes de juge ou de législateur, mais bien par la fragilité : le salut d'Israël puis de l'humanité repose sur deux enfants, deux nourrissons, qui sont à la merci du moindre danger. C'est encore une manière de contempler l'incarnation « d'en bas ». Mais celle-ci est le point central de l'histoire païenne puisque tout sort de la main du même Créateur. Toujours dans *Ève*, Péguy énumère durant des dizaines de quatrains ce qui a fait la

gloire et la renommée des civilisations anciennes. Tout cela est comme une préparation à l'Incarnation :

Les rêves de Platon avaient marché pour lui
Du cachot de Socrate aux prisons de Sicile,
Les soleils idéaux pour lui seul avaient lui
Et pour lui seul chanté le gigantesque Eschyle.

Les règles d'Aristote avaient marché pour lui
Du cheval d'Alexandre aux règles scholastiques.
Et pour lui l'ascétisme et la règle avaient lui
Des règles d'Épicure aux règles monastiques¹⁵⁰².

Tout effort humain vers le bien et la vérité est assumé par le Verbe incarné. Mais cette « assomption » ne se limite pas à la poussée d'héroïsme des anciennes civilisations. Il s'étend au sentiment religieux et, bien entendu, à la condition humaine marquée par le péché et la mort :

Il allait hériter de la terreur tragique
Et des prosternements jusqu'au pied des autels.
Il allait retirer de nos péchés mortels
Sa force liturgique et sa théologique¹⁵⁰³.

Mais Jésus hérite la totalité de l'histoire humaine, y compris celle qui se situe après la venue de Dieu dans la chair. L'incarnation est vraiment un point central, un point de convergence absolu.

Et de même que Dieu dort au milieu de la nature, de même il dort au milieu de l'histoire ; et de même que Péguy fait se décider par avance tout le destin de Jeanne d'Arc dans la contemplation de Domrémy, il fait se rassembler l'histoire du monde autour de l'héritier dormant. Il gît dans la crèche comme Moïse dans la corbeille de joncs : il hérite de l'Ancienne Alliance. Mais il hérite de beaucoup plus : tout le monde antique, l'Égypte, la Grèce et Rome. Le sacerdoce, la sagesse, l'empire du monde. Tous n'ont sacrifié que pour lui, pensé que pour lui, gagné leurs batailles que pour lui. Péguy développe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et dans le nouveau testament il y toujours un regard,
Une pensée vers l'obéissance
Et vers la simple condition.
Vers la simple condition de sujet.
Vers la simple condition d'homme¹⁵⁵⁶.

Joseph est vice-pharaon ; David est roi d'Israël ; les juges et les prophètes sont souvent très proches du pouvoir ou ils l'exercent eux-mêmes. La richesse matérielle est normalement signe de bénédiction divine... Tout cela constitue un royaume temporel qui doit marcher devant le royaume éternel, qui le prépare. Dans le royaume de Jésus, un royaume qui n'est pas de ce monde, toutes les misères sont prises en compte. On ne craint plus une faim matérielle mais bien « une autre faim inapaisée [...] une spirituelle famine [...], une faim spirituelle¹⁵⁵⁷ ».

Dès lors, il n'est pas étonnant que les mystères de la vie cachée de Jésus soient une pièce essentielle dans le dispositif du salut. Nous avons déjà vu le saut que représentait pour Dieu l'entrée dans le monde par l'incarnation. Mais la vie cachée du Verbe incarné ne fait que poursuivre ce grand mouvement :

Ensuite, une fois cette entrée *maxima* effectuée, une fois dans le monde, il continua de se mouvoir vers le monde et vers le siècle. Premièrement il mena pendant trente ans la vie de famille, c'est-à-dire la vie la plus engagée dans le monde qu'il y ait au monde¹⁵⁵⁸.

Le monde moderne vient encore accentuer le caractère risqué et engagé de la vie de famille : « Il n'y a qu'un aventurier au monde [...] : c'est le père de famille¹⁵⁵⁹ ». C'est lui en effet qui court le plus grand danger, alors qu'il est souvent méprisé. Son engagement est total puisqu'il risque non seulement pour lui mais aussi pour toute sa famille. Il souffre pour les autres, pour ceux dont il est responsable. Il n'a barre sur personne alors que

tout le monde a barre sur lui. En cela il ressemble au Christ lui-même. Par l'incarnation, le Christ a pris la responsabilité de tous les hommes. La propre expérience de Péguy le rend particulièrement sensible à ce que représentent pour le salut du monde les années de vie cachée :

C'est le père de famille au contraire, c'est l'homme de famille qui est un aventurier, qui court non pas seulement des aventures, mais une seule, mais une grande, mais une immense, mais une totale aventure ; l'aventure la plus terrible, la plus constamment tragique ; dont la vie même est une aventure, le tissu même de la vie, la toile bise, le pain quotidien. Voilà l'aventurier, le véritable, le réel aventurier¹⁵⁶⁰.

Le Christ a connu l'aventure du pain quotidien. Mais que peuvent comprendre à cela les politiciens, les prêcheurs ou les curés ?

La vie du père de famille est littéralement séculière. Péguy joue sur les mots : on ne peut dire que le chef de famille mène une vie régulière (celle des religieux et des moines) parce que cette vie est tout à fait irrégulière. Le chef de famille n'est pas assuré du lendemain. Mais par cette vie il imite étonnamment le Christ :

Il est pourtant notoire, il est considérable que c'est cette vie de famille, si décriée, si honnie, et l'attention de nos chrétiens devrait bien un peu se porter là-dessus, il est considérable que ce soit cette vie de famille, si de toutes parts engagée dans le siècle, que Jésus ait choisie, qu'il ait élue entre toutes pour la vivre, qu'il ait effectivement, qu'il ait réellement, qu'il ait historiquement vécue pendant les trente premières de son existence (terrestre)¹⁵⁶¹.

Parce que Jésus a été durant toutes ces années un enfant puis un homme ordinaire, parce qu'il a été un simple particulier, il peut être imité par tous. Il n'y a pas de vie plus « imitable » que la sienne. Il était un excellent ouvrier après avoir été apprenti. Il

était engagé dans la vie séculière (voilà ce que les catéchismes n'apprennent pas). Sa vie publique n'est pas imitable au même degré.

Péguy s'est beaucoup plaint des curés qui niaient « le temporel de l'éternel¹⁵⁶² ». Mais il a aussi polémique contre Laudet qui avait laissé écrire dans le compte-rendu que son journal avait fait paraître à propos du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* :

Jeanne ne nous appartient que missionnaire et martyre, de même que le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse¹⁵⁶³.

Comme nous l'avons vu, la sainteté consiste à imiter cette vie cachée de Jésus. Nier qu'elle soit source d'intelligibilité théologique, c'est en fait barrer un chemin possible de sanctification pour la plupart des fidèles. L'accepter, c'est prendre au sérieux dans la réflexion chrétienne les exigences de vérité et de justice :

Sur ces deux exemples : la famille et la politique, on voit comment une exacte théologie de l'incarnation, expression d'une christologie rigoureuse, conduit Péguy à remettre en cause une attitude qu'on pourrait appeler idéaliste, avec tout le substrat platonicien que cela comporte : dépréciation du monde, opposition de la chair et de l'esprit, dégagement hors des liens de la terre. Mais en réparation des erreurs passées, Péguy n'incite pas pour autant à verser dans le matérialisme antagoniste¹⁵⁶⁴.

Mais cela a aussi des conséquences sur la spiritualité. L'homme doit résister à la fascination que peuvent exercer sur des âmes d'élite une philosophie et une spiritualité « désincarnées ». Le matérialisme est tellement grossier qu'il ne peut tromper durablement¹⁵⁶⁵. Mais la mystique qui nie le temporel de l'éternel est encore plus puissamment et plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

circonstances.

Mais Jésus, « le Juif Jésus¹⁶¹¹ » est Dieu. Son angoisse n'est pas seulement une angoisse « humaine ». Péguy laisse deviner ce qu'il développera dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, à propos du cri de dérélition du Fils de l'homme en croix :

Il faut croire, il faut espérer, il faut faire cette confiance, il faut croire que cette inouïe, que cette évocation incroyable, écho de la triple prière, ne disait rien, ne voulait rien dire, ne signifiait rien que la mort charnelle et la peur de la mort charnelle [...], que cette étrange, que cette incroyable évocation ne masque point, ne décèle point, ne cache pas une autre peur et une autre mort, qu'elle ne dénonce point, qu'elle ne révèle point un autre mystère, un mystère mystique, un mystère infiniment plus profond¹⁶¹².

Clio ne peut aller plus loin. Seule Marie peut descendre encore plus bas, aller plus profondément dans la contemplation de la détresse du Fils, dans l'angoisse du Rédempteur. Clio fait seulement deux remarques de grande portée théologique. L'acquiescement de Jésus à la volonté du Père – *Fiat voluntas tua*¹⁶¹³ ! – est un rappel de la parole créatrice des origines : *Fiat lux*¹⁶¹⁴. Or la parole de Jésus n'est pas moins créatrice, mais elle est prononcée sur un nouveau mode. Nous retrouvons ici ce que nous avons vu des rapports de l'Ancien et du Nouveau Testament :

Dans la première [création], au commencement, au seuil de la première (un) Dieu actif, (un) Dieu de commandement et de commencement avait prononcé (glorieusement) une parole de commandement, une parole d'autorité, une parole de création, une parole active, effective, efficace ; une parole d'autorité de (la) création. Dans la deuxième, au commencement, au seuil de la deuxième, (un) Dieu humble, (un) Dieu soumis, (un) Dieu retraits, avait prononcé fidèlement, en toute fidélité, en écho fidèle, (un) Dieu humble avait prononcé humblement, soumis, une humble parole d'humilité, de soumission. De passion¹⁶¹⁵.

Il faut au chrétien un grand courage pour vivre toujours en présence de Jésus crucifié. Mais Clio rappelle, et c'est une deuxième intuition qui sera développée ailleurs par Péguy, que seule la grâce infinie de Dieu et les mérites de Jésus-Christ peuvent effacer l'horreur de la Passion¹⁶¹⁶. L'expression « effacer » peut choquer mais il faut se rappeler que Clio ne parle pas en régime chrétien puisqu'elle témoigne de l'ordre charnel de la création.

Avec Marie, la méditation de la passion va atteindre son sommet théologique.

Marie contemple la passion

Dans la première *Jeanne d'Arc*, Péguy évoquait déjà la passion du Christ. Face au désarroi de Jeanne, Madame Gervaise évoque en termes poignants l'angoisse du Fils en croix, au moment où il sait que Judas va à sa perte.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,
Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encor debout,
Et par pitié du Père il eut sa mort humaine¹⁶¹⁷.

Dans *La tapisserie de sainte Geneviève*, Péguy donne la liste des armes de Jésus et de celles de Satan :

Les armes de Jésus c'est sa croix de par Dieu,
C'est d'être un vagabond couchant sans feu ni lieu,
Et les trois croix debout et la sienne au milieu¹⁶¹⁸.

Cette fois la passion semble le couronnement de la vie publique du Christ. Il est mort comme il a vécu : l'opposition qu'il a rencontrée, la réprobation universelle qu'il a éprouvée, aboutissent à sa mort ignominieuse à la porte de la Ville.

Dans le *Mystère de la charité*, Madame Gervaise parle longuement de la Vierge Marie qui suivait le cortège entourant son Fils au moment où il gagne le Golgotha. Elle revoit les grandes étapes de la vie de Jésus. Péguy s'est certainement inspiré de la fête liturgique de Notre-Dame des sept douleurs puisqu'il évoque la manière dont Marie a vécu la lente montée en puissance de l'opposition contre Jésus. Mais les formules sont modernes : dès le début de sa vie publique, Jésus a dérangé le monde¹⁶¹⁹. Tout avait pourtant si bien commencé : la douceur de Noël¹⁶²⁰, la prophétie du vieillard Siméon¹⁶²¹, l'autorité de Jésus adolescent au milieu des docteurs. Mais, avec la vie publique, une période nouvelle et de plus en plus difficile a débuté.

Péguy décrit avec un extraordinaire réalisme Marie qui suit le chemin de croix de son Fils. Elle est enlaidie d'avoir tant pleuré ; elle suit comme une mère suit un enterrement, mais cette fois il s'agit de funérailles de quelqu'un de vivant¹⁶²². Elle est une pauvre, une mendicante : « Voilà ce qu'il avait fait de sa mère¹⁶²³ ». La loi de Dieu demande aux enfants d'honorer leurs parents et d'en prendre soin dans leur vieillesse. Apparemment, le Christ désobéit à la loi divine : « Jamais un garçon n'avait autant fait pleurer sa mère¹⁶²⁴ ». Et pourtant Jésus fait participer sa mère à sa mission d'une manière tout à fait unique :

C'est l'habitude, c'est la loi, c'est la règle.

Que les fils rapportent quelque chose à leurs parents.

Que les enfants.

En grandissant.

Apportent quelque chose à leurs parents.

En vieillissant.

Lui voilà qu'il avait rapporté à ses père et mère.

Voilà ce qu'il avait apporté à sa mère.

Ce qu'il lui avait mis dans la main.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus, Jésus, Jésus, aujourd'hui votre peuple a faim et vous ne rassasiez pas votre peuple. Aujourd'hui dans ce pays-ci votre peuple d'aujourd'hui, dans votre Lorraine de chrétienté, dans votre France de chrétienté, dans votre chrétienté, votre peuple de chrétienté a faim. Il manque de tout. Il manque du pain charnel. Il manque du pain spirituel. Et pour le nourrir, pour lui rassasier son une et l'autre faim, pour lui donner le pain de son corps et le pain de son âme sera-t-il dit que vous ne seriez plus parmi nous. Sera-t-il dit que vous ne multipliez plus, que vous ne multipliez pas les poissons secs et les pains.

Vous ne pleurez plus sur cette multitude¹⁶⁶⁴.

Le mouvement de supplication, qui englobe Jeanne et Jésus, manifeste, même négativement, la solidarité du Sauveur avec toute l'humanité. Cette solidarité se manifeste dans une situation critique, une situation limite, puisque Jésus pleure sur la mort éternelle de Judas¹⁶⁶⁵. Mais, positivement, le pécheur, celui qui se perd, fait naître dans le cœur de Jésus (et dans le cœur du Père) l'espérance de le sauver, de le retrouver¹⁶⁶⁶.

Le Père lui-même reconnaît cette solidarité, cette communion que Jésus a établie avec les pécheurs :

Comment voulez-vous que je me défende. Mon fils leur a tout dit. Et non seulement cela. Mais dans le temps, il s'est mis à leur tête¹⁶⁶⁷.

En Jésus, les hommes ont entendu la voix de la justification, et non point de la justice¹⁶⁶⁸. Le bras de la justice divine est à jamais lié. Le Christ a délié le bras de la miséricorde qui n'est rien d'autre qu'une justice d'amour et d'espérance¹⁶⁶⁹. Cet amour constitue le lien de la nouvelle humanité avec Jésus. Pour être sauvé, l'homme doit reconnaître dans le Christ son unique refuge, source de toute douceur et de tout réconfort :

Celui-là seul qui met son front sur mes genoux
Est seul maître du temps et seul maître du lieu.
Et seul il sait garder ses misérables sous,

Celui qui donne au pauvre et redemande à Dieu¹⁶⁷⁰.

Péguy nous fait ici une confiance quant à sa vie de prière et d'abandon. Cette confiance est inattendue chez cet homme qui déteste la sensiblerie romantique et les épanchements. Mais son propos doit être compris comme une loi générale. En quelques vers, notre auteur manifeste la communion existant entre le fidèle, le pauvre, Jésus et le Père.

C'est l'incarnation qui est la condition radicale et fondamentale de cette solidarité. Jésus et l'homme de la plus basse condition sont du même monde :

Jésus est du même monde que le dernier des pécheurs ; et le dernier des pécheurs est du même monde que Jésus. C'est une communion. C'est même proprement cela qui est une communion. Et à parler vrai ou plutôt à parler réel il n'y a point d'autre communion que d'être du même monde¹⁶⁷¹.

C'est là une grande différence avec le monde antique. Les dieux ne sont pas du même monde que les hommes. Il n'y a pas de communion possible.

Péguy n'oublie pas que cette communion est mystique : elle repose sur une commune nature humaine, mais elle se déploie en un mystère de grâce que notre auteur présente comme un enchevêtrement tout à la fois infini et mystérieux :

Des fils innombrables lient tout être à Jésus, à l'être de Jésus, à l'être Jésus ; des fils innombrables, des fils invisibles, des fils éternels, des fils infinis, des fils mystérieux ; infiniment mystérieux, éternellement mystérieux [...] ; et ce sont des enchevêtrements, des entrecroisements sans fin. Voilà, voilà ce que c'est que cette communion. C'est un système qui fonctionne, qui travaille à plein, sans aucun vide, sans aucun manque [...]. Voilà votre communion. Tout est plein et en même temps, ensemble, tout fonctionne, tout travaille, tout joue directement, personnellement ; tout atteint directement, personnellement. Tout est lié à tout et à tous et réciproquement, mutuellement ; mais tout est ainsi lié directement, personnellement. Tout est

lié à tout et à tous entre soi et ensemble, en même temps, tout cela est lié au corps de Jésus. Réciproquement ; mutuellement ; directement ; personnellement¹⁶⁷².

L'Église n'est pas une communion informe puisque chaque fidèle est relié directement au Christ et par là à tous les autres membres du Corps mystique. Jésus a donc en charge un immense peuple, une immense famille. Dans la situation du père de famille, il est donc le premier des aventuriers. Tout ce que nous avons vu à propos des soutiens de famille se réalise pleinement en Jésus. Le père de famille reproduit le mystère même du Christ qui prend en charge toute l'humanité. Mais la réciproque est vraie. La vie du *paterfamilias* nous apprend quelque chose de la grande responsabilité du Christ :

Le seul père de famille met, joue, risque, engage infiniment plus dans la destination du monde, dans le *siècle*, dans la destination de tout un peuple ; dans l'avenir d'une race. Dans la destination de tout ce peuple, dans l'avenir de cette race il engage tout, il met tout, sa chair et plus que sa chair ; il joue la race, il joue réellement le peuple, il joue sa propre descendance. Le seul père de famille, le père de famille seul. Aussi c'est un pauvre homme. Bourrelé de scrupules, assailli, envahi, bourrelé de remords, pour des crimes qu'il n'a point commis, qu'il ne commettra jamais, que mille autres, que tout le monde autre commettront, il sent obscurément, très profondément, qu'il est en effet, qu'il est réellement responsable. Puisqu'il est père de famille. C'est un des plus beaux cas qu'il y ait de responsabilité sans faute, de culpabilité sans faute¹⁶⁷³.

Comme le père de famille, le Christ assume tout le poids de la temporalité. C'est le propre des fondateurs. Voici donc quelle est la situation du chrétien qui est en communion avec le Christ : il est chargé d'un peuple immense. Péguy lui-même, par l'institution des Cahiers, se sent responsable de tous ses lecteurs. Mais le chrétien sait aussi qu'il peut s'appuyer sur la vie sacramentelle qui nourrit et alimente son engagement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Gervaise conclut que Jeanne est dans un état de perdition, de damnation, alors qu'elle est au sommet de sa vocation, et donc de l'accomplissement même de la volonté de Dieu. D'ailleurs spontanément elle reprend les paroles mêmes de Jésus au jardin des oliviers :

- C'est vrai.

Il est vrai que mon âme est douloureuse à mort ; je suis dans une détresse ; je n'aurais jamais cru que la mort de mon âme fût si douloureuse¹⁷¹⁶.

Mais c'est Clio qui va encore décrire ce qu'est l'eucharistie dans la vie du chrétien :

Premièrement, capitalement, en tête, au chef, principalement, au prince, le sacrement essentiel, qui est essentiellement un sacrement de nourriture et de vie, de nourriture mystique, charnelle, spirituelle, temporelle, éternelle ; de communion mystique ; charnelle ; spirituelle ; temporelle ; éternelle ; le sacrement d'alimentation et de vie, de nutrition, de nourriture (et de vie) et de communion : la communion¹⁷¹⁷.

L'eucharistie est bien le fruit de l'incarnation, elle-même au service de toute la vie de l'homme (charnelle, spirituelle) qui dispose celle-ci dans le temps à l'éternité (temporel, spirituel). La continuité entre l'incarnation et l'eucharistie est encore soulignée par le fait que le sacrement de l'autel est tout aussi exposé que le Verbe incarné durant son existence temporelle. Le comportement de Dieu à l'égard des pécheurs est une illustration de la grande règle de l'amour qui consiste à accepter de dépendre de celui que l'on aime :

Voilà où il en est, où il est.

Où nous devons être, c'est lui qui s'est mis.

À ce point, sur ce pied.

Qu'il a à craindre, à espérer, enfin à attendre du dernier des hommes.

Qu'il est aux mains du dernier des pécheurs.

(Mais le corps de Jésus, dans toute église, n'est-il pas aux mains du dernier des pécheurs.

À la merci du dernier des pécheurs.)

Qu'il a redouté, tout, de nous¹⁷¹⁸.

Dans *Ève*, Péguy fait parler Jésus qui lie les bienfaits de la création, son propre sang offert en sacrifice sur la croix et l'institution du sacrement :

Le pain que je rompis était mon propre corps.

Le vin que je fis boire était mon propre sang.

La mort que je subis était vos propres morts.

La foi que je fis croire était mon propre flanc.

Le pain que j'ai rompu pour mon illustre Cène

Était le pain d'amour et de communion.

Et le vin qui coula d'une illustre fontaine

Était le vin d'offrande et de libation¹⁷¹⁹.

Le sacrifice de Jésus récapitule toute l'existence temporelle du Verbe incarné et toute l'histoire du monde (plusieurs fois Péguy parle du sang temporel et du sang sacramentel de Jésus¹⁷²⁰). L'eucharistie débouche sur la Résurrection et sur l'Ascension¹⁷²¹. Nous retrouvons chez Péguy les trois éléments de l'antienne *Ô sacrum convivium* de l'Office du Corps et du Sang du Christ : l'eucharistie est un repas sacré où Jésus se donne en nourriture, mémorial de sa passion. L'âme humaine est comblée de grâce et le gage de la vie éternelle est donné.

Conclusion du chapitre 8

L'incarnation est bien la raison formelle de l'analyse théologique de Péguy¹⁷²². En une période générale d'infidélité, il y a urgence pour le directeur des Cahiers à montrer que l'existence chrétienne s'enracine dans l'incarnation. Les

mystères de la vie de Jésus montrent tout à la fois la pleine humanité du Sauveur et la miséricorde du Père. Puisque Dieu s'est fait chair « pour nous les hommes et pour notre salut », l'incarnation manifeste qu'elle est vraie, totale, loyale spécialement au moment de la passion, de la mort et de l'exaltation du Fils :

Cependant l'Incarnation [...] étant moins pour Péguy un événement miraculeux de l'histoire du monde qu'un secret essentiel et constant de la vie du monde, il nous faut essayer de reconnaître ce grand secret dans sa vérité quotidienne, dans son pouvoir incessant de vivifier le temporel par la présence active de l'éternité. C'est ce que Péguy nous invite à faire, par un acte de foi en l'Incarnation perpétuelle¹⁷²³.

L'intelligence que Péguy a du mystère de l'incarnation explique aussi le style littéraire des *Mystères*, comme le souligne, dans une étude impressionnante, Annie Quintard :

L'énigme de l'homme composé d'un corps et d'une âme, trouve son sens dans l'articulation centrale du christianisme que constitue pour Péguy le lien entre surnaturel et charnel. Exprimant cette réalité, l'union de la théologie et de la poésie dans les *Mystères* génère différents procédés littéraires tels que la superposition, voire la fusion des propos humains et du discours divin, le mélange du sacré et du familier à travers le jeu des citations bibliques et du langage populaire. L'auteur utilise aussi les possibilités que lui offrent des genres différents (théâtre et poésie), des cadres rythmiques variés (celui de la prose et du vers qu'il soit libre ou régulier)¹⁷²⁴.

L'homme participe à cet événement de salut par la prière, par les sacrements et par la vie de la grâce. En contemplant la Geste de Dieu en faveur de l'humanité, chacun peut découvrir quelle est sa place, sa mission et sa dignité : « En réalité, c'est seulement dans le mystère du Verbe incarné que s'éclaire véritablement le mystère de l'homme¹⁷²⁵ ». Mais l'homme doit participer à son salut, il doit engager sa liberté d'homme, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la création entière aspire [...] d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu¹⁷⁶³ ».

Cette vie nouvelle, cette liberté, se manifeste dans l'exercice des trois vertus théologiques.

LES VERTUS THÉOLOGALES

Ceux qui ont peu fréquenté la pensée et les écrits de Péguy savent au moins qu'il a consacré à l'espérance des pages qui traînent dans toutes les anthologies littéraires (avec les prières à Notre-Dame de Chartres !). Cette réputation n'est pas usurpée, mais il faut bien comprendre pourquoi la troisième vertu théologique tient une telle place dans la synthèse théologique de Péguy :

Mais par une contemplation patiente de la réalité unique, à la fois naturelle et surnaturelle, par un approfondissement constant et une comparaison de ses découvertes une fois acquises, Péguy, qui n'est certes pas un théologien de profession, a réalisé une ouverture vers une théologie totale de l'espérance, et cette ouverture se fait aujourd'hui sentir, doucement mais continûment, dans un changement de structure de la construction théologique¹⁷⁶⁴.

L'espérance est la grande réponse au monde moderne. Voilà pourquoi ceux qui sont assurés du pain quotidien, et du pain du lendemain, ne peuvent pas mener une vie chrétienne. Péguy cite comme grands types les rentiers, les fonctionnaires et les moines :

Peuvent seuls mener une vie chrétienne, c'est-à-dire peuvent seuls être chrétiens : ceux qui ne sont pas assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les joueurs (petits et gros), les aventuriers ; les pauvres et les misérables ; les industriels ; les commerçants ; (petit et gros) ; les hommes mariés, les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne¹⁷⁶⁵.

Ceux qui sont assurés temporellement du lendemain ne permettent pas à l'espérance de jouer son plein jeu. Ils ne prient pas vraiment. Cependant le péché contre l'espérance n'atteint pas seulement les protagonistes du monde moderne. C'est une tentation qui est enracinée très profondément dans le cœur de l'homme et qui ne fait que triompher dans le monde moderne. Cette grande crise a été anticipée dans le cœur de Jeanne au moment où le mal apparemment triomphe :

Qu'est-ce qu'on a fait du peuple chrétien, mon Dieu, de votre peuple. Et ce ne sont plus seulement les tentations qui nous assiègent, mais ce sont les tentations qui triomphent ; et ce sont les tentations qui règnent ; et c'est la tentation qui règne ; et le règne des royaumes de la terre est tombé tout entier au règne du royaume de la tentation ; et les mauvais succombent à la tentation du mal, de faire du mal ; de faire du mal aux autres ; et pardonnez-moi, mon Dieu, de vous faire du mal à vous ; mais les bons, ceux qui étaient bons, succombent à une tentation infiniment pire : à la tentation de croire qu'ils sont abandonnés de vous¹⁷⁶⁶.

Le pire péché est de succomber à la désespérance, de pécher contre l'espérance. Tout le reste n'est rien à côté de cette tentation-là. C'est la grande blessure du peuple des fidèles. C'est aussi celle de Dieu. Lorsque le peuple chrétien tremble, lorsqu'il a peur, lorsqu'il désespère, il devient stérile. La mission elle-même est compromise. À la vue de ce spectacle, les infidèles blasphèment et ils ont raison. Même travaillés par la grâce, ils ne se convertiront pas parce que les chrétiens leur offrent le spectacle du grand péché contre l'espérance : « Ce n'est pas encourageant à se faire chrétien. C'est de notre faute s'ils sont infidèles¹⁷⁶⁷ ».

Mais le saint sait reconnaître dans le moindre événement l'irruption soudaine de la grâce. Ainsi lorsque Hauviette annonce à Jeanne la reprise du Mont Saint-Michel sur les

Anglais, la bergère s'écrie : « Hauviette, petite fille, grande fille, tu viens de plus loin que d'où tu viens¹⁷⁶⁸ ». Parce qu'elle porte la bonne nouvelle de l'espérance, Hauviette vient de très loin, elle vient de Dieu. D'après la première Jeanne d'Arc, cette libération est le fruit de la prière de Jeanne elle-même¹⁷⁶⁹. La prière de Jeanne dans le *Mystère de la charité* sera plus exigeante puisqu'elle va demander l'envoi d'un libérateur : « Enfin ce qu'il nous faudrait, mon Dieu, il faudrait nous envoyer une sainte... qui réussisse¹⁷⁷⁰ ». La mission de Jeanne est le fruit de son espérance.

On pourrait se demander si Péguy n'accorde pas une place disproportionnée à l'espérance. Que fait-il de la foi et surtout de la charité ? Mais pour lui l'espérance a valeur de raison formelle. Il n'oublie aucun des autres éléments de la vie théologique et morale du chrétien. Il sait que la foi et la charité sont tout aussi menacées dans le monde moderne. Il a déjà parlé du modernisme du cœur¹⁷⁷¹ et de l'infidélité, – nous y reviendrons. Mais le péché contre l'espérance occupe les devants de la scène du monde moderne. Voyons comment Péguy présente les trois vertus théologiques.

Dieu se présente comme le Maître des Trois Vertus¹⁷⁷². Péguy va revenir sur la triade des vertus théologiques au début du *Porche du mystère de la deuxième vertu* et du *Mystère des saints innocents*.

Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, c'est Dieu qui parle. La foi ne l'étonne pas parce qu'Il éclate tellement dans les merveilles de sa création, dans les enfants et dans le cœur de l'homme¹⁷⁷³, mais aussi et surtout dans tous les événements de la vie de son Fils¹⁷⁷⁴. La charité est tout aussi naturelle, si l'on risque cette formule :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

». Là encore, c'est l'espérance qui est menacée lorsqu'on est trop soucieux de ses péchés, et donc de sa vertu :

Ton salut n'est pas dans le sens d'hier, il est dans le sens de demain.
Porte-toi sur demain, ne te reporte pas sur hier.
Pensez donc un peu moins à vos péchés quand vous les avez commis
Et pensez-y un peu plus au moment de les commettre.
Avant de les commettre.
Ce sera plus utile, dit Dieu.
Quand ils seront commis, quand ils sont faits il est trop tard.
Il n'est pas trop tard pour la pénitence.
Mais il est trop tard pour ne pas les commettre
Et ne pas les avoir commis¹⁸³³.

Mais l'homme de quarante ans qui se sait un fidèle et un pécheur de la commune espèce¹⁸³⁴, découvre le grand secret de l'existence humaine :

Le secret le plus universellement divulgué et qui des hommes de quarante ans n'est jamais passé, par-dessus les trente-sept ans, par-dessus les trente-cinq ans, par-dessus les trente-trois ans, n'est jamais descendu aux hommes d'en dessous. Il sait ; et il sait qu'il sait. Il sait que l'on n'est pas heureux. Il sait que depuis qu'il y a l'homme nul homme jamais n'a été heureux. Et il le sait même si profondément, et d'une science si entrée dans le profond de son cœur, que c'est peut-être, que c'est assurément la seule croyance, la seule science à laquelle il tienne, dans laquelle il se sente et il se sache engagé d'honneur, la seule précisément où il n'y ait aucun entendement, aucun masque, aucune connivence¹⁸³⁵.

Péguy ne nie pas, dans ce contexte, la nécessité des vertus : « Dieu aime peut-être mieux celui qui pratique la vertu que celui qui en parle¹⁸³⁶ ». Mais celui qui pratique la vertu ne doit pas oublier qu'il continue à appartenir à une économie de misère, de disgrâce. Voilà pourquoi une âme droite qui subit la vertu plutôt qu'il ne la pratique se dispose à recevoir la grâce rédemptrice :

Car celui qui pratique la vertu, dit-elle, se désigne lui-même pour la pratiquer. Mais celui qui la subit est peut-être désigné d'ailleurs. Et celui qui pratique la vertu n'en est que le père et l'auteur ; mais celui qui la subit en est le fils et l'œuvre¹⁸³⁷.

Ainsi comprises les vertus morales ont leur place dans une existence humaine et chrétienne. Mais l'économie théologique transforme profondément cet édifice moral. Péguy insiste sur quelques vertus qui lui semblent caractéristiques et particulièrement signifiantes dans le monde moderne.

Nous avons déjà vu la place que tiennent la justice et l'honneur dans la pensée de Péguy¹⁸³⁸. Au moment de la grande crise sentimentale que Péguy a connue avec Blanche Raphaël, c'est le sentiment de l'honneur qui l'a empêché de rompre son mariage. Il en fait la confidence dans *La ballade du cœur qui a tant battu*, où il oppose bonheur et honneur :

Tu n'oublieras jamais,
Cœur obsédé,
Un bonheur désormais
Impossédé.

Laisse là ton bonheur
Sot que tu es,
C'est assez que l'honneur
Te soit resté¹⁸³⁹.

Le bonheur est jeune et beau, il est charmant et il apporte la lumière, « Pourtant le vieil honneur / Seul était beau¹⁸⁴⁰ ». Là encore, Péguy se montre fidèle au grand modèle classique illustré par le théâtre de Corneille, celui d'un homme qui connaît et éprouve la passion, mais qui choisit l'honneur : « Ô siècles, ô mémoire ! Conservez à jamais ma dernière victoire¹⁸⁴¹ ! ». En régime chrétien, l'honneur est un élément

moral essentiel de l'acte de foi, puisqu'il signifie la fidélité.

Dans *Le mystère des saints innocents*, il met deux vertus au-dessus de tout :

Et par cette tendresse qui est, que je mettrais au-dessus des Vertus mêmes. Parce qu'avec sa sœur la Pureté elle procède directement de la Vierge¹⁸⁴².

Ainsi Péguy a comme une préférence pour les vertus qui ont été incarnées, si l'on peut dire, par quelques saints, et a fortiori par la reine des saints. Ainsi, pour Jeanne d'Arc, c'est l'humilité qui marque la vie et la vocation de la jeune fille de Domrémy. Mais ici Péguy fait une distinction entre une humilité choisie, une humilité d'exercice, telle que la pratique Madame Gervaise, qui est religieuse, et une humilité qui, en quelque sorte, vous tombe dessus. Mais laissons parler Madame Gervaise :

Tu m'as fait sentir qu'il y a un abîme entre une humilité d'exercice, des humilités d'exercice, si poussées soient-elles, si travaillées soient-elles, si raffinées, si laborieuses, si extraordinaires soient-elles, et une humiliation qu'on reçoit sans s'en douter par le travers de la figure [...] Que Dieu, dans sa sagesse, nous a préparée de ses mains. Avec soin, avec beaucoup de soin¹⁸⁴³.

Madame Gervaise apprend à ne pas être mère, mais fille de la vertu d'humilité. Pour Péguy, c'est bien la réalité et les événements qui sont les grands éducateurs de la vie chrétienne. C'est au fond la soumission à la volonté de bon plaisir de Dieu, pour désigner cette réalité en termes salésiens. Cette humilité est en connexion très profonde avec l'espérance puisqu'elle pousse le chrétien attentif et éveillé à s'abandonner dans les mains de Dieu, à laisser la place dans son cœur à, enfin, « un peu de désistement¹⁸⁴⁴ ».

Plus généralement, dans *La Ballade du cœur...*, Péguy juxtapose dans ses quatrains l'évocation des vertus théologiques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Louis avec Jeanne d'Arc :

Polyeucte marche avec Jésus comme n'ayant point participé à César. Jeanne d'Arc marche avec saint Louis comme ayant participé à César, comme ayant hérité de César et des effrayantes responsabilités de César¹⁸⁹⁵.

Enfin, tous les saints choisis par Péguy sont des saints de peu ou de pas d'exercice :

Beaucoup de saints, et peut-être la plupart, un très grand nombre de saints se sont donné beaucoup de mal pour s'exercer. Les autres (ce sont les miens), n'y ont même pas pensé, (n'ont même pas eu à y entrer), ayant été assez exercés par Dieu¹⁸⁹⁶.

Il est enfin une dernière distinction possible que l'on peut faire. Mais cette fois, il faut prendre la sainteté dans son sens le plus large, à savoir la sainteté considérée du point de vue de la vie éternelle : les saints sont tous les sauvés. Il est alors possible de distinguer les saints qui n'ont jamais inspiré de crainte véritable à Dieu et ceux qui, au contraire, ont fait naître dans le cœur de Dieu une inquiétude mortelle :

Il y a deux extractions (et tous pourtant, ensemble, également ils sont des saints dans le Ciel. Sur le même pied) (Des saints de Dieu)

Il y a deux extractions, ceux qui viennent des justes et ceux qui viennent des pécheurs.

Ceux qui n'ont jamais inspiré d'inquiétudes sérieuses

Et ceux qui ont inspiré une inquiétude

Mortelle.

Ceux qui n'ont pas fait jouer l'espérance et ceux qui ont fait jouer l'espérance et ceux qui ont fait jouer l'espérance.

Ceux dont on n'a jamais rien craint, rien redouté de sérieux, et ceux dont on a failli désespérer, Dieu nous en garde.

Quel grand combat.

Ceux dont on n'a jamais rien entendu dire.

Et ceux dont on a entendu dire

La parole

Mortelle¹⁸⁹⁷.

Il y a deux écoles, l'école du juste et l'école du pécheur, mais, heureusement, c'est toujours Dieu qui est le maître d'école¹⁸⁹⁸. Les saints de ces deux catégories sont en parfaite communion : eux aussi, désormais dans le bonheur éternel, ne cessent de travailler à faire reculer la justice « pour le salut des âmes périliclitantes¹⁸⁹⁹ ». Même au Ciel, ils continuent à être les grands combattants de l'espérance :

Tous nourris d'espérance ils tiennent bon comme des bons soldats.
Ils luttent pied à pied, ils défendent le terrain pied à pied.
On ne peut imaginer tout ce qu'ils inventent
Pour le salut des âmes périliclitantes.
Lambeau à lambeau ils vous arrachent
Au royaume de perdition
Une âme en danger¹⁹⁰⁰.

Péguy éprouve une grande affection pour les saints qui ont été pasteurs de leur peuple, comme roi, comme chef de guerre ou comme évêque et fondateur d'église. Dans *Le Mystère de la charité*, le directeur des Cahiers parle de sainte Geneviève et des saints fondateurs de l'Église orléanaise comme saint Loup et saint Aignan qui eurent à affronter les hordes païennes :

Ils se sont précipités d'un cœur ferme au-devant d'armées innombrables, des armées païennes. Ils ne baissaient pas les yeux, ceux-là. Ils ne tremblaient pas de tous leurs membres. Ils ne reniaient pas. Ils ne renonçaient pas [...]. C'étaient des pasteurs, ça. Ils firent plus pour leur troupeau que les autres¹⁹⁰¹ n'avaient fait pour le grand Pasteur, pour le pasteur en chef. Ils firent plus pour le peuple de Dieu que les autres n'avaient pas fait pour Dieu même¹⁹⁰².

Voyons maintenant les exemples de sainteté sur lesquels Péguy revient tout au long de son œuvre.

SAINT LOUIS, LE ROI BARON

Le roi saint Louis (1214-1270) est le modèle même du saint laïque. Il est une des figures dominantes du XIII^e siècle français et médiéval. Cependant, comme le souligne Jacques Le Goff, sa sainteté constitue un tout complexe qui synthétise plusieurs courants :

La sainteté de Louis [...] est notamment marquée par un double modèle, caractéristique du XIII^e siècle. Louis est un saint des ordres Mendiants qui l'ont entouré, inspiré, façonné, au point que ses hagiographes et ses adversaires ont évoqué la tentation qu'il aurait eue de devenir un de ces frères [...]. Alain Boureau a pertinemment vu dans la sainteté de saint Louis, sous l'influence des ordres Mendiants, « une figure publique de la dévotion privée ». Le second modèle contemporain est celui de la prud'homie, ce mixte de courtoisie et de raison, de prouesse et de modération, qui peut atteindre des sommets religieux. Saint Louis est un saint prud'homme, un héros courtois saisi par la dévotion, un Polyeucte médiéval [...]. Il faut distinguer en Louis IX le saint roi individuel du roi chrétien fonctionnel et collectif. La sainteté de saint Louis est individuelle, non automatiquement liée à la fonction royale, dépendante d'une simple décision pontificale¹⁹⁰³.

Mais saint Louis a eu la chance d'avoir auprès de lui un chroniqueur hors pair, le sire de Joinville, compagnon laïque du roi, qui offre un portrait tout à la fois réaliste et admiratif du petit-fils de Philippe-Auguste¹⁹⁰⁴. La chronique de Joinville est la principale source d'information de Péguy. Le directeur des Cahiers voue au compagnon de saint Louis une admiration véritable :

C'est pourtant lui qui nous en a laissé le portrait, le témoignage éternel. C'est lui, nul autre, non un de ceux qui y étaient, non un de ceux qui y furent, qui nous a faits, qui nous a légué saint Louis mourant, qui pour l'éternité temporelle de l'histoire nous a représenté la mort de saint Louis¹⁹⁰⁵. C'est par lui, par nul autre, non par un de ceux qui y furent que saint Louis mourant, que la mort de saint Louis vivra dans les temps. Il y a une grâce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mission divine de Jésus¹⁹⁴⁰: « Ce sont là mes signes et mes preuves. C'est là que j'ai fait ma preuve¹⁹⁴¹ ». De même, la mission de Jeanne est unique. Un juge l'interroge pour savoir pourquoi elle a abandonné les activités des femmes, activités qu'elle réussissait pourtant bien. Elle répond :

Il y avait bien assez de femmes, ces œuvres-là, pour les faire ; et pour l'œuvre où j'ai voulu travailler il n'y avait que moi¹⁹⁴².

La sainteté de Jeanne est contagieuse puisque, notent les contemporains, même les Anglais font désormais leur prière¹⁹⁴³. Sa fidélité évangélique va de pair avec son autorité, d'où ce petit dialogue avec un des conseillers du roi :

Raoul de Gaucourt : Eh bien ! Madame Jeanne : puisque vous le savez, vous viendrez au conseil, vous nous direz tout ce que vous savez, nous écouterons bien posément, puis nous discuterons...

Jeanne : Mais c'est ce que je ne veux pas, messire, que l'on discute ce que je dis¹⁹⁴⁴.

Gaucourt peut bien arguer qu'il est un homme de guerre expérimenté. Il veut par exemple que l'on bombarde la bastille des Anglais avant de l'attaquer. Mais Jeanne propose le plan exactement inverse. En témoignant de l'espérance, elle tue la vieille habitude, – l'ordre logique de la guerre –, elle fait du nouveau. Son audace vient de sa fidélité à sa vocation céleste. C'est le secret de son autorité : « On ne fait pas à Dieu de conditions¹⁹⁴⁵ ».

Enfermé dans sa logique, Gaucourt ne comprend rien à la mission de Jeanne, à la double mission de la jeune fille (la guerre et la prière) :

Raoul de Gaucourt : Oui, mais enfin dites-moi donc, Monseigneur, dites-moi donc quelle force nouvelle cette femme apporte à l'armée. Je vous assure

qu'elle a ruiné la discipline.

Regnauld de Chartres : Elle a cependant bien dompté les soldats : ils ne pillent presque plus, ils se confessent...

Raoul de Gaucourt : Ce n'est pas la discipline, ça, Monseigneur : c'est la piété : ça regarde les aumôniers. La discipline, c'est l'obéissance des soldats aux capitaines. Elle a ruiné la discipline : Elle ne veut pas obéir, et elle ne sait pas commander¹⁹⁴⁶.

Pour Gaucourt, le phénomène va cesser un jour. Avec justesse, il note de Jeanne qu'elle représente bien une nouveauté, mais comme toutes les nouveautés, cela ne va pas durer, « comme le vrai carême pour les vrais gourmands¹⁹⁴⁷ ! » En filigrane, c'est la trahison et l'abandon qui se dessinent, qui se profilent.

Le même chef de guerre note que Jeanne s'use parce qu'elle ne se fait pas à la guerre, aux morts. Là encore, elle apparaît bien comme différente, puisque la justice de sa cause ne suffit pas à la préserver de la peine :

Madame Jeanne, elle, n'a pas compris ça. Elle continue à pleurer comme une Madeleine sur les morts et sur les mourants, sur les tués et sur les tueurs : pour moi, c'est ça qui l'a usée comme elle est¹⁹⁴⁸.

Elle-même confie à son confesseur : « la bataille humaine est trop laide¹⁹⁴⁹ ». Elle fait alors l'expérience de la solitude et exprime sa lassitude dans sa prière :

Mon Dieu pardonnez-moi si j'ai l'âme si lasse,
Mais mon âme se lasse à rester seule, aussi.
Mon Dieu, quand je pleurais parce que mes soldats
Étaient des outrageux qui pillaient et brûlaient,
Forçaient et massacraient... ô je ne pensais pas
Que je serais si lasse alors qu'ils s'en iraient,
Que je serais si lasse à rester seule aussi,
À n'avoir plus à moi-même de tels soldats¹⁹⁵⁰.

Il y a comme une réduplication du malheur, de la solitude et de la lassitude pour Jeanne : c'est un élément essentiel de sa sainteté. Cette conscience ira en se développant jusqu'à envisager la solitude ultime, celle de la damnation, de la grande absence de Dieu :

Je vois bien qu'il faudra que je demeure seule,
Sans vous avoir, mes sœurs, et sans avoir mon Dieu,
Seule déjà, seule à jamais, sans avoir Dieu¹⁹⁵¹.

Jeanne se demande si elle ne fait pas l'expérience anticipée de la damnation. Elle touche le fond de la misère spirituelle par cette expérience unique de solitude.

Mais le dernier mot n'appartient pas au désespoir puisque l'ultime parole de Jeanne est une prière :

Pardonnez-moi, pardonnez-nous à tous tout le mal que j'ai fait, en vous servant.

Mais je sais bien que j'ai bien fait de vous servir.

Nous avons bien fait de vous servir ainsi.

Mes voix ne m'avaient pas trompée.

Pourtant, mon Dieu, tâchez donc de nous sauver tous, mon Dieu.

Jésus, sauvez-nous tous à la vie éternelle¹⁹⁵².

Ce texte, peut-être le plus beau de Péguy, est le suprême témoignage de la petite espérance. Il nous aide à bien comprendre la signification de la sainteté de Jeanne.

Jeanne, « la plus sainte après la Vierge Marie »

Toutes les citations que nous venons de donner proviennent de la première Jeanne d'Arc. C'est une parfaite illustration de la cohésion de l'œuvre de Péguy. Là encore, il n'y a pas eu de point de rebroussement¹⁹⁵³. Péguy n'a cessé au cours de sa carrière de méditer sur la signification de la vie et de la mission

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Voilà pourquoi elle est aussi notre meilleure avocate auprès de Dieu et de son Fils.

Marie, notre avocate

Les prières à la Vierge Marie, à Notre-Dame de Chartres, sont parmi les textes les plus connus de Péguy. Le pèlerinage de juin 1912 est sans doute le grand événement religieux dans la vie du directeur des Cahiers. Nous savons quelle en est la signification théologique puisque, le 11 mai 1913, Péguy publie dans les Cahiers *La tapisserie de Notre-Dame*, texte dédié au fidèle ami et confident Joseph Lotte. Il commence par une présentation de Paris à Notre-Dame, puis se poursuit par une présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres et s'achève par les cinq prières dans la cathédrale de Chartres (prière de résidence, prière de demande, prière de confiance, prière de report, prière de déférence).

Il est possible de retracer le pèlerinage spirituel de Péguy vers Chartres grâce à sa poésie. Ainsi, au moment de prendre la route :

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine²⁰¹⁹.

C'est toujours le Péguy neurasthénique en proie à la tentation du désespoir qui s'adresse à la mère de la belle espérance. Le pluriel n'est pas celui d'humilité. Péguy marche avec tous ceux qu'il représente : sa famille, le petit peuple des abonnés. Il a dans son cœur toutes les intentions qui lui sont chères : la santé de son fils Pierre dont les jours semblent en danger, celle d'un petit-fils de la mère d'un camarade de promotion, son ami Pierre Marcel qui vient de connaître une grave crise de désarroi, le

salut éternel d'un camarade beauceron et normalien, qui n'a pas supporté une dose de morphine administrée par des amis à la suite d'un repas bien arrosé²⁰²⁰. Péguy se fait suppliant :

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année,
Presque dans la semaine et devers la journée

Où votre fils naquit dans la paille et le son.
Ô Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau [...].

Le voici maintenant dedans votre régence.
Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
Dans votre patronage et dans votre indulgence [...].

Mère le voici donc, il était notre race,
Et vingt ans après nous notre redoublement.
Reine recevez-le dans votre amendement.
Où la mort a passé, passera bien la grâce²⁰²¹.

Déjà, dans *Le Proche de la deuxième vertu*, Péguy avait évoqué cette protection qu'il avait implorée pour sa famille, spécialement pour ses enfants. Il rapporte combien lui et sa femme ont eu très peur²⁰²². Plein d'audace et de confiance, il avait mis ses trois enfants dans les bras de Marie :

Il faut dire qu'il avait été joliment hardi et que c'était un coup hardi.
Et pourtant tous les chrétiens peuvent en faire autant.
On se demande pourquoi ils ne le font pas.
Comme on prend trois enfants par terre et comme on les met tous les trois.
Ensemble. À la fois.
Par amusement. Par manière de jeu.
Dans les bras de leur mère et de leur nourrice qui rit.

Et se récrie.
Parce qu'on lui en met trop.
Et qu'elle n'aura pas la force de les porter.
Lui, hardi comme un homme.
Il avait pris, par la prière il avait pris.
(Il faut que France, il faut que chrétienté continue²⁰²³).

La prière familiale et personnelle de Péguy a aussi une dimension sociale et catholique. Il témoigne d'un réflexe que devrait avoir tout chrétien. Cette confiance, cette audace, cet abandon sont la marque de la chrétienté, de la cité de Dieu. Péguy fait alors l'expérience de la joie et de la confiance : « Il était heureux, il s'en félicitait en riant et en tremblant²⁰²⁴ ».

Péguy spontanément invoque la Vierge Marie pour les situations les plus difficiles, les plus désespérées. Elle est aussi celle qui veille sur les défunts. C'est le dernier quatrain de la présentation de la Beauce :

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur²⁰²⁵.

Contre la terreur du Jugement, Péguy invoque la Mère de la Miséricorde :

Et notre indignité cette immuable masse,
Et notre basse peur en un pareil moment,
Et la juste terreur et le secret tourment
De nous trouver tout seuls par-devant votre face²⁰²⁶.

Est-ce à dire que Péguy oublie le grand combat dans lequel il est engagé depuis quinze ans ? Pour le moment, il demande la seule grâce qui compte. Ce n'est ni la vertu (« nous n'en avons guère²⁰²⁷ »), ni le devoir (« nous ne l'aimons pas²⁰²⁸ »), mais la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et nous sommes tombés dans le filet de Pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait lancé.
Et nous n'avons pas pu garder ce cœur de pierre
Parce que Jésus-Christ nous l'avait dépensé²⁰⁶⁹.

L'Ancien Testament s'ouvre par la création et le paradis, le Nouveau Testament s'achève sur le jugement et le paradis. La première alliance aboutit à Jean-Baptiste et à Jésus. Tout le Nouveau Testament vient de Jésus. Il est la clef de voûte de toute l'histoire du salut :

Et la dernière pierre avant la clef est Jean le Baptiste.
Mais la première pierre après la clef est Pierre le fondateur.
Tu es Pierre et sur cette pierre.
Et il fut crucifié la tête en bas,
C'est-à-dire en redescendant.
Et comme la pierre est quadrangulaire,
Il y a les quatre angles et les quatre lignes du carré [...]
Et aux quatre coins sont assis le jeune homme, le lion, le taureau et l'aigle.
Car l'Église est quadrangulaire,
Comme elle est lapidaire étant fondée sur la quadrangulaire
Pierre²⁰⁷⁰.

Péguy présente le Christ comme l'homme de la loi romaine et du pape romain²⁰⁷¹. De même à la fin de notre vie, une main apostolique veillera sur nos derniers moments²⁰⁷². Mais Péguy ne s'illusionne pas sur le système antique romain. Il sait que celui-ci était au service de la domination, et donc de l'asservissement du monde. Voilà pourquoi l'Église doit aussi hériter du système féodal. Dans celui-ci, il s'agit avant tout de se mesurer et de proposer. Dans le système romain, il faut avant tout obtenir des résultats²⁰⁷³. Mais ce n'est pas ainsi que l'Église parviendra à remplir sa mission au service des hommes. Pour cela les ministres doivent se rappeler qu'ils sont aussi des

fidèles, bénéficiant de la grâce rédemptrice :

Qu'ils soient réhonorés comme de nobles fils.
Qu'ils soient réinstallés dans la noble maison.
Et dans les champs de blés et les champs de maïs.
Et qu'ils soient replacés dans la droite raison.

Et qu'ils soient reposés dans leur jeune saison.
Et qu'ils soient rétablis dans leur jeune printemps.
Et que sur leur épaule une blanche toison
Les refasse pasteurs de troupeaux importants²⁰⁷⁴.

Les fidèles du Christ, clercs ou laïques, appartiennent à la même communion. Péguy est convaincu de l'indéfectibilité de l'Église puisque le Christ s'est engagé totalement dans l'incarnation, et donc dans le mystère de l'Église, qui n'est rien d'autre que la continuation de l'incarnation. Il y a sur cette question un engagement solennel du Père :

Or je ne laisserai pas manquer mon Église, dit Dieu, je ne la laisserai pas errer, je ne la laisserai pas faillir [...].

Je m'engage autant dans les commandements de l'Église que dans mes propres
Commandements.

Je m'engage autant dans les enseignements de l'Église que dans mes propres
Enseignements.

Je m'engage autant dans une liturgie que je me suis engagé avec Moïse
Et que mon fils avec eux s'est engagé sur la montagne²⁰⁷⁵.

L'enseignement et la liturgie sont divinement garantis. Quant au gouvernement, pour reprendre une distinction désormais classique en ecclésiologie, il est laissé aux hommes, même si Dieu suscite des bergers pour mener le peuple des fidèles. Mais, et c'est l'originalité de Péguy, ces pasteurs peuvent être aussi des laïques. L'essentiel est bien que tous appartiennent à une même communion, qu'ils soient saints ou pécheurs.

Pécheurs et saints

La chrétienté est une communion du spirituel et du temporel, mais aussi, tout aussi fondamentalement, une communion des saints et des pécheurs. On doit se souvenir combien Péguy a le sentiment profond de la solidarité de tous les hommes. Ainsi, aucun homme ne doit être rejeté de la cité socialiste : « Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient repoussés du seuil d'aucune cité²⁰⁷⁶ ».

Transposé en régime chrétien, il y a comme une exigence nouvelle de sauver tous les hommes pour arriver ensemble chez le bon Dieu²⁰⁷⁷. Péguy a été frappé du mystère de la communion des saints qui est si présent dans le drame de Polyeucte : le martyr chrétien implore son ami Néarque, déjà au Ciel, de l'aider et de le soutenir. De même Polyeucte intercède pour la conversion de sa femme Pauline²⁰⁷⁸. Cette structure de grâce répond à une communion de malheur et de disgrâce qui est, elle aussi, bien présente dans le monde. Ainsi le chrétien sent douloureusement cette solidarité :

Nous savons ce que c'est que d'avoir du regret, du remords, du souvenir, de la honte ; du repentir, de la pénitence ; de la contrition sans avoir failli et sans rien avoir à se reprocher ; du péché sans avoir péché ; et que ce sont les plus profonds et les plus ineffables²⁰⁷⁹.

Ce ne sont pas des peines temporelles. Elles ont un poids et une valeur infinis. Mais à ce mystère répond indéfectiblement le mystère de la communion des fidèles entre eux. Nous avons déjà vu comment Jésus était fondateur de cette nouvelle cité. Mais il reste à voir au nom de quel principe les habitants de cette cité sont unis les uns aux autres, dans une solidarité mystique.

Pour Péguy, la grâce et le péché appartiennent au même univers :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

profondeur de leur vie théologique. Du même coup il réduit à néant la contemplation péguyste du mystère de Jeanne d'Arc puisque l'auteur se place résolument dans la période qui précède le départ de la bergère de la maison de son père pour Vaucouleurs puis pour Chinon.

Or c'est cette vie cachée des saints, et du premier des saints, qui alimente littéralement la grande communion des saints, la solidarité mystique qui existe entre l'Église du Ciel et celle de la terre :

M. Laudet exclut, retranche, de la communion des saints et de la réversibilité des souffrances, des épreuves, des exercices, des travaux, des Vertus, des grâces, des mérites, des prières ces innombrables souffrances, ces innombrables épreuves, ces innombrables exercices, ces innombrables travaux, ces innombrables Vertus, ces innombrables grâces, ces innombrables mérites, ces innombrables prières. Il dépeuple littéralement la communion des saints et la réversibilité des grâces. Et l'on peut même dire qu'il les dépeuple de leur peuple le plus nombreux. Car il est évident qu'il y a infiniment plus de saints obscurs que de saints publics. Nous savons de toutes parts qu'il y a eu et qu'il y a d'innombrables saints secrets²¹²⁸.

Péguy a beau jeu d'énumérer les nombreuses fêtes liturgiques qui célèbrent les mystères de la vie cachée de Jésus et de sa Mère, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption²¹²⁹. Or ces mystères, comme ceux de la vie cachée des saints, nous appartiennent, comme ils appartiennent à la foi du plus pauvre des fidèles.

Monsieur Laudet ne travaille que dans les grandeurs temporelles, il ne se meut que dans les somptuosités publiques²¹³⁰. Il ignore la sainteté des petites gens. Il ne voit pas que la fécondité de l'action publique des saints dépend d'une source bien plus profonde, celle de leur communion aux mystères de la vie cachée du Seigneur :

Ainsi la mission publique, la vie publique, la partie publique de la vie ont toujours été considérées par les saints qui en ont eu littéralement comme des *missions*, comme des *envois*, comme des départs, d'où ils ne demandaient qu'à revenir ; non pas peut-être comme des essais ; mais comme des épreuves extraordinaires, comme un métier où ils étaient gauches et non dressés, où par conséquent il fallait notamment redoubler d'humilités²¹³¹.

Voilà pourquoi Jeanne fait la guerre comme jamais on la fit avant elle ; voilà pourquoi saint Louis en impose y compris aux infidèles ; voilà pourquoi, enfin, la Vierge Marie suit la passion de son Fils comme le ferait apparemment n'importe quelle autre mère, alors qu'elle participe à la rédemption comme aucun saint avant elle ou après elle.

Ce sont les vertus ordinaires, les vertus familières, les vertus quotidiennes, « les vertus usuelles, les vertus de tous les jours, familières²¹³² » qui font la substance de la sainteté chrétienne. Les saints qui eurent une activité publique savaient bien que les pauvres et les obscurs sont les favoris dans le royaume de Dieu : « ça en serait presque injuste, s'il n'était loisible à tout le monde d'être pauvre²¹³³ ».

C'est la vie privée qui nourrit, porte et soutient la vie publique. Elle est un océan alors que les missions publiques ne sont que des îlots²¹³⁴. Voilà pourquoi les saints publics n'effrayent pas le peuple chrétien qui sent spontanément ces choses. D'ailleurs, par leur intercession, ce peuple demande à Dieu les vertus privées : « Car c'était cela le premier, et le commun, et la nourriture et la grâce²¹³⁵ ».

Le chrétien sait que dans sa condition ordinaire, privée, il imite, il reproduit un modèle divin, selon le principe de communication existentielle des idiomes que nous avons déjà vu à propos de la sainteté chrétienne :

Que de même que tout atelier chrétien est une image de l'atelier de Nazareth

de même toute famille chrétienne est une image de la famille de Nazareth ; que de même que tout ouvrier chrétien *travaille comme* Jésus de même tout père chrétien, toute mère chrétienne aime, instruit, nourrit, élève ses enfants *comme* Joseph et Marie aimaient, instruisaient, nourrissaient, élevaient Jésus, tout fils chrétien aime, honore, nourrit ses parents *comme* Jésus aimait, honorait, nourrissait son père et sa mère²¹³⁶.

Il y a diversité de conditions et d'états de vie pour les chrétiens. Il y a aussi au cours d'une vie des étapes différentes. Même la condition de malade n'échappe pas à l'influence du Christ. La maladie est quelque chose de très intime : elle est vraiment une activité, si l'on peut dire, qui appartient tout entière à la sphère du privé. Elle est donc une occasion précieuse d'une parfaite imitation du Seigneur parce que, dans un être diminué aux yeux du monde, la grâce se déploie plus parfaitement :

Ce n'est pas seulement la grandeur, c'est le propre de notre foi que la sainteté, que la grâce opère avec un minimum de matière temporelle et même qu'elle n'est jamais si à l'aise et si elle-même que dans le minimum de matière temporelle. Une liaison si parfaite unit le dernier des membres au Chef couronné que le dernier des malades, dans son lit, est admis à imiter la souffrance même de Jésus en croix. Le dernier des malades, dans son lit, imite littéralement, imite effectivement, imite *efficacement* la Passion même de Jésus, le martyre de Jésus et des autres saints et martyrs [...]. Pourtant le Sacrifice de la Croix est un sacrifice public, fut un sacrifice public et rien n'est aussi privé, rien n'est aussi non public qu'une misérable maladie qui tient un homme cloué sur son lit dans une misérable chambre [...]. Que le dernier des malades peut, par une sorte d'affectation à Dieu, de consécration à Dieu, *tourner* sa maladie en martyre, faire de sa maladie la matière même d'un martyre²¹³⁷.

Toute la tradition spirituelle de l'Église montre l'inanité de la distinction que pose Laudet entre public et non public. La mission du malade est d'être justement fidèle à sa vocation qui lui est donnée par les circonstances :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Conclusion générale

On n'est pas familier de Péguy, on est de sa famille
Roger Nimier

L'œuvre de Péguy et sa destinée

Au terme de ce long voyage, il est peut-être nécessaire de regarder de nouveau l'œuvre de Péguy dans son ensemble. Nos investigations ont permis de mieux saisir la cohérence vivante de cette œuvre si étonnante et si proche. Qu'avons-nous découvert ?

UNE ŒUVRE DE CONTEMPLATION ET DE COMBAT

Au commencement, il y a l'Affaire Dreyfus. Elle constitue l'événement fondateur de l'engagement et de la réflexion de Péguy. Le refus de la raison d'État et du mensonge institué dénonce du même coup la violence qui fait bon compte de la vie et de l'honneur de l'innocent. « Ne comprenez-vous pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière²¹⁷⁸ ? » Le récit évangélique nous rapporte que le supplice de Jésus allait faire d'Hérode et de Pilate des amis, « d'ennemis qu'ils étaient auparavant²¹⁷⁹ ». Mais c'est toute la nation qui, temporellement, court le péril de perdre son âme à cause d'une seule injustice consentie. L'Affaire Dreyfus ne fait pas que diviser la communauté nationale et politique, elle révèle ce qu'il y a dans le cœur de l'homme :

À l'époque où le capitaine Dreyfus, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis, purgeait sa peine à l'autre bout du monde, d'un côté il y avait les « antidreyfusards » extrêmement nombreux et parfaitement sereins et satisfaits car ils tenaient leur victime collective et se félicitaient de la voir

justement châtiée. De l'autre côté il y avait les défenseurs de Dreyfus, très peu nombreux d'abord et qui passèrent longtemps pour des traîtres patentés ou, au mieux, pour des mécontents professionnels, toujours occupés à remâcher toutes sortes de griefs et de soupçons dont personne autour d'eux ne voyait le bien-fondé. On cherchait dans la morbidité personnelle ou dans les préjugés politiques la raison du comportement dreyfusard. En réalité, l'antidreyfusisme était un véritable mythe, une accusation fautive universellement confondue avec la vérité, entretenue par une contagion mimétique si surexcitée par le préjugé antisémite qu'aucun fait pendant des années ne parvint à ébranler. Ceux qui célèbrent l'« innocence » des mythes, leur joie de vivre, leur bonne santé et qui opposent tout cela au soupçon maladif de la Bible et des Évangiles commettent la même erreur, je pense, que ceux qui optaient hier pour l'antidreyfusisme contre le dreyfusisme. C'est bien ce que proclamait à l'époque un écrivain nommé Charles Péguy²¹⁸⁰.

Le directeur des Cahiers découvre dans l'Affaire une signification beaucoup plus profonde que celle perçue par la plupart de ses contemporains, voire par ses propres compagnons de lutte. Dreyfus dépasse infiniment Dreyfus. Ce n'est pas une simple affaire d'espionnage, ni même une affaire d'État : c'est une occasion de régénérer profondément le monde moderne. Dans la ligne du commentaire de saint Jean du propos de Caïphe, Péguy voit effectivement dans l'Affaire une possibilité de sauver tout le peuple.

Mais le drame réside dans le fait que les dreyfusards n'ont pas compris ni saisi la portée réelle de leur combat. Pire, ils en ont fait une étape de leur propre promotion un peu à la façon de ceux qui ont eu le mérite d'avoir une fois raison, d'avoir été une fois courageux, et qui bâtissent leur carrière sur ce premier et unique haut fait. Ils ont trahi ce qui constituait l'essence de leur juste combat. Péguy est le témoin désolé et lucide de cette trahison, il est le chroniqueur de cette rupture dramatique entre la mystique et la politique. Il comprend alors que celle-ci

constitue en fait l'essence du monde moderne. Sa violente colère répond alors à la violence sournoise du pouvoir qui se met en place au moment où il écrit.

Le constat de cette universelle infidélité, qui est la clef d'interprétation du monde moderne, lui fait découvrir la signification de l'événement chrétien. Le christianisme récapitule tous les anciens mondes. La vérité de la foi met en lumière le mensonge puisque l'Esprit « établit la culpabilité du monde en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement²¹⁸¹ ». Mais la lumière de l'Évangile n'écrase rien ; elle met en valeur ce que les autres ordres avaient de plus précieux et de plus vrai. Mystère d'achèvement, d'accomplissement, non pas économie de destruction et de reniement.

Mais le monde moderne et le péché des hommes s'opposent de toutes leurs forces à cet achèvement, à cet accomplissement. Voilà pourquoi Péguy souligne l'aspect dramatique de l'existence humaine. Il y a au centre de sa méditation la Croix, la plus haute manifestation du mystère de l'Incarnation, l'axe central de toute la théologie de Péguy. La Révélation de la miséricorde du Père a coûté un prix effrayant. L'engagement de Dieu obtient un fruit de salut infini : désormais aucune souffrance n'est perdue. Nul n'est laissé à la porte de la Cité de Dieu. Nul n'en est exclu.

Il n'y a pas chez Péguy un temps d'« utopie », puis un temps de désillusion, suivi lui-même d'un temps que nous appelons « d'évasion », faute de mieux, et qui correspondrait à son retour à la foi. D'ailleurs ces attaques contre le monde moderne ne datent pas uniquement de cette dernière période même si la grâce dont il a bénéficié a donné à son diagnostic une lucidité nouvelle. Péguy n'a cessé de combattre, d'espérer, de comprendre, d'analyser et d'expliquer l'existence humaine à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1894 et 1936, la nouvelle barbarie a gagné du terrain et de la puissance. C'est la même crise, mais à une échelle bien plus grande.

Exilé volontaire en Amérique latine, Bernanos décrit le monde moderne qui triomphe pour la plus grande souffrance de l'humanité. En avril 1943, au Brésil, il témoigne de sa communion de pensée avec le directeur des Cahiers, « le plus naturellement héroïque des Français depuis Corneille²²²² ». Il note combien il a été trahi par les intellectuels catholiques de l'Entre-deux-guerres. Mais c'est toute l'œuvre bernanosienne de cette période qu'il faudrait relire pour découvrir à quel point nos deux auteurs sont proches même si une génération les sépare. Ainsi, dans la *Lettre aux Anglais*, Bernanos évoque la France :

Je n'essaie pas de la comprendre, parce qu'elle ne m'en laisse pas le loisir, elle m'emporte avec elle dans sa grande aventure qui n'aura jamais ni commencement ni fin, parce qu'elle est une aventure spirituelle, et une aventure spirituelle entreprise par des hommes qui ont plus que les autres le sens du réel et du charnel²²²³.

Bernanos lie les grandes aspirations révolutionnaires et une chrétienté en marche qui cherche, contre le monde moderne, à gagner le Royaume de Dieu. Il se place du côté du petit peuple, des humbles, contre les bourgeois et les nantis. L'espérance habite le cœur de ce peuple « qui sait que la nuit répare le jour, que le jour répare la nuit, et que les péchés de la veille, quand se lève l'étoile du matin, sont déjà pardonnés²²²⁴ ». Ce qui menace ce peuple, c'est l'Argent, mais Bernanos, au vu du développement de la société industrielle et de la philosophie qui sous-tend ce développement, revient jusqu'à sa mort sur le danger mortel que fait courir à la civilisation et à l'Église l'idéologie qui triomphe. Ce sont des textes qu'aurait pu écrire Péguy : *Français, si vous saviez...*, *La France contre les robots*,

La liberté, pour quoi faire ? L'effondrement du régime hitlérien et la victoire des alliés, pour essentiels qu'ils soient, ne règlent pas le fond du problème. Car la guerre contre la liberté se poursuit par d'autres moyens :

Aussi longtemps qu'on prendra ou qu'on feindra de prendre cette guerre pour un accident²²²⁵, une anomalie, un phénomène, un exemple bizarre de retour au type primitif, une réapparition du passé dans le présent, il sera parfaitement inutile d'attendre quoi que ce soit, sinon de nouvelles déceptions plus sanglantes. Le désordre actuel ne saurait nullement se comparer, par exemple, à celui qui dévasta le monde après la chute de l'Empire romain. Nous n'assistons pas à la fin naturelle d'une grande civilisation humaine, mais à la naissance d'une civilisation inhumaine qui ne saurait s'établir que grâce à une vaste, à une immense, à une universelle stérilisation des hautes valeurs de la vie [...] La Barbarie, d'ailleurs, multipliant les ruines qu'elle était incapable de réparer, le désordre finissait par s'arrêter de lui-même, faute d'aliment, ainsi qu'un gigantesque incendie. Au lieu que la civilisation actuelle est parfaitement capable de reconstruire à mesure tout ce qu'elle jette par terre, et avec une rapidité croissante. Elle est donc sûre de poursuivre presque indéfiniment ses expériences et ses expériences se feront de plus en plus monstrueuses²²²⁶...

Il ne suffit pas que Dreyfus soit réhabilité pour que la cause de la justice triomphe. De même, pour Bernanos, un français libéré ne devient pas du même coup et automatiquement un homme libre²²²⁷. L'écrivain ne cessera jusqu'à son dernier souffle, de travailler au salut de son pays et de ses habitants.

Pour Bernanos, comme pour Péguy, ce sont les saints et les héros qui représentent un pays. Ils en sont comme les porte-parole. Beaucoup de ceux qui luttent sont des pécheurs, à la manière de La Hire, le compagnon de Jeanne d'Arc, qui avoue à son confesseur : « J'ai fait tout ce que font les gens de guerre ». Mais le soldat se souvient qu'il est baptisé et il porte en son cœur une authentique humilité :

Et pour toutes ces fautes, les Scribes et les Pharisiens le tiennent volontiers pour un réprouvé. Mais, si loin que l'ait entraîné parfois l'esprit de violence, il a gardé le souvenir de son baptême, la nostalgie de l'eau lustrale, de la tunique blanche et des paroles de pardon. Il y a plus d'humilité en lui qu'en beaucoup de paroissiennes opulentes qui prennent la première place à l'église²²²⁸.

Comme Péguy, Bernanos fustige la trahison des élites et une civilisation qui a renié le génie de l'enfance et de la pauvreté²²²⁹. Voilà pourquoi il ne peut rejoindre les rangs des communistes. Même s'il a été du côté des républicains lors de la Guerre d'Espagne, il interdit aux communistes de faire de lui un des leurs. Pour lui, la charité et les pauvres sont le trésor d'une nation²²³⁰ et il s'étonne de voir combien les catholiques sont séduits par le marxisme²²³¹. Peut-être est-ce parce que les intellectuels chrétiens sont toujours prêts à capituler : au XIX^e siècle, face au capitalisme et au libéralisme triomphants, hier face au totalitarisme allemand, aujourd'hui face au marxisme. La jeunesse elle-même risque toujours de se tourner vers le régime qui représente la force²²³². Lorsque Bernanos entend certains chrétiens avancés crier « il faut en finir avec l'injustice sociale », il ne peut s'empêcher d'entendre la voix de ceux qui applaudissaient à l'écrasement de la Commune en 1870 et qui s'exclamaient : « Il faut en finir avec le désordre²²³³ ».

Cependant Bernanos ne s'enferme pas dans une critique stérile. Son œuvre est une chance de reconstruction parce qu'elle analyse les mécanismes de la Modernité. Il est alors possible d'avoir une action efficace dans le monde moderne :

Or, les malentendus ne manquent pas en matière de modernité. Contrairement à un préjugé tenace, celle-ci ne se confond pas avec une actualité mal comprise, au petit pied. Être moderne, ce n'est pas, ou pas seulement, être de son temps, contemporain ou à la mode, mais, selon la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dramatique de l'existence chrétienne, n'est-ce pas entrer dans l'intelligence la plus profonde de l'Évangile ? C'est aussi prendre au sérieux la modernité en l'affrontant. Nous sommes bien au-delà d'une quelconque attitude psychologique de pessimisme ou d'optimisme. Il s'agit de comprendre ce qui est en jeu, à savoir le salut temporel et éternel de l'humanité :

L'optimisme est un ersatz de l'espérance, qu'on peut rencontrer facilement partout, et même, tenez par exemple, au fond de la bouteille. Mais l'espérance se conquiert. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts et d'une longue patience. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore²²⁸¹.

À ce monde sorti de Dieu (pour reprendre l'expression d'Émile Poulat), il sera alors possible de faire une proposition valable, parce que la modernité aura été tout à la fois assumée et critiquée. Péguy représente à nos yeux un exemple insigne de ce double labeur intellectuel et spirituel, au service d'une nouvelle intelligence du mystère chrétien. C'est là tout l'intérêt d'une œuvre qui, encore aujourd'hui, peut éclairer les pasteurs et les fidèles de l'Église.

Péguy, docteur de l'Église ?

L'œuvre de Péguy occupe une place particulière dans le trésor de la tradition de l'Église, du moins nous espérons l'avoir montré. Certains commentateurs la qualifient de « prophétique ». C'est une expression qui revient de multiples fois sous la plume du Père Duployé. Parce que le directeur des Cahiers obéit à sa vocation, parce qu'il n'est ni clerc ni docteur, il accomplit un ministère prophétique. Cependant, il faut se méfier d'une mise en catégories qui ne rende pas suffisamment compte de la

richesse et de la complexité de sa réflexion. Le Père Duployé le note avec bonheur :

Mais le prophétisme dont il s'agit est saturé d'intellectualité, la plus riche, la plus savoureuse, la plus complexe, la plus raffinée qui soit. C'est un prophétisme, essentiellement, de la *pensée*, et dont l'acte le plus constant est l'analyse. À ce titre, il est aussi juste de dire que c'est un prophétisme philosophique tout autant, et dans le même mouvement, que c'est un prophétisme théologique²²⁸².

Cette remarque est précieuse parce que l'expression « prophétique » est devenu un lieu commun. Une expression galvaudée devient vite un slogan. Il est alors impossible d'en saisir toute la richesse. Devant l'inflation rhétorique, comme nous comprenons la réaction de Bernanos : « Les gens qui me veulent trop de bien me traitent de prophète²²⁸³ ». Le Père Balthasar consacre plusieurs pages au prophétisme littéraire. Son propos s'applique aussi à Péguy :

Le prophétisme de Bernanos n'est rien d'autre ici que la liberté commune de l'homme chrétien, soulevée au-dessus d'elle-même jusqu'à la certitude d'une mission spéciale et d'un thème particulier à annoncer, au sein de la communion des saints [...] Les structures de l'Église sont éternelles et supra-temporelles ; les représentants administratifs reçoivent de façon prépondérante la forme de cette supra-temporalité. Le rôle des laïques est de sentir – et de souffrir – l'actualité toujours présente de la Révélation de Dieu à chaque instant du temps et sur le plan de la vie. La totale confiance en Dieu, qui permet à l'âme de passer au crible de l'esprit, se paie dans le monde au prix d'une résolution solitaire en faveur de la Vérité acceptée dans sa plénitude²²⁸⁴.

Cependant, on peut critiquer cette perception dialectique de la raison prophétique (celle des laïcs) et de la raison théologique (qui est le fait de l'institution). L'état de vie ne détermine pas absolument la fonction d'enseignement dans l'Église.

Exposer le message chrétien de manière organique, n'est-ce pas aussi la mission de ceux dont l'Église a fait les docteurs de la foi ? On sait que le magistère accorde ce titre à ceux qui, ayant manifesté une sainte vie et une parfaite orthodoxie, ont éclairé l'Église par leur science et leur érudition au service d'une meilleure intelligence de la foi. C'est cet enseignement qui constitue la note caractéristique de leur mission au service du peuple de Dieu²²⁸⁵.

Cette présentation des mystères de la foi peut être plus ou moins explicite, comme l'explique Jean-Paul II à propos de sainte Thérèse de Lisieux :

Son enseignement n'est pas seulement conforme à l'Écriture et à la foi catholique, il excelle par *la profondeur et la sagesse synthétique où il est parvenu*. Sa doctrine est à la fois une confession de la foi de l'Église, une expérience du mystère chrétien et une voie vers la sainteté [...] ; elle unit la théologie et la vie spirituelle, elle s'exprime avec vigueur et autorité, avec une grande capacité de persuasion et de communication [...]. L'enseignement de Thérèse exprime avec cohérence et intègre dans un ensemble harmonieux les dogmes de la foi chrétienne considérés comme doctrine de vie et expérience de vie [...]. Même si Thérèse n'a pas un corps de doctrine proprement dit, *de véritables éclairs de doctrine* se dégagent de ses écrits qui, comme par un charisme de l'Esprit-Saint, touchent au centre même du message de la Révélation dans une vision originale et inédite, présentant un enseignement de qualité éminente²²⁸⁶.

Cette connaissance éminente jaillit de la fréquentation de l'Écriture Sainte et des maîtres spirituels du Carmel. Qu'en est-il de Charles Péguy ? Dans sa polémique avec Fernand Laudet, le directeur des Cahiers énumère les sources de son travail théologique :

Premièrement le catéchisme (celui des petits enfants, Monsieur Laudet) ; dans le catéchisme les sacrements ; *Deuxièmement* la messe et les vêpres ; le salut ; les offices ; la liturgie ; *Troisièmement* les évangiles ; *Quatrièmement*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 1940, bibliothèque histoire, Paris, Albin Michel, 1997.
- LECLERCQ Jean, *L'amour des Lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du moyen âge*, Cerf, Paris, 1990³.
- LECOQ Anne-Marie (édition établie et annotée par), *La querelle des Anciens et des Modernes. XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2001.
- LEDUC Jean, *L'enracinement de la République 1879-1918*, « Histoire de la France contemporaine », sous la direction de Dominique Borne, « carré-histoire », Paris, Hachette, 1991.
- LE GALL André, *Corneille en son temps et en son œuvre. Enquête sur un poète de théâtre au XVII^e siècle*, « grandes bibliographies », Paris, Flammarion, 1997.
- *Pascal*, « grandes biographies », Paris, Flammarion, 2000.
- LE GOFF Jacques, *Saint Louis*, « Bibliothèque des histoires », NRF, Paris, Gallimard, 1996.
- LEMIEUX Emmanuel, *Pouvoir intellectuel. Les nouveaux réseaux*, Paris, Denoël Impacts, 2003.
- LUBAC Henri de, *Catholicisme. Aspects sociaux du dogme*, Le Cerf, Paris, 1946.
- MALRAUX André, *Antimémoires*, tome 1, *Le Miroir des Limbes*, NRF, Paris, Gallimard, 1972, réédité en livre de poche, Folio, 2001.
- MARCHASSON Yves, article « Renan », *Supplément au dictionnaire de la Bible* (sous la direction de Henri Cazelles et André Feuillet), Paris, 1981, col. 277-344.

- MASSIS Henri, *Maurras et notre temps*, La Table Ronde, Paris, 1961.
- MAYEUR Françoise, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Louis-Henri PARIAS éd., tome III, *De la Révolution à l'École républicaine*, Paris, Nouvelle Librairie de France, G.-V. Labat éditeur, 1981, p. 523-559.
- MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la III^e République, 1871-1898*, « Nouvelle histoire de la France contemporaine » 10, Paris, Seuil, 1973.
- MERCURY Francis, *Renan*, Paris, Olivier Orban, 1990.
- MESNARD Jean, « Jansénisme et littérature », dans *Le statut de la littérature. Mélanges offerts à Paul Bénichou*, édités par Marc Fumaroli, Genève, Librairie Droz, 1982, p. 117-135.
- MICHEL Henri, *Histoire de la France Libre*, Paris, P.U.F, 1972.
- MINOIS Georges, *Histoire de l'athéisme. Les incroyants dans le monde occidental des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1998.
- MIQUEL Pierre, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, 1973.
- MËLLER Charles, *Sagesse grecque et paradoxe chrétien. Témoignages littéraires*, Tournai, Paris, Casterman, 1950².
- MOURRAL Isabelle, *La conscience et la vie de Bergson*, Paris, PUF, 1996.
- PERROT Georges, *Centenaire de l'École normale supérieure*, Paris, Hachette, 1895.
- PASCAL Blaise, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, bibliothèque de la Pléiade,

NRF, Paris, Gallimard, 1954.

- *Les Provinciales*, édition présentée, établie et annotée par Michel Le GUERN, Paris, Gallimard, Folio, 1987.

PERNOUD Régine, *Vie et mort de Jeanne d'Arc*, Paris, Marabout, 1953.

PEYREFITTE Alain, *C'était de Gaulle*, tome 2 : « La France reprend sa place dans le monde », Paris, Éditions de Fallois, Fayard, 1997.

PIE X, *Écrits doctrinaux*, Paris, Pierre Téqui, 1975.

POULAT Émile, *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982.

- *L'ère postchrétienne. Un monde sorti de Dieu*, Paris, Flammarion, 1994.

- article « Modernisme », *Encyclopedia Universalis*, t. 15, Paris, 1996, p. 549-552.

- *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, Paris, Albin Michel, 1996³.

PRIGENT Michel, *Le héros et l'État dans la tragédie de Pierre Corneille*, Paris, Quadrige, Presses Universitaires de France, 1998².

PSICHARI Henriette, *Des Jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, Grasset, 1962.

REBERIOUX Madeleine, *La République radicale ? 1898-1914*, « Nouvelle histoire de la France contemporaine » 11, Paris, Seuil, 1975.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

QUONIAM Théodore, *De la sainteté de Péguy*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929.

- « Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Péguy », *Bulletin de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, n° 87, janvier-juin 1968, p. 1-14.

RECLUS Maurice, *Le Péguy que j'ai connu*, Paris, Hachette, 1951.

RENIS Jan, *La conception de la grâce dans l'œuvre de Péguy*, mémoire de licence en philosophie et en lettres, Louvain, année académique 1959-1960.

REY Jean-Michel, *Colère de Péguy*, Textes du XX^e siècle, Paris, Hachette, 1987.

REY-HERME Yves, *Charles Péguy Alain-Fournier. Correspondance. Paysage d'une amitié*, Paris, Fayard, 1990 (édition revue et augmentée).

RIBY Jacques, *Péguy et Pascal. Notes et souvenirs*, brochure hors-commerce, sans lieu, 1947.

RIQUETTE Josette, *Corneille vu par Péguy. Exposé et critique*, mémoire présenté pour l'obtention du grade de licencié en philologie romane, Université catholique de Louvain, Institut de philosophie et lettres, septembre 1962.

ROBINET André, *Péguy entre Jaurès, Bergson et l'Église. Métaphysique et politique*, « Recherches », Paris, Seghers, 1968.

ROLLAND Romain, *Péguy*, 2 tomes, Paris, Éditions Albin Michel, 1944.

ROUSSEAUX André, *Le prophète Péguy. Introduction à la*

lecture de l'œuvre de Péguy, Première partie : *Le poète de l'incarnation*, « Les Cahiers du Rhône », n° 6, Neuchâtel, Éditions la Baconnière, décembre 1942.

SABIANI Julie, « Lanson lecteur de Péguy », *L'amitié Charles Péguy*, n° 38, 10^e année, avril-juin 1987, p. 100-103.

SAFFREY Albert (présenté par), *Une amitié française. Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland*, « Cahiers Romain Rolland » Cahier 7, Paris, Albin Michel, 1955.

SARNA Wanda, « Péguy et Bergson : vers le jaillissement de la vie », dans *Le Porche. Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg*, n° 6 (mars 2000), p. 49-55.

SAROCCHI Jean, « Péguy, lecteur de Renan », *Chronique*, supplément au bulletin de littérature ecclésiastique, institut catholique de Toulouse, n° 3 (1993), p. 21-35.

SCHOLTUS Robert, « Une théologie de l'incarnation : 'la seule position chrétienne' », *L'Amitié Charles Péguy*, n° 34, avril-juin 1986, p. 74-82.

SOREL Georges, « Le réveil de l'âme française : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* », *L'Action française* du 14 avril 1910.

THARAUD Jérôme et Jean, *Notre cher Péguy*, Genève, La Palatine, Paris, Librairie Plon, 1926.

TJO Jung Ok, *La figure de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Péguy de 1910 à 1914*, thèse de doctorat ès-lettres, sous la direction de Madame Simone Fraisse, Université de la Sorbonne nouvelle, Paris, 1978.

- VADE Yves, *Péguy et le monde moderne*, mémoire dactylographié de diplôme d'études supérieures, sous la direction de Jean Fabre, Université de Paris, Faculté des Lettres, juin 1955.
- VIAUX D., « Péguy socialiste », *Foi et Vie*, n° 2, mars 1982, p. 42-77.
- VOINSON Daniel, *Héroïsme et sainteté selon Péguy dans les deux « Jeanne d'Arc »*, mémoire de diplôme d'études supérieures de lettres modernes, sous la direction de Monsieur Levillant, Université de Nancy, novembre 1962.
- VOYENNE Bernard, *Pascal-Proudhon-Péguy*, Nice, Presses d'Europe, 1993.
- WAJNGART Annick, « Péguy et Jaurès », *Bulletin de la société d'études Jaurésiennes*, onzième année, n° 36, janvier-mars 1970, p. 9-12.
- ZANDER Léon, « Péguy et l'espérance chrétienne », dans *L'Amitié Charles Péguy*, n° 80, octobre-décembre 1997, p. 211-217.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'horizons assez différents et à des époques diverses, *Les critiques de notre temps et Péguy*, présentation par Simone FRAISSE, Paris, Éditions Garnier Frères, 1973.

19. Cf. René Descartes, première maxime, *Discours de la méthode*, troisième partie. Ce que dit le philosophe de la morale s'applique à notre recherche !

20. Cf. Jn 1, 9.

21. Notre démarche est donc aussi un peu différente de celle engagée par le Père Jossua depuis maintenant de nombreuses années. Nous avons cependant tiré un grand profit de la lecture de son œuvre critique. Cf. Jean-Pierre JOSSUA, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, 4 tomes, Paris, Beauchesne, 1985, 1990, 1994 et 1996, spécialement les textes d'introduction à chaque volume. Pour une approche plus méthodologique, cf., du même auteur, *La littérature et l'inquiétude de l'absolu*, Paris, Beauchesne, 2000.

22. J.-P. JOSSUA, *La littérature et l'inquiétude de l'absolu*, *op. cit.*, p. 50.

23. Nous nous contentons ici des grandes lignes. Nous reviendrons tout au cours de notre travail sur certains éléments historiques importants comme le mouvement ouvrier, le parti radical ou les organisations anarchistes et socialistes.

24. Cf. Jean LEDUC, *L'enracinement de la République 1879-1918*, « Histoire de la France contemporaine », sous la direction de Dominique Borne, « carré-histoire », Paris, Hachette, 1991, p. 22-35.

25. Paul HAZARD, *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris, réédition dans Le livre de Poche », 1994, p. 7.

26. Pour une vue d'ensemble, cf. Jean-Jacques TATIN-GOURIER, *Lire les Lumières*, Paris, Dunod, 1996.

27. Didier DELEULE, article « Libéralisme », dans Michel Delon éditeur, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 645-648, ici p. 645.

28. Cf. Jacqueline LALOUETTE, *La libre pensée en France 1848-1940*, bibliothèque histoire, Paris, Albin Michel, 1997, spécialement le chapitre IV : « Entre déisme et athéisme », p. 143-182.

29. Cf. *ibid.*, chapitre V, « La critique libre penseuse des dogmes, des croyances, des pratiques culturelles et des Ecritures », p. 183-218.

30. Cf. *ibid.*, p. 156.

31. *Ibid.*, p. 214.
32. Cf. Georges MINOIS, *Histoire de l'athéisme. Les incroyants dans le monde occidental des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1998, p. 449.
33. Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Dits et écrits (1954-1988)*, tome IV, 1980-1988, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, Bibliothèque des sciences humaines, NRF, Paris, Gallimard, 1994, p. 562-578, ici p. 571.
34. Augusto DEL NOCE, *L'époque de la sécularisation*, Paris, Éditions des Syrtes, 2001, p. 35-36.
35. Cf. Anne-Marie LECOQ (édition établie et annotée par), *La querelle des Anciens et des Modernes. XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2001, spécialement la postface de Jean-Robert Armogathe, « Une ancienne querelle », p. 801-849. Jürgen Habermas estime cependant qu'il faut situer l'origine de la Modernité dans cette querelle puisqu'il s'agit d'abord d'un débat esthétique. Mais alors, pourquoi ne pas remonter à l'humanisme de la Renaissance, qui représente aussi une mutation esthétique ? Cf. Jürgen HABERMAS, *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, « Bibliothèque de philosophie », NRF, Paris, Gallimard, 1988 (pour la traduction française), p. 9-10.
36. III, 1455.
37. Formule de Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE dans *Histoire religieuse de la France contemporaine*, tome 2, 1880/1930, Paris, Bibliothèque historique Privat, 1986, p. 13. Pour une vue d'ensemble, il est aussi possible de consulter Jacques GADILLE, « Le temps de la démocratie et de l'expansion européenne – Courants de théologie et de spiritualité dans le monde catholique », André ENCREVE, Jacques GADILLE et Jean-Marie MAYEUR, « Le christianisme en Europe des années 1860 à la première guerre mondiale – La France », dans COLLECTIF, *Histoire du christianisme*, tome 11, *Libéralisme, industrialisation, expansion européenne (1830-1914)*, Paris, Desclée, 1995, p. 349-366 et p. 501-544.
38. Cf. Frédéric GUGELOT, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, CNRS éditions, Paris, 1998. On pourra aussi consulter Gérard CHOLVY, *Etre chrétien en France au XIX^e siècle (1790-1914)*, Paris, Seuil, 1997, p. 160-165.
39. Cf. Frédéric GUGELOT, *La conversion des intellectuels au*

catholicisme en France, op. cit., p. 76-84.

40. Contentons-nous pour l'instant du seul témoignage d'un grand converti : « Les livres d'Ernest Renan ont eu sur ma jeunesse, sur ma famille, sur tous ceux qui m'entouraient une influence déprimante et presque mortelle. Ils m'ont jeté dans un abîme de doute et de désespoir, à l'époque où n'ayant pas en moi-même les ressources morales et scientifiques nécessaires pour réagir, j'acceptais comme l'ont fait tant de pauvres enfants, les affirmations et les insinuations de ce mauvais maître. Dans cette crise affreuse, j'ai failli perdre mon âme et ma vie et je n'en suis sorti que par un véritable miracle, le Sauveur lui-même ayant daigné venir au secours de cet adolescent trompé, asphyxié et empoisonné ». Lettre de Paul Claudel à Henriette Psichari du 7 juillet 1932, dans Henriette PSICHARI, *Des Jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, Grasset, 1962, p. 142-143.

41. Cf. Gérard CHOLY et Yves-Marie HILAIRE (sous la direction de), *Histoire religieuse de la France (1880-1914)*, Paris, Éditions Privat, 2000, p. 147-180.

42. Cité dans Lucien THOMAS, *L'Action Française devant l'Église de Pie X à Pie XII*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1965, p. 41.

43. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE dans *Histoire religieuse de la France contemporaine, op. cit.*, p. 149-150.

44. Emile POULAT, *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982, p. 48-49. On pourra aussi consulter avec fruit du même auteur, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, Paris, Albin Michel, 1996³.

45. La dernière tentative en date est celle de Pierre COLLIN, dans *L'audace et le soupçon La crise du modernisme dans le catholicisme français (1893-1914)*, « Anthropologiques », Paris, Desclée de Brouwer, 1997.

46. La meilleure biographie, et la plus récente, est certainement celle de Robert BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, Paris, Robert Laffont, 1994. Mais la plupart de ceux qui ont écrit sur Péguy (Halévy, Tharaud, Rolland, Robinet, Challaye, Daniel-Rops... Cf. notre bibliographie) retracent au moins à grands traits les différentes péripéties de la vie de notre auteur.

47. En avril 1889, le proviseur du lycée d'Orléans porte sur le bulletin du jeune garçon cette appréciation : « Toujours très bon écolier, mais j'en reviens à mon conseil du premier trimestre : gardons-nous du scepticisme et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temps-là, tous les ans, à l'automne, les bons laboureurs, ton père, le mien, les pères de nos amies, toujours les mêmes, labourent avec le même soin les mêmes terres, les terres là-haut, et les ensemencent. Voilà ce qui garde tout ». P, 33.

265. Cf. I, 383.

266. III, 97-98.

267. Cf. II, 757.

268. I, 550.

269. I, 55-117. Il publie sous le pseudonyme de Pierre Baudouin, du nom d'un de ses amis d'enfance mort à vingt-et-un ans en juillet 1896 d'une typhoïde. Sa sœur Charlotte épousera Péguy en octobre de l'année suivante.

270. I, 34-39.

271. I, 34.

272. Cf. G. LEROY, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, *op. cit.*, p. 79.

273. Cf. F. CHALLAYE, *Péguy socialiste*, Paris, Amiot-Dumont, 1954, p. 58.

274. Cf. I, 35.

275. Cf. *idem*.

276. I, 38.

277. Cf. I, 57.

278. *Idem*.

279. I, 63.

280. II, 461.

281. Mais les bourgeois ici sont les leaders du mouvement socialiste avec qui Péguy polémique.

282. G. LEROY, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, *op. cit.*, p. 81.

283. Cf. I, 70.

284. I, 70.

285. Cf. I, 71.

286. I, 72.

287. I, 73.

288. I, 74.

289. Mais les souffrances corporelles sont pratiquement inexistantes, cf. I, 75.
290. I, 80.
291. I, 77.
292. I, 78.
293. Cf. A. ROBINET, *Péguy entre Jaurès, Bergson et l'Église. Métaphysique et politique*, « Recherches », Paris, Seghers, 1968, p. 112-123.
294. Cf. I, 82.
295. Cf. I, 85.
296. Cf. I, 87.
297. Cf. I, 88-89.
298. I, 95.
299. I, 34.
300. I, 39.
301. I, 555.
302. I, 562.
303. Cf. I, 100.
304. Cf. I, 105.
305. I, 109.
306. I, 112.
307. I, 729.
308. I, 47.
309. Cf. R. BURAC, *Péguy. La révolution et la grâce*, *op. cit.*, p. 113-114.
310. I, 316.
311. Propos de Jaurès cité en I, 363.
312. P, 33.
313. P, 38.
314. Cf. P, 37.
315. Cf. P, 122.
316. Cf. P, 156.
317. Cf. I, 457 ; I, 460 ; I, 1288.

318. Péguy entend par là ce qui est capable de former et de convaincre une conscience.
319. I, 1288.
320. II, 759.
321. Cf. II, 761.
322. Cf. I, 189.
323. Cf. I, 191.
324. Cf. I, 303.
325. Cette loi supprimait le tirage au sort et instituait un service militaire général d'au moins un an pour les titulaires de diplômes, les soutiens de famille et les futurs desservants du culte et de trois ans pour les autres.
326. Cf. II, 120.
327. Cf. II, 776.
328. Cf. R. BURAC, *Charles Péguy, op. cit.*, p. 175.
329. Cf. III, 922.
330. III, 936.
331. Cf. III, 937.
332. III, 96. Voilà pourquoi aussi il est possible de passer du nationalisme sincère, celui qui était inculqué aux petits enfants de France au lendemain de la défaite de 1870, au véritable internationalisme. Cf. I, 796.
333. I, 391.
334. Discours de Jaurès à la Chambre des députés du 19 juin 1897, cité I, 367.
335. I, 371.
336. Cf. I, 204.
337. I, 547.
338. I, 693.
339. Cf. I, 729.
340. « Je doute qu'on puisse caractériser Péguy comme réformiste, si l'on prend ce terme dans un sens social-démocrate. Il y a aussi dans ses écrits de quoi alimenter une critique radicale du réformisme parlementaire. Sa critique de Jaurès relève de ce registre : il ne s'agit que de petits arrangements qui ne sont pas à la hauteur de la tâche [...] Sa conception de la politique excède

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

557. Président du Sénat, il avait été la première personnalité politique à être convaincu de l'innocence de Dreyfus.
558. P, 358.
559. Acte IV, scène 7, cité I, 751, 752 ; III, 317...
560. Cf. III, 20.
561. Cf. III, 23, ou Péguy parle de « ces deux ordres de grandeur » : il s'agit de la mystique républicaine et de la mystique royaliste.
562. Cf. III, 27.
563. III, 28.
564. Encore Pascal !
565. Cf. III, 28.
566. Cf. III, 29-30.
567. III, 45.
568. « Car tel est le propre de la mystique : une action qui trouve sa justification, sa raison d'être et sa puissance dans une fidélité à une ligne de pensée. La mystique n'est pas désincarnée, elle est force, dans une action ; mais elle n'est pas non plus 'inanimée' (sans souffle, sans esprit) comme l'est l'action vaine (vide et sans but) de la politique, grâce à une fidélité de pensée. La mystique, ainsi, comme l'âme charnelle, se révèle être un mouvement unifiant de deux termes a priori contradictoires : comme l'âme charnelle était l'union parfaite du corps et de l'esprit, la mystique est ici l'union de l'idée et de sa mise en œuvre. Que serait une action sans fondement, sans origine et sans but, c'est-à-dire sans fidélité ? Qu'est-ce qu'une idée qui ne prendrait pas forme, sans moyens de réalisation ? L'esprit et le corps, l'idée et l'action, l'âme charnelle, la mystique dessinent, dans des domaines différents, religieux, humain, ou politique, un même mouvement ». Muriel CONROY, *Ame charnelle, mystique, lecture. Une équivalence significative dans les textes de Péguy*, mémoire de maîtrise sous la direction de Madame Gerbod, Université Paris X-Nanterre, juin 1980, p. 22-23.
569. « Enfin ce qu'il nous faudrait, mon Dieu, il faudrait nous envoyer une sainte... qui réussisse ». P, 372.
570. « 'L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance' (*Notre jeunesse*). C'est là dégager l'essence même de l'authenticité : rester fidèle à soi-même, préserver l'élan initial, la pureté

première, de toutes les raideurs de l'habitude. Façonné par la philosophie bergsonienne, Péguy sait combien la souplesse des attitudes, des règles et des méthodes peut seulement traduire l'incarnation de la mystique dans la réalité, en évitant les scléroses de l'idée toute faite, de l'idée fixe, du préjugé, de l'anathème, du cloisonnement des esprits dans des cadres figés ». André Le Révérend, « Mystique et politique chez Péguy et Lyautey », dans *Littérature et société*, recueil d'études en l'honneur de Bernard Guyon, Desclée de Brouwer, Paris, 1973, p. 221-229, ici p. 222-223.

571. I, 678.

572. « Cependant nos bons collègues des différentes Académies trouvaient le moyen de ne point couper ou plus tard de rétablir le lien académique et mondain qui unissait entre elles leurs précieuses personnes. Le père n'était plus rien pour le père ; le fils n'était plus pour le père ; le frère ne connaissait plus le frère ; mais nos collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et nos collègues des Sciences *morales* et politiques étaient toujours nos collègues. Misère ». II, 436.

573. III, 37.

574. R. DADOUN, « Une affaire de mystique », dans *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du Colloque organisé par l'Université d'Orléans et le Centre Péguy les 29-30-31 octobre 1981, Paris, PUF, 1983, p. 9-16, ici p. 14. Mais nous gardons, pour notre part, l'expression « dialectique » parce qu'elle peut aussi signifier une rupture, le passage d'un ordre à un autre.

575. « La démocratie a besoin d'une élite, qui y représente la seule supériorité qu'elle reconnaisse, celle de l'esprit ». Georges Perrot, *Centenaire de l'Ecole normale supérieure*, Paris, Hachette, 1895, p. XLV.

576. Christophe CHARLE, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, « le sens commun », Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 170.

577. Cf. I, 433.

578. Cf. I, 522 sq. Ernest Renan a écrit *L'avenir de la science* en avril 1849 mais le livre ne sera publié qu'en 1890.

579. Cf. III, 1453.

580. « A la différence des historiens allemands dont il s'est, au début, profondément inspiré, il a su introduire une approche psychologique de ses personnages, allant jusqu'à y mêler ses propres sentiments et de nombreuses allusions à l'histoire de son temps ». Charles CHAUVIN, *Renan (1823-1892)*, « biographies », Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 99. On pourra

aussi consulter : Francis MERCURY, *Renan*, Paris, Olivier Orban, 1990.

581. *Vie de Jésus*, 13^e édition, préface, cité par Yves MARCHASSON, article « Renan », *Supplément au dictionnaire de la Bible* (sous la direction de Henri Cazelles et André Feuillet), Paris, 1981, col. 277-344, ici col. 338. Péguy dira à son ami Joseph Lotte : « Renan est stupide sur le miracle », cité par Jean SAROCCHI, « Péguy, lecteur de Renan », *Chronique*, supplément au bulletin de littérature ecclésiastique, Institut catholique de Toulouse, n° 3 (1993), p. 21-35, ici p. 23.

582. « A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité », *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1884), cité par Charles CHAUVIN, *Renan (1823-1892)*, *op. cit.*, p. 118.

583. En 1889, dans un discours de réception à l'Académie française, il se lance dans une satire féroce des idoles du moment : le XVIII^e siècle, « où l'on avait la liberté de penser, mais où en vérité l'on pensait si peu qu'il n'y avait pas grand profit » ; – la Révolution, « moment unique, où l'humanité a fait servir à son progrès tous les scélérats et les monstres accumulés en elle par l'hérédité » ; – le Romantisme, « qui a produit tant de livres excellents, dont aucun ne sera probablement lu plus tard ». Propos rapportés par Romain Rolland, qui assistait à la scène, cf. *Péguy*, Paris, Éditions Albin Michel, 1944, tome 1, p. 141.

584. Cf. II, 530. On retiendra le jugement mesuré de Léon Blum qui écrit à la mort de Renan : « Sans doute l'ondoisement voulu de sa pensée a justifié les jugements les plus curieusement dispersés. Mais quel intérêt eût-on vu à exprimer un jugement trop réfléchi sur une métaphysique trop passée de mode ? [...] L'histoire reconnaîtra que Renan n'a pas joué un grand rôle dans l'évolution contemporaine de l'idée religieuse. Ce furent des motifs d'ordre politique qui assurèrent à la *Vie de Jésus* un retentissement hors de toute proportion avec sa portée réelle. Comment d'ailleurs Renan eût-il pu exercer sur la masse une action directe et durable ? Son nom fut peut-être populaire. Son oeuvre ne le fut jamais. Elle ne le fut ni par l'esprit ni par la lettre. [...] C'est pourquoi, à la différence de Voltaire, l'état d'esprit qu'il suscita n'est encore ni très nettement défini, ni très général ». *Revue blanche*, novembre 1892, repris dans *Cahiers Léon Blum*, n° 32, octobre 1999, *Léon Blum avant Léon Blum. Les années littéraires, 1886-1914*, « Premiers paradoxes sur Renan », p. 139-149, ici p. 139-140.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

790. P. 477.
791. *Ethique à Nicomaque*, 1116 a 2-3, cité p. 477.
792. *Volonté de puissance*, § 68, b.
793. Rémi BRAGUE, « Le problème de l'homme moderne » dans *Charles Taylor et l'interprétation de l'identité moderne*, sous la direction de Guy Laforest et Philippe de Lara, Paris, Cerf, 1998, p. 217-229, ici p. 228.
794. Denis TILLINAC, *Les masques de l'éphémère*, Paris, La Table Ronde, 1999, p. 86.
795. Qui lui se réclame ouvertement de Péguy, cf. son ouvrage : *Le mécontemporain. Péguy, lecteur du monde moderne*, Paris, NRF, Gallimard, 1991.
796. Paul BENICHO, *Le sacre de l'écrivain 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, José Corti, 1973³, p. 249, note 203.
797. Emile POULAT, article « Modernisme », *Encyclopedia Universalis*, t. 15, Paris, 1996, p. 549-552, ici p. 550.
798. Le Père de Lubac disait à un jeune prêtre récemment ordonné : « Je vous souhaite l'anticléricalisme des saints ! »
799. On se rappelle ce que Péguy jeune étudiant écrivait au Journal cléricale, *Le progrès du Loiret*, qui, en octobre 1898, s'était ému de voir de jeunes orléanais militer dans le camp socialiste : « Personnellement j'ai beaucoup souffert déjà de l'ingérence cléricale dans ma vie. Si vous continuez à exciter contre nous nos parents ; si vous continuez à essayer de désunir nos familles ; si vous ne respectez pas notre vie privée, je serai forcé de vous envoyer deux de mes amis ; j'aurai soin de les choisir parmi ceux qui ne sont pas d'Orléans pour que vous n'ayez pas à les dénoncer ». I, 123. Cf. aussi René REMOND, *L'anticléricalisme en France. De 1815 à nos jours*, collection « Historiques », Paris, Éditions complexe, 1985 (nouvelle édition augmentée et mise à jour), p. 68-69.
800. *Ibid.*, p. 81-82. Mais dans l'Affaire Dreyfus ce sont les Augustins de l'Assomption qui se sont illustrés, si l'on peut dire, par un antisémitisme absolu. Tant les jésuites que la hiérarchie sont restés tout à fait prudents.
801. Cf. I, 122.
802. Député, fondateur et recteur de l'Institut catholique de Paris.
803. I, 239.

804. Cf. I, 247-257.
805. I, 278.
806. Cf. I, 386-387.
807. I, 453.
808. I, 394.
809. I, 659.
810. Cf. I, 904.
811. I, 463.
812. Cf. I, 708.
813. I, 1078.
814. Cf. I, 1152.
815. I, 702-703.
816. Cf. I, 1287.
817. Cf. I, 1327-1328.
818. Cf. I, 1328.
819. Cf. I, 1056.
820. I, 1293.
821. I, 722.
822. I, 1342.
823. Cf. I, 1343.
824. Cf. I, 1285.
825. Publiée en 1891 chez Alcan, sous le titre *De la réalité du monde sensible*.
826. Cf. I, 842.
827. Cf. I, 1283.
828. Cf. I, 1006.
829. Mais Péguy distingue la hiérarchie, « des bandes démagogiques de journalistes cléricaux » (II, 520). C'est la première qui a relativement épargné Renan. Nous voyons ici fonctionner une distinction que nous avons déjà mise en place à propos de l'affaire Dreyfus.
830. Cf. ce que Péguy dit de Dreyfus, III, 143.
831. P, 1052 et 1054.

832. III, 101.
833. Cf. *idem*.
834. II, 906.
835. Ce qu'est le christianisme.
836. III, 639 et 640.
837. III, 1367.
838. III, 643. Péguy semble ici faire allusion à la démarche tentée par Jacques Maritain auprès de la belle-mère et de la femme de l'écrivain pour obtenir le baptême des enfants Péguy. Mais la remarque a une valeur générale.
839. *Idem*.
840. Cf. III, 644.
841. III, 699.
842. Cf. III, 646-647.
843. III, 647.
844. III, 668.
845. Au sens propre, et non au sens figuré comme le dira plus tard Julien Benda.
846. Jean DELAPORTE, *Connaissance de Péguy*, t. 2, Paris, Plon, 1959 (édition revue et augmentée), p. 272.
847. II, 915.
848. Cf. André BOLAND, *La crise moderniste hier et aujourd'hui. Un parcours spirituel*, « le point théologique » n° 35, Paris, Beauchesne, 1980, p. 17.
849. Robert BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 259. Cf. Géraldy LEROY, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1981, p. 219.
850. On trouvera l'intégralité de l'article de François Le Gris, III, 1611-1619, ici p. 1611.
851. III, 1615.
852. III, 555 et 557.
853. « Je sais qu'on a mené probablement encore dans le monde catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1040. Jacques CHEVALIER, *Bergson et le Père Pouget*, Paris, Plon, 1954, p. 69.
1041. On consultera surtout Philippe SOULEZ, Frédéric WORMS, *Bergson*, « grandes biographies », Paris, Flammarion, 1997.
1042. C'est volontairement que nous ne parlons pas des cours de Bergson qui ont été publiés ces dernières années par Jean Guitton puis par Henri Hude. Ce dernier affirme qu'il n'est pas possible de comprendre Bergson sans faire référence aux cours qu'il donna (« Si ce livre apporte du neuf, c'est qu'il est le premier écrit sur Bergson à se fonder sur une connaissance complète et précise des deux moitiés de son œuvre [l'œuvre publiée et ses cours] », Henri HUDE, *Bergson I.*, « Philosophie européenne », Paris, Éditions Universitaires, 1989, p. 11). Or Bergson a toujours refusé que soient publiés ses cours. C'est bien le signe qu'il estimait que ceux-ci (donnés à des lycéens ou à de jeunes universitaires) ne reflétaient pas sa pensée, d'autant plus qu'il devait plier son enseignement aux exigences des programmes académiques. Un propos à Jean Guitton est caractéristique : « On n'enseigne bien que les matières sur lesquelles on ne fait pas un travail personnel de prospection et de recherche, et où on livre les vérités traditionnelles, celles sur lesquelles, comme dit Descartes, s'accorde le gros des sages. Et j'avais comme maxime, même au Collège [de France] de ne pas tirer de mes recherches présentes le sujet direct de mes cours », cité par P. SOULEZ, *Bergson*, *op. cit.*, p. 70.
1043. Le règlement universitaire imposait à l'époque la rédaction de deux thèses : l'une en français, l'autre en latin. Pour cette dernière Bergson choisit pour sujet : *Quid Aristoteles de loco senserit*.
1044. Bergson résout ainsi les fameux paradoxes de Zénon d'Elée.
1045. Henri BERGSON, *Œuvres*, Édition du centenaire, textes annotés par André Robinet, introduction par Henri Gouhier, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 145.
1046. Jean-Louis VIEILLARD-BARON, *Bergson*, « Que sais-je ? » n° 2596, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 43. On pourra aussi lire avec profit du même auteur : *Bergson et le bergsonisme*, collection Synthèse, série Philosophie, Paris, Armand Collin, 1999.
1047. C'est l'expression qu'emploie Gustave Belot dans la recension qu'il fit de l'ouvrage dans la *Revue philosophique*, t. 44, 1897, p. 182-199.
1048. J.-L. VIEILLARD-BARON, *Bergson*, *op. cit.*, p. 47.

1049. BERSON, *Œuvres complètes*, Édition du Centenaire, *op. cit.*, p. 714. Il y a là, comme le souligne Jeanne HERCH, un rapprochement intéressant avec le Docteur angélique : « A ce propos, songeons un instant à Thomas d'Aquin. On se souvient que selon lui, à partir du moment où les espèces se situent au niveau des corps, elles impliquent la répétition des individus. L'être humain, selon lui, se situe, dans la hiérarchie des êtres, à la limite entre le matériel et le spirituel. Mais comme il constitue une espèce, il appartient encore au domaine des corps. La hiérarchie des anges, en revanche, ne comporte, à chaque degré, qu'un ange unique, sans aucune répétition, chaque ange étant absolument immatériel. Dans un contexte tout différent, nous trouvons chez Bergson quelque chose s'analogue. Pour les deux penseurs, c'est la matière qui est à l'origine de la répétition ; en revanche, l'élan vital implique l'unicité, la créature chaque fois unique ». Dans *L'étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, Paris, Folio essais 216, 1993 (réédition), p. 344.

1050. Cité par J.-L. VIEILLARD-BARON, *Bergson*, *op. cit.*, p. 81.

1051. Cf. F.-J. THONNARD, *Précis d'histoire de la philosophie*, Paris, Tournai, Rome, Desclée, 1955 (nouvelle édition), p. 902.

1052. Cf. Emile BREHIER, *Histoire de la philosophie*, t. III, *XIX^e-XX^e siècles*, édition revue et mise à jour par Lucien Jerphagnon et Pierre-Maxime Schuhl, Paris, Quadrige/PUF, 1964, p. 890.

1053. III, 958-959.

1054. III, 1440.

1055. « Les agrégés ont tant lu pour préparer des examens et des concours, ce qui n'est pas la meilleure manière de lire, ils ont tant chauffé de programmes, ils ont tant préparé d'auteurs que leurs lectures n'entrent pas dans leur âme profonde, à supposer qu'ils aient une âme profonde ». I, 910-911.

1056. Rapporté par André HENRY, *Bergson maître de Péguy*, Paris, Éditions Elzévir, 1948, p. 13.

1057. I, 571.

1058. Cf. I, 937.

1059. Raïssa MARITAIN, *Les grandes amitiés*, Bruges, Desclée de Brouwer, s.d. (nouvelle édition), p. 97 et 98.

1060. « Il y a un optimisme bergsonien, que Péguy n'a jamais partagé ; car Péguy, si naturellement chrétien, ne peut faire aucune confiance à un élan

vital qui, selon une des époques de la pensée bergsonienne, serait capable d'un continuel allègement, d'une croissante spiritualisation, et finirait par laisser derrière lui une matière résiduelle et dénuée d'être. Jusque dans ses années d'athéisme déclaré, Péguy reste un pascalien pour qui la misère terrestre ne doit pas être esquivée, mais assumée en toute droiture. Il ne peut s'agir pour lui d'une délivrance comme celle qu'entrevoit Bergson (si la notion de délivrance est applicable à un esprit aussi peu tourmenté) et qui aboutirait à une 'vision directe de l'esprit par l'esprit'. Si Péguy avait examiné les thèses bergsoniennes en elles-mêmes, au lieu de s'en tenir aux actes libérateurs de la méthode, tout l'aurait mené sans doute à rejeter aussi bien l'image d'une chevauchée de la vie se haussant jusqu'à conquérir par sa seule lancée l'immortalité, que la notion d'une mémoire humaine capable de volatiliser la matière en pure 'qualité' et de spiritualiser entièrement le réel ». Albert BEGUIN, « Note conjointe sur Bergson et Péguy », dans *Henri Bergson. Essais et témoignages inédits*, Neuchâtel, s.d., p. 321-327, ici p. 322.

1061. Cf. R. BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, op. cit., p. 211.

1062. Cf. Philippe SOULEZ, Frédéric WORMS, *Bergson*, op. cit., p. 115.

1063. Cf. R. BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, op. cit., p. 296.

1064. Cf. Jean BASTAIRE, « Bergson et la famille de Péguy », dans *L'Amitié Charles Péguy*, n°72, octobre-décembre 1995, p. 219-221.

1065. Cf. Henri BERGSON, *Œuvres*, Édition du centenaire, op. cit., p. 1175 et 1234-1240.

1066. P. SOULEZ, F. WORMS, *Bergson*, op. cit., p. 262-264.

1067. A. HENRY, *Bergson maître de Péguy*, op. cit., p. 26.

1068. II, 91.

1069. *Idem*.

1070. « Le corps, toujours orienté vers l'action, a pour fonction essentielle de limiter, en vue de l'action, la vie de l'esprit ». Bergson, *Matière et mémoire*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 316.

1071. « La philosophie cartésienne a été essentiellement une philosophie de l'ordre comme la philosophie bergsonienne est essentiellement une philosophie de la réalité ». III, 1257.

1072. Cf. II, 282-283.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1154. III, 1365.

1155. « *Polyeucte* n'est point une quatrième œuvre qui vient après trois autres. Il ne faut point dire, il ne faut point compter *Le Cid*, un ; *Horace*, deux ; *Cinna*, trois ; *Polyeucte*, quatre. Les trois premières sont entre elles et sur le même plan ; elles sont trois bases et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent en *Polyeucte*. Il fallait à ce faite les avancées de ces trois contreforts, les soubassements de ces trois avancées. Et à ces trois avancées, à ces trois anticipations, à ces trois promesses il fallut ce faite, il fallait ce chef et cette couronne. A ces commencements, à ces origines il fallait cette fin. *Polyeucte* ramasse en lui au même titre les trois premières grandes tragédies, et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent, elles s'achèvent, elles se couronnent en *Polyeucte*. Il est le bouquet d'épis de ces trois gerbes, de cette triple gerbe, il est la hache de ce triple faisceau. Ce système de quatre n'est plus seulement, n'est pas un système arithmétique, numérique. C'est un système organique, à base de trois, à un seul chef ». III, 307-308.

1156. Michel PRIGENT, *Le héros et l'Etat dans la tragédie de Pierre Corneille*, Paris, Quadrige, Presses Universitaires de France, 1998², p. 28.

1157. Cf. I, 773.

1158. *Le Cid*, acte I, scène VI, cité III, 151.

1159. III, 151.

1160. I, 900-901.

1161. I, 901. On se rappelle le propos de Léon Blum, grand bourgeois de Gauche, après la lecture du manuscrit de Lavergne : « C'est bien long, c'est ennuyeux, et puis c'est bien noir, il n'y a pas des gens aussi malheureux que ça ». I, 777.

1162. I, 900.

1163. Cf. *idem*.

1164. Cf. II, 179.

1165. Cf. II, 180.

1166. André LE GALL, *Corneille en son temps et en son œuvre*, op. cit., p. 285.

1167. II, 160.

1168. Cf. II, 154.

1169. II, 174.

1170. II, 763.

1171. Plus proche de nous, le critique littéraire Jules Lemaître écrit dans ses *Impressions de théâtre* : « *Polyeucte* est, de toutes les pièces de Corneille, celle qui a gagné le plus à vieillir ». Cité par Maurice RAT, *Théâtre complet de Corneille*, Paris, classiques Garnier, 1962, t. 2, p. 3. Dans une lettre à Robert Brasillach, Paul Claudel est d'un avis tout autre : « *Polyeucte* n'est qu'un fier-à-bras grotesque et ce n'est pas avec des tirades et des rodomontades imbéciles qu'on affronte l'Enfer ». Cité par Georges COUTON, *Corneille et la tragédie politique*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1984, p. 57.

1172. « Tel Proust, goûtant la joie de certaines impressions qui font pressentir qu'elles ont une certaine signification spirituelle et ne découvrant cette signification qu'après une longue quête, Péguy a goûté *Polyeucte* et n'a compris que bien plus tard l'impression de plénitude que cette œuvre lui avait donnée ». Françoise GERBOD, *Péguy, lecteur de Corneille, op. cit.*, p. 47.

1173. III, 1248.

1174. Cf. I, 458.

1175. I, 464.

1176. Cf. I, 465.

1177. II, 98.

1178. III, 224.

1179. *Idem*. Voilà pourquoi il est absolument faux de dire que pour Péguy héroïsme et sainteté constituent un couple antinomique, comme le fait Daniel VOINSON, dans *Héroïsme et sainteté selon Péguy dans les deux « Jeanne d'Arc »*, mémoire de diplôme d'études supérieures de lettres modernes, sous la direction de Monsieur Levailant, Université de Nancy, novembre 1962, p. 14 et suivantes. Certes, héroïsme et sainteté appartiennent à des ordres différents, infiniment séparés, si l'on veut et par fidélité à l'intuition pascalienne. Péguy le dit explicitement (Pléiade, ancienne édition, I, p. 1201, passage auquel l'auteur fait référence). Cette différence d'ordre s'explique parce que l'héroïsme appartient à l'ordre temporel et la sainteté à l'ordre éternel. Mais il y a cependant une continuité dynamique possible entre ces deux ordres, qui est l'effet, justement, de la grâce. Si cette continuité n'est plus reconnue, c'est tout l'édifice de la sainteté chrétienne d'après Péguy qui s'écroule.

1180. Lorsque Néarque voit dans le mouvement de Polyeucte la marque de la présomption (« Qui n'appréhende rien présume trop de soi »), le néophyte lui répond : « J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse » (Acte II, scène VI, vers 681).

1181. Polyeucte, dans le combat qu'il doit soutenir contre sa propre femme, implore l'aide de Néarque qui vient de mourir.

1182. III, 1368.

1183. Robert BRASILLACH, *Corneille*, *op. cit.*, p. 162.

1184. *Ibid.*, p. 166.

1185. André LE GALL, *Corneille en son temps et en son œuvre*, *op. cit.*, p. 255.

1186. *Ibid.*, p. 265.

1187. On ne peut donc suivre Sainte-Beuve lorsqu'il donne une interprétation janséniste de Polyeucte sous prétexte qu'on y parle de la grâce. Cf. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. 1, *op. cit.*, p. 181-197. En revanche, le critique littéraire a raison de montrer combien le comportement de bien des personnalités jansénistes s'inspire de l'idéal chevaleresque et héroïque qui triomphe dans le théâtre de Corneille. Encore faut-il noter qu'il s'agit là du « premier » Port-Royal, celui de la Mère Angélique Arnauld à l'époque où elle est encore la dirigée de saint François de Sales.

1188. Cf. I, 774-775.

1189. III, 274.

1190. III, 276.

1191. Cf. *idem*. D'ailleurs cette pièce fut l'occasion pour Racine d'une réconciliation avec le mouvement port-royaliste dans lequel il avait été éduqué.

1192. « Les tragédies de Racine sont des sœurs séparées alignées qui se rassemblent. Les quatre tragédies de Corneille sont une famille liée. D'une tragédie de Racine on peut faire une carte. D'une tragédie de Corneille on ne peut donner qu'un schéma, comme ceux que l'on voit dans les livres d'histoire naturelle ». III, 297. Cf. Michel PRIGENT, *Le héros et l'Etat dans la tragédie de Pierre Corneille*, *op. cit.*, p. 19, ou encore Robert BRASILLACH, *Corneille*, *op. cit.*, p. 156-157.

1193. La première pièce de Racine, *Les frères ennemis*, s'achève dans un bain de sang. Dans Corneille, la mort est souvent au rendez-vous, parce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Propos rapporté par Joseph BARBIER, *la prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, Paris, Les Éditions de l'École, 1959, p. VI. On trouvera l'intégralité de cet entretien dans Joseph LOTTE, *Charles Péguy. Lettres et entretiens*, op. cit., p. 137-139.

1429. P, 1111.

1430. P, 917.

1431. Cf. *idem*.

1432. Cf. P, 695.

1433. P, 696.

1434. Ce commentaire du *Pater* est d'autant plus émouvant que Péguy, durant les années où il cherchait à résoudre humainement le problème du mal, ne put prononcer les paroles de la prière du Seigneur à cause du « Que votre volonté soit faite ». Cf. Albert BEGUIN, *La prière de Péguy*, Les Cahiers du Rhône, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1942, p. 57. A la suite du pèlerinage à Chartres, il confie à Joseph Lotte : « J'ai prié, mon vieux, comme jamais je n'ai prié. J'ai prié pour mes ennemis ; ça ne m'était jamais arrivé. Quand je dis ennemis, tu comprends bien que je ne parle pas des Laudet ; ceux-là, je suis capable de prier pour eux tous les jours. Mais il y a certains ennemis, certaines qualités d'ennemis, s'il fallait prier pour eux en temps normal, immanquablement j'aurais une crise de foie. Non, mon foie ne me le permettrait pas. Mon gosse est sauvé, je les ai donnés tous trois à Notre Dame ». Joseph LOTTE, *Charles Péguy. Lettres et entretiens*, op. cit., p. 158.

1435. Cf. P, 698.

1436. P, 703-704.

1437. P, 701.

1438. III, 1167.

1439. III, 1129.

1440. Cf. P, 707.

1441. Cf. III, 461-463.

1442. III, 927.

1443. III, 929.

1444. III, 928.

1445. He 12, 2.

1446. P, 388-389.
1447. III, 1464-1465.
1448. Cf. III, 99-100.
1449. Cf. saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa-IIae, 1, 2, ad 2.
1450. Cf. Jn 17, 3.
1451. I, 455-456. Ce texte date d'avril 1900.
1452. Michel HENRY, *La Barbarie*, Paris, Grasset, 1987, réédité dans la collection *Le livre de poche*, « biblio essais », 1988, p. 73-74.
1453. I, 456.
1454. Cité par Péguy, cf. I, 456.
1455. *Idem*.
1456. Au moins dans la classification Lafuma, cf. PASCAL, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, Gallimard, p. 1091-1093.
1457. *Ibid.*, p. 1093.
1458. Ph 3, 10.
1459. III, 1199.
1460. Cf. III, 1197.
1461. III, 1162.
1462. Cf. III, 1164.
1463. III, 1402-1403.
1464. III, 1404.
1465. *Idem*.
1466. *Idem*.
1467. III, 1403.
1468. Cf. III, 1402.
1469. III, 1401-1402.
1470. III, 1400.
1471. III, 1401.
1472. Teresa MARTIN SANZ, *Jeanne d'Arc et Péguy. L'histoire face au mystère*, thèse de doctorat de troisième cycle, sous la direction de Monsieur Jacques Viard, Université de Provence, Aix-en-Provence, juin 1987, p. 215.

1473. III, 1400.
1474. Cf. par exemple Jean ONIMUS, *Le sens de l'incarnation. Essai sur la pensée de Péguy*, thèse de doctorat ès-lettres, Université de Paris, Faculté des Lettres, Paris, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1950.
1475. III, 224.
1476. III, 234.
1477. P, 1028.
1478. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, Paris, 1998 (édition définitive), n° 463.
1479. Henri de LUBAC, *Catholicisme. Aspects sociaux du dogme*, Le Cerf, Paris, 1946, p. 120.
1480. III, 1397.
1481. III, 234.
1482. III, 235.
1483. III, 236.
1484. Jean ONIMUS, *Le sens de l'incarnation. Essai sur la pensée de Péguy*, *op. cit.*, p. 124. On fera cependant quelques réserves sur l'aspect légèrement anti-intellectualiste de ce texte. Il faudrait plutôt parler d'une connaissance raisonnable, mais cordiale, au sens pascalien du terme, des mystères de la foi.
1485. Mt 1, 16
1486. Lc 3, 23.
1487. Lc 3, 38.
1488. Cf. III, 237.
1489. III, 239.
1490. III, 238.
1491. Cf. III, 242.
1492. « Et Jésus, lors de ses débuts, avait environ trente ans, et il était, à ce qu'on croyait, fils de Joseph, fils d'Héli... » Lc 3, 23.
1493. III, 241.
1494. III, 243.
1495. III, 242.
1496. III, 1399.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1796. Gn 1, 31.

1797. Cf. P, 536.

1798. P, 537-538.

1799. P, 538.

1800. *Idem.*

1801. P, 539.

1802. *Idem.*

1803. P, 539-540.

1804. P, 543.

1805. III, 1328.

1806. Cf. III, 1327.

1807. III, 1328.

1808. P, 604. « Beaucoup de théologiens croiraient que Péguy ne ferait ici que de l'anthropomorphisme. Pour eux, le Dieu incarné ne peut plus continuer d'espérer au ciel. Péguy cependant a retrouvé là une opinion qui a été tenue après le Concile de Trente, et qui, théologiquement, reste soutenable. Les théologiens qui la rejettent sont les mêmes qui repoussent toute espérance hors du Christ durant sa vie terrestre elle-même. Ayant la vision béatifique, le Christ ne pouvait espérer. A quoi il faut répondre que le Christ – quoiqu'il en soit pour lui personnellement – pouvait espérer *pour les autres*. Comme tête du corps mystique, tant que ses membres ne sont pas en possession de la grâce et de la gloire qui leur sont réservées, il continue d'espérer pour eux. D'une espérance lucide, sans doute, et d'où toute anxiété est bannie, mais d'une espérance qui est toujours l'attente de ce qui sera ». R.P. BEIRNAERT, *L'espérance théologique chez Péguy*, tapuscrit, sans lieu ni date, 9 pages, ici p. 9.

1809. P, 640.

1810. Cf. III, 1330.

1811. Cf. P, 679.

1812. III, 1128.

1813. *CEC*, n° 1817. Il est à noter que l'espérance est un thème qui revient en force dans le Magistère récent. Ainsi le synode romain des évêques d'octobre 2001 a pour thème : « *Episcopus minister Evangelii Iesu Christi propter spem mundi* ». Sans être à proprement parler un document

magistériel, voir la série d'entretiens accordés par Jean-Paul II à Vittorio Messori qui porte le titre *Entrez dans l'espérance*, Paris, Plon, Mame, 1994.

1814. Cf. III, 332.

1815. *Idem*.

1816. Cf. III, 331.

1817. Cf. II, 373.

1818. III, 573.

1819. III, 331. Nous avons reproduit la typographie adoptée par Péguy.

1820. Cf. III, 332.

1821. I, 729.

1822. I, 859.

1823. III, 1313.

1824. Cf. III, 1311.

1825. *Idem*.

1826. Cf Mt 12, 31.

1827. Cf. III, 1321.

1828. Cf. III, 1132.

1829. Cf. III, 1327.

1830. III, 1131.

1831. Cf. P, 687.

1832. P, 689.

1833. P, 691.

1834. Cf. III, 1133.

1835. *Idem*. L'agnostique André Malraux rapporte la conversation qu'il eut pendant la Deuxième Guerre mondiale avec l'aumônier du Vercors :

« Vous confessez depuis combien de temps ?

- Une quinzaine d'années...

- Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes ?

- Vous savez la confession n'apprend rien, parce que dès que l'on confesse, on est un autre, il y a la Grâce. Et pourtant... D'abord, les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit... et puis...

Il leva ses bras de bûcheron dans la nuit pleine d'étoiles :

Et puis, le fond de tout, c'est *qu'il n'y a pas de grandes personnes...* »
André MALRAUX, *Antimémoires*, tome 1, *Le Miroir des Limbes*, NRF,
Paris, Gallimard, 1972, réédité en livre de poche, Folio, 2001, p. 9.

1836. III, 1131.

1837. III, 1132.

1838. P, 959 : « Vous savez aujourd'hui ce que tout homme paye/Pour
demeurer fidèle aux règles de l'honneur./Mais par là, vous savez ce que tout
homme raye/De la liste des biens qu'il demande au bonheur ».

1839. P, 1377.

1840. P, 1378.

1841. Corneille, *Cinna*, Acte V, scène III, v. 1697-1698. L'honneur
d'Auguste est de pardonner sa trahison à Cinna alors que la passion le
pousse à se venger.

1842. P, 705.

1843. P, 1201-1202.

1844. P, 684.

1845. P, 1365.

1846. Cf. P, 1367.

1847. Cf. P, 1368.

1848. P, 1379.

1849. Cf. P, 1365.

1850. Cf. P, 1367.

1851. Cf. *idem*.

1852. Cf. P, 1368.

1853. *Idem*.

1854. Cf. P, 1380.

1855. Cf. *idem*.

1856. Cf. P, 1381-1382. Il y a évidemment dans une telle énumération une
pointe de burlesque.

1857. Cf. P, 1415.

1858. P, 1381.

1859. P, 1417.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

p. 2-12, ici p. 3.

2245. Cf. *Ecclesiam suam*, n° 66.

2246. Cf. *ibid.*, n° 72.

2247. Cf. *idem*.

2248. L'expression revient cinq fois dans les numéros 74 à 79.

2249. *Ibid.*, n° 94.

2250. Cf. *ibid.*, n° 83 et 84.

2251. Cf. *ibid.*, n° 90

2252. Cf. *Ibid.*, n° 91.

2253. Cf. *ibid.*, n° 104.

2254. Cf. *ibid.*, n° 105

2255. 7 décembre 1965.

2256. *Gaudium et Spes*, n° 2, § 1.

2257. Cf. *ibid.*, n° 4, § 2.

2258. Cf. *ibid.*, §§ 2-4.

2259. Cf. *ibid.*, n° 5 et 6.

2260. *Ibid.*, n° 10, § 1.

2261. Cf. première partie, chapitre premier, « La dignité de la personne humaine », n° 12-22, spécialement les numéros 19 et 20.

2262. Numéros 23 à 32.

2263. Numéros 33 à 39.

2264. *Ibid.*, n° 41, § 1.

2265. Cf. *ibid.*, n° 42, § 2.

2266. Cf. *ibid.*, n° 44, n° 2.

2267. Jean-Marie R. TILLARD, *Je crois en dépit de tout*. Entretiens d'hiver avec Francesco Strazzari, Paris, Cerf, 2001, p. 14.

2268. Emile POULAT, *L'ère postchrétienne. Un monde sorti de Dieu*, Paris, Flammarion, 1994, p. 88-89.

2269. Joseph THOMAS, *Le Concile Vatican II*, collection « Bref », Paris, Cerf, 1989, p. 115-116.

2270. Emile POULAT, *L'ère postchrétienne, op. cit.*, p. 171.

2271. Jean-Pierre COMETTI, « Quelle rationalité ? Quelle modernité ? »,

dans *La modernité en question. De Richard Rorty à Jürgen Habermas*, Actes de la décade de Cérisy-la-Salle, 2-11 juillet 1993, sous la direction de Françoise Gaillard, Jacques Poulain et Richard Shusterman, « Passages », Paris, Cerf, 1998, p. 47-69, p. 48.

2272. Cf. Emile POULAT, *L'ère postchrétienne*, *op. cit.*, p. 172-177, et l'on pourrait multiplier les références...

2273. III, 1388.

2274. Cf. Mt 10, 34-36.

2275. III, 312.

2276. Péguy avait parfaitement prévu ces deux attitudes dans un passage que nous avons déjà cité : « Et en même temps, par une contradiction singulière, qui prouve combien au fond ils se sentent coupables, à quel point ils n'ont pas la conscience tranquille, en même temps qu'ils déclarent officiellement et formellement, superficiellement et pompeusement, que ça va bien, que tout va (très) bien, en même temps ils ne cessent point de se plaindre et de déblatérer. Se plaindre et déblatérer est leur fort. Geindre, se plaindre, ils geignent, ils se plaignent, ils maudissent, ils calomnient, ils se recroquevillent, ils bougonnent, ils maronnent, ils ronchonnet, ils sont insupportables, ils sont désagréables, ils sont disgraciés, disgracieux, ils sont de mauvaise humeur, et, ce qui est pire, ils ont l'humeur mauvaise, ils incriminent le siècle, un peu par habitude ». III, 699. C'est bien entendu un texte polémique, à prendre *cum grano salis*. Un participant laïc au synode sur l'Europe définissait ainsi l'ensemble des interventions : « beaucoup de critiques et de plaintes, très peu d'analyses ».

2277. Forum de *La Croix-L'événement*, « Le rapport de l'Église et du monde », 14 août 1993.

2278. Près de deux décennies avant, le philosophe Maurice Clavel, récemment converti, faisait le même constat et dénonçait l'optimisme d'un certain discours ecclésiastique. Un de ses amis lui avait fait lire le texte de deux prélats se réjouissant de l'ouverture de l'Église au monde moderne, c'est-à-dire aux Lumières : « Le prêtre guettait mon impression. Il me fallut la lui confier. Je pris un biais : – *Heureusement*, lui dis-je, *que l'Église n'est ni une faculté de philosophie ni une armée en guerre !... – Pourquoi ?* dit-il. – *Philo : zéro. Armée : douze balles dans la peau.* Nous parlions familièrement, on le voit. Je repris, après un silence : – *Je crois bien que je n'ai jamais vu un tel concentré de nullité intellectuelle et de défaitisme spirituel... Oui, c'est cela, rien de plus lâche, aux deux sens du mot. Lâche,*

comme les mailles d'un tricot épuisé. Lâche, comme tous ceux que le Salut Public colle au poteau ». *Dieu est Dieu, nom de Dieu !* Paris, Grasset, 1976, p. 167.

2279. Emile POULAT, *L'ère postchrétienne*, *op. cit.*, p. 217-218.

2280. Cf. I, 678.

2281. Georges BERNANOS, *Essais et écrits de combat*, tome 2, *op. cit.*, p. 1262.

2282. Pie DUPLOYE, *La religion de Péguy*, Paris, Éditions Klincksieck, 1965, p. 602.

2283. Georges BERNANOS, *La liberté pour quoi faire ?* dans *Essais et écrits de combat*, tome 2, *op. cit.*, p. 1262.

2284. Hans-Urs von BALTHASAR, *Le chrétien Bernanos*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Le Seuil, 1956, p. 70.

2285. Cf. E. VALTON, article « docteur de l'Église », dans A. Vacant et E. Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, tome quatrième, Paris, Letouzey et Ané éditeurs, 1911, col. 1509-1510.

2286. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Divini amoris scientia* pour la proclamation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face docteur de l'Église universelle, 19 octobre 1997, n° 7 et 8.

2287. III, 399.

2288. III, 549-550.

2289. III, 1221.

2290. La question est posée par Jean-François DURAND, dans *Péguy-Pascal. Un dialogue métaphysique*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. J. Plainemaison, Faculté des Lettres d'Avignon, p. 6

2291. Cf. III, 416.

2292. *Nouvelle Revue française*, 1^{er} mai 1931, cité par Jean DELAPORTE, *Connaissance de Péguy*, *op. cit.*, p. 82.

2293. III, 1475.

2294. Cf. ce qu'il disait à son ami Joseph Lotte, le 1^{er} mai 1912 : « Il importe extrêmement de ne pas m'affubler en Père de l'Église ; c'est déjà beaucoup d'en être le fils... Les maçons et les vitriers de Notre-Dame qui sont mes grands-pères directs n'étaient point Docteurs et Pères de l'Église ». Cf. Joseph LOTTE, *Charles Péguy. Lettres et entretiens*, Cahiers de la

Quinzaine, premier Cahier de la dix-huitième série, Paris, L'Artisan du livre, 1927, p. 87.

2295. III, 12.

2296. Cf. III, 488.

2297. III, 964-965.